

12316. /pp. 2.

L'EVANGILE DU JOUR

CONTENANT

Le Pirronisme de l'Histoire par l'Abbé Big...
en XXXVIII. Chapitres.

215A
Les Singularités de la Nature en XXXVIII. Cha-
pitres.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

MDCCLXIX.

REVANGIL

D U I O U R

CONTENANT

La Théologie de l'Église par l'Abbé de...

en XXXVIII Chapitres.

A V I S.

On donnera un Sixieme volume a cette Collection.

TOME QUATRIEME.



M. LONDRES.



COLLIX



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CHAPITRE I. <i>Plusieurs doutes.</i>	Page 1.
CHAP. II. <i>De Bossuet.</i>	5.
CHAP. III. <i>De l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri.</i>	7.
CHAP. IV. <i>De l'Histoire Juive.</i>	10.
CHAP. V. <i>Des Egyptiens.</i>	14.
CHAP. VI. <i>D'Alexandre & de Quinte-Curce.</i>	18.
CHAP. VII. <i>Des Anecdotes de Tacite & de Suetone.</i>	22.
CHAP. VIII. <i>De Néron & d'Agrippine.</i>	25.
CHAP. IX. <i>De Pétrone.</i>	29.
CHAP. X. <i>Des Contes absurdes intitulés histoire depuis Tacite.</i>	33.
CHAP. XI. <i>Des Diffamations.</i>	35.
CHAP. XII. <i>Des Ecrivains de parti.</i>	37.
CHAP. XIII. <i>De Quelques Contes.</i>	39.
CHAP. XIV. <i>De la Reine Brunehaut.</i>	40.
CHAP. XV. <i>Des Donations de Pipinus ou Pepin le bref à l'Eglise de Rome.</i>	44.
CHAP. XVI. <i>Autres difficultés sur la donation de Pepin aux Papes.</i>	48.
CHAP. XVII. <i>Fable, origine de toutes ces fables.</i>	51.

CHAP. XVIII. Des Donations de Charlemagne. Page 52.

CHAP. XIX. Que Charlemagne exerça les droits des Empereurs romains. 56.

CHAP. XX. De la forme du Gouvernement de Rome sous Charlemagne. 57.

CHAP. XXI. Du pouvoir Papal dans Rome & des Patrices. 59.

CHAP. XXII. Sottise infame de l'écrivain qui a pris le nom de Chinias. La Bastide du Claux, Avocat au Parlement de Paris. 61.

CHAP. XXIII. D'une calomnie Abominable & d'une impiété horrible du prétendu Chinias. 64.

CHAP. XXIV. Bêvue énorme du Chinias. 69.

CHAP. XXV. Anecdote Historique très hazardee. 73.

CHAP. XXVI. Autre Anecdote plus hazardée. 74.

CHAP. XXVII. De Henri IV. 74.

CHAP. XXVIII. De l'abjuration de Henri IV. 75.

CHAP. XXIX. Bêvue sur Henri IV. 76.

CHAP. XXX. Bêvue sur le Maréchal d'Ancre. 77.

CHAP. XXXI. Réflexion. 79.

CHAP. XXXII. Du Dauphin François. 80.

CHAP. XXXIII. De Samblancei. 81.

CHAP. XXXIV. Des Templiers. 83.

CHAP. XXXV. Du Pape Alexandre VI. 83.

CHAP. XXXVI. De Louis XIV. 84.

CHAP. XXXVII. Bêvues & doutes. 85.

CHAP. XXXVIII. Absurdité & horreur. 87.

Fin de la Table.

L E

PIRRONISME DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE I.

Plusieurs doutes.

JE fais gloire d'avoir les mêmes opinions que l'auteur de l'*Essai sur l'esprit & les mœurs des nations & sur l'histoire générale*. Je ne veux ni un pirronisme outré ni une crédulité ridicule. Il prétend que les faits principaux peuvent être vrais, & les détails très faux. Il peut y avoir eu un Prince Egyptien nommé Sésostris par les Grecs qui ont changé tous les noms d'Egypte & de l'Asie, comme les Italiens donnent le nom de Londra à London que nous appellons Londres, & celui de Luigi aux Rois de France nommés Louis. Mais s'il y eut un Sésostris, il n'est pas absolument sûr que son pere destina tous les enfans Egyptiens qui naquirent le même mois que son fils, à être un jour avec lui les conquérans du monde. On pourrait même douter qu'il ait fait courir chaque matin cinq ou six lieues à ces enfans avant de leur donner à déjeuner.

L'enfance de Cyrus exposée, les oracles rendus à Crésus, l'aventure des oreilles du mage

Smerdis, le cheval de Darius qui créa son maître Roi, & tous ces embellissemens de l'histoire pourraient être contestés par des gens qui en croiraient plus leur raison que leurs livres.

Il a osé dire & même prouvé que les monumens les plus célèbres, les fêtes, les commémorations les plus solennelles ne constatent point du tout la vérité des prétendus événemens transmis de siècle en siècle à la crédulité humaine par ces solemnités.

Il a fait voir que si des statues, des temples, des cérémonies annuelles, des jeux, des mystères institués étaient une preuve, il s'ensuivrait évidemment que Castor & Pollux combattirent en effet pour les Romains; que Jupiter les arrêta dans leur fuite; il s'ensuivrait que les Fables d'Ovide sont des témoignages irréfragables de tous les miracles de l'ancienne Rome, & que tous les temples de la Grece étaient des archives de la vérité.

Voici comme Mr. de Voltaire s'exprime dans le résumé de son *Essai sur l'esprit & les mœurs des nations & sur l'histoire générale*, page 333 du Tome V. édition de 1761. à Genève chez les freres Cramer.

„ Chez toutes les nations l'histoire est défigurée par la fable, jusqu'à ce qu'enfin la philosophie vienne éclairer les hommes; & lorsqu'enfin la philosophie arrive au milieu de ces ténèbres, elle trouve les esprits si aveuglés par des siècles d'erreurs, qu'elle peut à peine les détromper; elle trouve des cérémonies, des faits, des monumens établis pour constater des mensonges.

„ Comment, par exemple, un philosophe
 „ aurait-il pu persuader à la populace dans le
 „ temple de Jupiter Stator, que Jupiter n'était
 „ point descendu du ciel pour arrêter la fuite
 „ des Romains? Quel philosophe eût pu nier
 „ dans le temple de Castor & de Pollux, que
 „ ces deux gemenx avaient combattu à la tête
 „ des troupes? Ne leur aurait-on pas montré
 „ l'empreinte des pieds de ces Dieux conser-
 „ vée sur le marbre? Les prêtres de Jupiter &
 „ de Pollux n'auraient-ils pas dit à ce philoso-
 „ phe : *criminel incrédule, vous êtes obligé d'a-*
 „ *vouer en voyant la colonne rostrale que nous avons*
 „ *gagné une bataille navale dont cette colonne est le*
 „ *monument? Avouez donc que les Dieux sont de-*
 „ *scendus sur terre pour nous défendre, & ne blas-*
 „ *phémerez point nos miracles en présence des monu-*
 „ *ments qui les attestent.* C'est ainsi que raison-
 „ nent dans tous les temps la fourberie & l'im-
 „ bécillité.

„ Une Princesse idiote bâtit une chapelle
 „ aux onze mille vierges; le desservant de la
 „ chapelle ne doute pas que les onze mille vier-
 „ ges n'aient existé, & il fait lapider par le
 „ peuple le sage qui en doute.

„ Les monumens ne prouvent les faits que
 „ quand ces faits vraisemblables nous sont trans-
 „ mis par des contemporains éc'airés.

„ Les chroniques du temps de Philippe Au-
 „ guste & l'Abbaïe de la victoire, sont des preu-
 „ ves de la bataille de Bovine; mais quand
 „ vous verrez à Rome le groupe du Laocoon,
 „ croirez-vous pour cela la fable du cheval de
 „ Troye? Et quand vous verrez les hideuses
 „ statues d'un St. Denis sur le chemin de Pa-

„ ris, ces monumens de barbarie vous prouve-
„ ront-ils que St. Denis ayant eu le cou cou-
„ pé, marcha une lieue entiere, portant sa tête
„ entre ses bras?

„ La plupart des monuments quand ils sont é-
„ rigés longtemps après l'action, ne prouvent
„ que des erreurs consacrées; il faut même quel-
„ quefois se défier des médailles frappées dans
„ le temps d'un événement. Nous avons vu
„ les Anglais trompés par une fausse nouvelle,
„ graver sur l'exergue d'une médaille: *À l'Ami-
„ ral Vernon, vainqueur de Carthagène.* Et à
„ peine cette médaille fut-elle frappée, qu'on
„ apprit que l'Amiral Vernon avait levé le sie-
„ ge. Si une nation dans laquelle il y a tant
„ de philosophes a pu hasarder de tromper ain-
„ si la postérité, que devons-nous penser des
„ peuples & des temps abandonnés à la grossie-
„ re ignorance?

„ Croyons les événemens attestés par les re-
„ gistres publics, par le consentement des au-
„ teurs contemporains, vivants dans une capi-
„ tale, éclairés les uns par les autres & écri-
„ vant sous les yeux des principaux de la na-
„ tion. Mais pour tous ces petits faits obscurs &
„ romanesques écrits par des hommes obscurs
„ dans le fond de quelque province ignorante
„ & barbare, pour ces contes chargés de cir-
„ constances absurdes, pour ces prodiges qui
„ déshonorent l'histoire au lieu de l'embellir,
„ renvoyons les à l'Archevêque Voraginé auteur
„ de la légende dorée, à l'Archevêque Tur-
„ pin, au pere Caussin, à Maimbourg & à
„ leurs semblables”.

CHAPITRE II.

De Bossuet.

Nous sommes dans le siècle où l'on a détruit presque toutes les erreurs de physique. Il n'est plus permis de parler de l'empirée, ni des cieux cristallins, ni de la sphère de feu dans le cercle de la lune. Pourquoi sera-t-il permis à Rollin d'ailleurs si estimable, de nous bercer de tous les contes d'Hérodote & de nous donner pour une histoire véridique un conte donné par Xénophon pour un conte; de nous redire, de nous répéter la fabuleuse enfance de Cyrus & ses petits tours d'adresse, & la grace avec laquelle il servait à boire à son papa Astiage qui n'a jamais existé?

On nous apprend à tous dans nos premières années une chronologie démontrée fausse, on nous donne des maîtres en tout genre excepté des maîtres à penser. Les hommes mêmes les plus savants, les plus éloquents n'ont servi quelquefois qu'à embellir le trône de l'erreur au lieu de le renverser. Bossuet en est un grand exemple dans sa prétendue histoire universelle qui n'est que celle de quatre à cinq peuples, & surtout de la petite nation juive, ou ignorée, ou justement méprisée du reste de la terre, à laquelle pourtant il rapporte tous les événements, & pour laquelle il dit que tout a été fait; comme si un écrivain de Cornouailles disait que rien n'est arrivé dans l'empire romain

qu'en vue de la province de Galles. C'est un homme qui enchâsse continuellement des pierres fausses dans de l'or.

Le hazard me fait tomber dans ce moment sur un passage de son histoire universelle où il parle des hérésies, (*). *Ces hérésies, dit-il, tant prédites par Jésus-Christ.* Ne dirait-on pas à ces mots que Jésus-Christ a parlé dans cent endroits des opinions différentes qui devaient s'élever dans la suite des temps sur les dogmes du Christianisme ? Cependant la vérité est qu'il n'en a parlé en aucun endroit ; le mot d'hérésie même n'est dans aucun Evangile ; & certes il ne devait pas s'y rencontrer, puisque le mot de dogme ne s'y trouve pas. Jésus n'ayant annoncé par lui-même aucun dogme, ne pouvait annoncer aucune hérésie. Il n'a jamais dit ni dans ses sermons ni à ses apôtres, vous croirez que ma mere est vierge, vous croirez que je suis consubstantiel à Dieu, vous croirez que j'ai deux volontés ; vous croirez que le St. Esprit procede du pere & du fils ; vous croirez à la transubstantiation ; vous croirez qu'on peut résister à la grâce efficace & qu'on n'y résiste pas.

Il n'y a rien en un mot dans l'Evangile qui ait le moindre rapport aux dogmes chrétiens. Dieu voulut que ses disciples & les disciples de ses disciples les annonçassent, les explicassent dans la suite des siècles ; mais Jésus n'a jamais dit un mot ni sur ces dogmes alors inconnus, ni sur les contestations qu'ils exciterent longtemps après lui.

(*) Page 327. Edition d'Etienne David 1739.

Il a parlé des faux prophètes comme tous ses prédécesseurs. Gardez vous, disaient ils, des faux prophètes; mais est ce là désigner, spécifier les contestations théologiques, les hérésies sur des points de foi? Bossuet abuse ici visiblement des mots: cela n'est pardonna- ble qu'à Calmet & à de pareils commentateurs.

D'où vient que Bossuet en a imposé si hardiment? D'où vient que personne n'a relevé cette infidélité? C'est qu'il était bien sûr que sa nation ne lirait que superficiellement sa belle déclamation universelle, & que les ignorans le croiraient sur sa parole, parole éloquente & quelquefois trompeuse.

CHAPITRE III.

De l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri.

J'Ai vu une statue de boue dans laquelle l'artiste avait mêlé quelques feuilles d'or. J'ai séparé l'or & j'ai jeté la boue. Cette statue est l'histoire ecclésiastique compilée par Fleuri, ornée de quelques discours détachés dans lesquels on voit briller des traits de liberté & de vérité, tandis que le corps de l'histoire est souillé de contes qu'une vieille femme rougirait de répéter aujourd'hui.

C'est un Théodore dont on changea le nom en celui de Grégoire Thaumaturge qui dans sa jeunesse étant pressé publiquement par une fille de joie de lui payer l'argent de leurs rendez-

vous vrais ou faux, lui fait entrer le diable dans le corps pour son salaire.

St. Jean & la Ste. Vierge viennent ensuite lui expliquer les mystères du christianisme. Dès qu'il est instruit, il écrit une lettre au diable, la met sur un autel payen, la lettre est rendue à son adresse, & le diable fait ponctuellement ce que Grégoire lui a commandé. Au sortir de là il fait marcher des pierres comme Amphion. Il est pris pour juge par deux frères qui se disputaient un étang, & pour les mettre d'accord il fait disparaître l'étang. Il se change en arbre comme Prothée. Il rencontre un charbonnier nommé Alexandre, & le fait Evêque. Voilà probablement l'origine de la foi du charbonnier.

C'est un St. Romain que Dioclétien fait jeter au feu. Des juifs qui étaient présens se moquent de St. Romain, & disent que leur Dieu délivra des flammes Sidrac, Misac & Abdénago; mais que le petit St. Romain ne fera pas délivré par le Dieu des Chrétiens. Aussi-tôt il tombe une grande pluie qui éteint le bucher à la honte des juifs. Le juge irrité condamne St. Romain à perdre la langue (apparemment pour s'en être servi à demander de la pluie.) Un médecin de l'empereur nommé Ariston qui se trouvait là coupe aussi-tôt la langue de St. Romain jusqu'à la racine. Dès que le jeune homme qui était né bègue, eut la langue coupée, il se met à parler avec une volubilité inconcevable. Il faut que vous soyez bien mal adroit, dit l'empereur au médecin, & que vous ne sachiez pas couper des langues. Ariston soutient qu'il a fait l'opération à mer-

veille, & que Romain devrait en être mort au lieu de tant parler. Pour le prouver, il prend un passant, lui coupe la langue, & le passant meurt.

C'est un cabaretier chrétien nommé Théodote qui prie Dieu de faire mourir sept vierges chrétiennes de soixante & dix ans chacune, condamnées à coucher avec les jeunes gens de la ville d'Ancire. L'abbé Fleuri devait au moins s'apercevoir que les jeunes gens étaient plus condamnés qu'elles. Quoiqu'il en soit, St. Théodote prie Dieu de faire mourir les sept vierges; Dieu lui accorde sa prière. Elles sont noyées dans un lac. St. Théodote vient les repêcher aidé d'un cavalier céleste qui court devant lui. Après quoi il a le plaisir de les enterrer, ayant en qualité de cabaretier enivré les soldats qui les gardaient.

Tout cela se trouve dans le second tome de l'histoire de Fleuri, & tous ses volumes sont remplis de pareils contes. Est-ce pour insulter au genre humain, j'oserais presque dire pour insulter à Dieu même, que le confesseur d'un Roi a osé écrire ces détestables absurdités? Disait-il en secret à son siècle? tous mes contemporains sont imbécilles, ils me liront & ils me croiront. Ou bien disait-il? les gens du monde ne me liront pas, les dévotes imbécilles me liront superficiellement, & c'en est assez pour moi.

Enfin l'auteur des discours peut-il être l'auteur de ces honteuses niaiseres? voulait-il en attaquant les usurpations papales dans ses discours persuader qu'il était bon catholique en rapportant des inepties qui déshonorent la religion?

CHAPITRE IV.

De l'Histoire Juive.

C'Est une grande question parmi plusieurs théologiens si les livres purement historiques des Juifs ont été inspirés : car pour les livres de préceptes & pour les prophéties, il n'est point de chrétien qui en doute, & les prophètes eux-mêmes disent tous qu'ils écrivent au nom de Dieu. Ainsi on ne peut s'empêcher de les croire sur leur parole sans une grande impiété. Mais il s'agit de savoir si Dieu a été réellement dans tous les temps l'Historien du peuple Juif.

Le Clerc & d'autres théologiens de Hollande prétendent qu'il n'était pas nécessaire que Dieu daignât dicter toutes les annales hébraïques, & qu'il abandonna cette partie à la science & à la foi humaine. Grotius, Simon, Dupin ne s'éloignent pas de ce sentiment. Ils pensent que Dieu disposa seulement l'esprit des écrivains à n'annoncer que la vérité.

On ne connaît point les auteurs du livre des Juges, ni de ceux des Rois & des Paralipomènes. Les premiers écrivains hébreux citent d'ailleurs d'autres livres qui ont été perdus, comme (a) celui des guerres du Seigneur (b), le droiturier ou le livre des Justes, (c) celui des jours de Salomon, (d) & ceux des annales

(a) Nombres. C. XXI. v. 14.

(b) Josué X. 13. & II. Rois I. 18.

(c) III. Rois XI. 41.

(d) III. Rois XIV. 19. 29. & ailleurs.

des Rois d'Israël & de Juda. Il y a surtout des textes qu'il est difficile de concilier; par exemple on voit dans le Pentateuque que les Juifs sacrifièrent dans le désert au Seigneur & que leur seule idolatrie fut celle du veau d'or; cependant il est dit dans (e) Jérémie, dans (f) Amos & dans (g) le discours de St. Etienne qu'ils adorerent pendant quarante ans le Dieu Moloch & le Dieu Remphan, & qu'ils ne sacrifièrent point au Seigneur.

Il n'est pas aisé de comprendre comment Dieu dicta l'histoire des Rois de Juda & d'Israël, puisque les Rois d'Israël étaient hérétiques, & que même quand les hébreux voulurent avoir des Rois, Dieu leur déclara expressément par la bouche de son prophète Samuel que c'est (h) rejeter Dieu que de vouloir obéir à des monarques. Or plusieurs savants ont été étonnés que Dieu voulût être l'historien d'un peuple qui avait renoncé à être gouverné par lui.

Quelques critiques trop hardis ont demandé si Dieu peut avoir dicté, que le premier Roi Saül remporta une victoire à la tête de (i) trois cents trente mille hommes; puisqu'il est dit qu'il n'y avait que (k) deux épées dans toute la nation, & qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguïser leurs coignées & leur serpettes?

Si Dieu peut avoir dicté que David qui était

(e) VII. 22. (f) V. 26.

(g) Actes des apôtres VII. 43.

(h) I. Rois X. 19.

(i) I. Rois XII. 8.

(k) I. Rois. XIII. 20 — 22.

(*l*) selon son cœur, (*m*) se mit à la tête de quatre cents brigands chargés de dettes?

Si David peut avoir commis tous les crimes que la raison peu éclairée par la foi ose lui reprocher?

Si Dieu a pu dicter les contradictions qui se trouvent entre l'histoire des Rois & les Paralipomenes?

On a encore prétendu que l'histoire des Rois ne contenant que des événemens sans aucune instruction, & même beaucoup de crimes, il ne paraissait pas digne de l'être éternel d'écrire ces événemens & ces crimes. Mais nous sommes bien loin de vouloir descendre dans cet abîme théologique; nous respectons comme nous le devons sans examen, tout ce que la Synagogue & l'église chrétienne ont respecté.

Qu'il nous soit seulement permis de demander pourquoi les Juifs qui avaient une si grande horreur pour les Egyptiens prirent pourtant toutes les coutumes Egyptiennes, la circoncision, les ablutions, les jeûnes, les robes de lin, le bouc émissaire, la vache rousse, le serpent d'airain, & cent autres usages.

Quelle langue parlaient-ils dans le désert? Il est dit au Psaume LXXX. (*n*) qu'ils n'entendirent pas l'idiome qu'on parlait au delà de la mer rouge. Leur langage au sortir de l'Egypte était-il Egyptien? Mais pourquoi ne retrouve-t-on dans les caractères dont ils se servent aucune trace des caractères d'Egypte?

Quel était le Pharaon sous lequel ils s'enfui-

(*l*) I. Rois XIII. 14. (*m*) I. Rois XXII. 2.

(*n*) v. 5.

tent? Etait-ce l'éthiopien Actifan dont il est dit dans Diodore de Sicile (o) qu'il bannit une troupe de voleurs vers le mont Sina après leur avoir fait couper le nez?

Quel Prince régnait à Tyr lorsque les Juifs entrèrent dans le pays de Canaan? Le pays de Tyr & de Sidon était-il alors une république ou une monarchie?

D'où vient que Sanchoniaton qui était de Phénicie ne parle point des hébreux? S'il en avait parlé, Eusebe qui rapporte des pages entières de Sanchoniaton, n'aurait-il pas fait valoir un si glorieux témoignage en faveur de la nation hébraïque?

Pourquoi ni dans les monuments qui nous restent de l'Egypte, ni dans le Shastah & dans le Védam des Indiens, ni dans les cinq Kings des Chinois, ni dans les loix de Zoroastre, ni dans aucun ancien auteur grec, ne trouve-t-on aucun des noms des premiers patriarches juifs qui sont la source du genre humain?

Comment Noé le restaurateur de la race des hommes, dont les enfants se partagerent tout l'hémisphere, a-t-il été absolument inconnu dans cet hémisphere.

Comment Hénoch, Seth, Caïn, Abel, Eve, Adam le premier homme, ont-ils été partout ignorés, excepté dans la nation juive?

On pourrait faire ces questions & mille autres encore plus embarrassantes, si les livres des Juifs étaient comme les autres un ouvrage des hommes; mais étant d'une nature entière-

ment différente, ils exigent la vénération & ne permettent aucune critique. Le champ du pirronisme est ouvert pour tous les autres peuples; mais il est fermé pour les Juifs. Nous sommes à leur égard comme les Egyptiens, qui étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouissaient du plus beau soleil dans la petite contrée de Gessen.

Ainsi n'admettons nul doute sur l'histoire du peuple de Dieu; tout y est mystère & prophétie parce que ce peuple est le précurseur des chrétiens. Tout y est prodige, parce que c'est Dieu qui est à la tête de cette nation sacrée; en un mot l'histoire juive est celle de Dieu même.

CHAPITRE V.

Des Egyptiens.

Comme l'histoire des Egyptiens n'est pas celle de Dieu, il est permis de s'en moquer. On l'a déjà fait avec succès sur ses dix huit mille villes & sur Thebes aux cent portes par lesquelles sortait un million de soldats, ce qui supposait cinq millions d'habitans dans la ville, tandis que l'Egypte entière ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Presque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte, a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aile du Phénix qui venait se

brûler tous les cinq cents ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient-ils en effet des bœufs, des boucs, des crocodiles, des singes, des chats & jusqu'à des oignons? Il suffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copistes l'aient redit en vers & en prose. Le premier qui fit tomber tant de nations en erreur sur les Egyptiens est Sanchoniaton, le plus ancien auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conservé des fragments. Il était voisin des Hébreux & incontestablement plus ancien que Moïse, puisqu'il ne parle pas de Moïse & qu'il aurait fait mention sans doute d'un si grand homme & de ses épouvantables prodiges, s'il fût venu après lui ou s'il avait été son contemporain.

Voici comme il s'exprime, *Ces choses sont écrites dans l'histoire du monde de Thaut & dans ses Mémoires. Mais ces premiers hommes consacrerent des plantes & des productions de la terre; ils leur attribuerent la divinité; ils révérerent les choses qui les nourrisaient; ils leur offrirent leur boire & leur manger; cette religion étant conforme à la faiblesse de leurs esprits.*

Il est très remarquable que Sanchoniaton qui vivait avant Moïse cite les livres de Thaut qui avaient huit cents ans d'antiquité; mais il est plus remarquable encore que Sanchoniaton s'est trompé, en disant que les Egyptiens adoraient des oignons; ils ne les adoraient certainement pas, puisqu'ils les mangeaient.

De quoi se seraient nourris les Egyptiens s'ils avaient adoré tous les bœufs & tous les oignons?

L'auteur de l'Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs des nations a dénoué le nœud de cette difficulté, en disant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon consacré & un oignon Dieu. Le bœuf Apis était consacré; mais les autres bœufs étaient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avait consacré un chat pour remercier les Dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des souris. Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens égorgerent de son temps un Romain qui avait eu le malheur de tuer un chat par mégarde. Il est très vraisemblable que c'était le chat consacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande. On y est persuadé qu'elles portent bonheur aux maisons sur le toit desquelles elles se perchent. Un Hollandais de mauvaise humeur me ferait payer cher sa cigogne.

Dans un Nôme d'Egypte voisin du Nil il y avait un crocodile sacré. C'était pour obtenir des Dieux que les crocodiles mangeassent moins de petits enfans. Origene qui vivait dans Alexandrie & qui devait être bien instruit de la religion du pays, s'exprime ainsi dans sa Réponse à Celse au Livre III. *Nous n'imitons point les Egyptiens dans le culte d'Isis & d'Osiris; nous n'y joignons point Minerve comme ceux du Nôme de Saïs.* Il dit dans un autre endroit: *Ammon ne souffre pas que les habitants de la ville d'Apis vers la Libie mangent des vaches.* Il est clair par ces passages qu'on adorait Isis & Osiris.

Il dit encore: *Il n'y aurait rien de mauvais à s'abstenir des animaux utiles aux hommes; mais épargner un crocodile, l'estimer consacré à je ne sais*

sais quelle divinité, n'est-ce pas une extrême folie ?

Il est évident par tous ces passages que les prêtres, les schoen d'Egypte adoraient des Dieux & non pas des bêtes. Ce n'est pas que les manœuvres & les blanchisseuses ne pussent très bien prendre pour une divinité la bête consacrée. Il se peut que des dévotes même aient été encouragées dans leur zèle par quelques théologiens d'Egypte & qu'il y ait eu des hérésies.

Voici ce qu'en dit l'auteur de *La Philosophie de l'histoire* (p) : „ Les prêtres d'Egypte nourrisaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré ! Oui, & les Romains eurent aussi des oies sacrées. Ils eurent des Dieux de toute espèce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates le Dieu de la chaise percée, *Deum Stercutium*, & le Dieu pet, *Deum crepitum* ; mais en reconnaissent-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des Dieux & des hommes ? Quel est le pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de sages ?

„ Ce qu'on doit surtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la Géométrie ; tout le reste est une variation continuelle.

„ Les savants disputent & disputeront. L'un

(p) Chap. XXII.

„ assure que les anciens peuples ont tous été
 „ idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont
 „ adoré qu'un Dieu sans simulacre, l'autre qu'ils
 „ ont révééré plusieurs Dieux dans plusieurs si-
 „ mulacres; ils ont tous raison; il n'y a qu'à
 „ distinguer les temps & les hommes qui ont
 „ changé; rien ne fut jamais d'accord. Quand
 „ les Ptolomées & les principaux prêtres se mo-
 „ quaient du bœuf apis, le peuple tombait à
 „ genoux devant lui.

„ Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient
 „ des oignons; mais aucun historien ne l'avait
 „ dit. Il y a bien de la différence entre un
 „ oignon sacré & un oignon Dieu; on n'adore
 „ pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on
 „ consacre sur un autel. Nous lisons dans Ci-
 „ céron que les hommes qui ont épuisé toutes
 „ les superstitions ne sont point parvenus enco-
 „ re à celle de manger leurs Dieux, & que c'est
 „ la seule absurdité qui leur manque”.

CHAPITRE VI.

D'Alexandre & de Quinte-Curce

SI Quinte-Curce n'avait pas défiguré l'histoi-
 re d'Alexandre par mille fables que de nos jours
 tant de déclamateurs ont répétées, Alexandre
 serait le seul Héros de l'antiquité dont on aurait
 une histoire véritable. On ne sort point d'é-
 tonnément quand on voit des historiens latins
 venus quatre cents ans après lui, faire assiéger
 par Alexandre des villes indiennes auxquelles

ils ne donnent que des noms grecs , & dont quelques-unes n'ont jamais existé.

Quinte-Curce après avoir placé le Tanaïs au delà de la mer Caspienne, ne manque pas de dire que le Gange en se détournant vers l'orient, porte aussi bien que l'Indus ses eaux dans la mer rouge qui est à l'occident. Cela ressemble au discours de Trimalcion qui dit qu'il a chez lui une Niobé enfermée dans le cheval de Troye, & qu'Annibal au sac de Troye ayant pris toutes les statues d'or & d'argent en fit l'airain de Corinthe.

On suppose qu'il assiège une ville nommée Ora près du fleuve Indus & non loin de sa source. C'est tout juste le grand chemin de la capitale de l'empire à huit cents milles du pays où l'on prétend que séjournait Porus.

Le célèbre Mr. Holwell qui a demeuré trente ans à Bénarès cette ancienne capitale des Bracmanes, qui est instruit dans leur langue sacrée, & qui a traduit leurs livres, les plus anciens peut-être qui soient dans le monde, nous assure qu'il a vu & lu les archives de ces bracmanes, qu'elles font en effet mention d'un fameux brigand nommé Alexandre; mais qu'il n'y avait alors qu'un seul Roi dans l'Inde, & aucun de ces petits Rois dont parlent les grecs & les romains. Les prétendus Porus & les prétendus Taxilles qui sont des noms grecs, sont absolument inconnus dans l'Inde.

C'est ce même Mr. Holwell qui seul nous a donné la connaissance de la religion des Bracmanes antiques adorateurs d'un seul Dieu éternel & tout-puissant, premiers inventeurs de la guerre des génies célestes contre le Dieu suprême.

me, & premiers inventeurs de la métempico-
se. Lui seul a détruit les innombrables erreurs
de nos copistes qui se disent historiens, & qui
écrivant l'histoire de l'Inde dans leurs greniers
sur le bord de la seine vous disent froidement
que les Indiens adorent le diable. Nos dic-
tionnaires historiques répètent cette sottise d'a-
près nos compilateurs. Les aumoniers de no-
tre compagnie des Indes partent dans ce beau
préjugé, & dès qu'ils voient sur les côtes de
Malabar des figures simboliques extraordinai-
res, ils ne manquent pas d'écrire dans leurs let-
tres édifiantes qu'ils font dans l'empire du dia-
ble, & qu'ils vont combattre contre lui. C'est
ainsi que l'univers est trompé.

Revenons au grand Alexandre. Il est cer-
tain que son empire s'étendait jusqu'au pays
qu'on nomme aujourd'hui Candahar, & jus-
qu'aux Scythes de la Tranzoxane. Alexandre
chargé de venger la Grece subjugait tout l'em-
pire de l'ennemi des Grecs, & par conséquent
comprenait une grande partie de la scythie dans
ses conquêtes.

Il plaît à Quinte-Curce d'envoyer une ambas-
sade des Scythes à Alexandre sur les bords du
fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une
harangue telle que les Américains auraient dû
la faire aux premiers conquérans espagnols. Il
peint ces Scythes comme des hommes paisibles
& justes, tout étonnés de voir un voleur grec
venu de si loin pour subjuguer des peuples que
leurs vertus rendaient indomptables. Il ne son-
ge pas que ces Scythes invincibles avaient été
subjugués par les Rois de Perse. Ces mêmes
Scythes si paisibles & si justes se contredisent

bien honteusement dans la harangue de Quinte-Curce; ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme jusques dans la haute Asie. Ce sont en effet ces mêmes Tartares qui joints à tant de hordes du nord ont dévasté si longtemps l'univers connu depuis la Chine jusqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des historiens seraient fort belles dans un poëme épique où l'on aime fort les prosopopées. Elles sont l'apanage de la fiction, & c'est malheureusement ce qui fait que les histoires en sont remplies. L'auteur se met sans façon à la place de son héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par Alexandre à Darius. Le héros de la grece dit dans cette lettre que *le monde ne peut souffrir deux soleils ni deux maîtres*. Rollin trouve avec raison qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre; mais Alexandre l'a-t-il écrite? C'est là ce qu'il fallait examiner. Il n'appartient qu'à Don Japhet d'Arménie le fou de Charlesquint, de dire que *deux soleils dans un lieu fort étroit rendraient trop excessif le contraire du froid*. Mais Alexandre était-il un Don Japhet d'Arménie?

Un Abbé de la Bleterie traducteur pincé de l'énergique Tacite ne trouvant point dans cet historien la lettre de Tibere au Sénat contre Trajan, s'avise de la composer de sa tête.

Je fais que Tite Live prête souvent des harangues à ses héros. Quel a été le but de Tite-Live? De montrer de l'esprit & de l'éloquence. Je lui dirais volontiers, si tu veux haranguer, va plaider devant le Sénat de Rome;

si tu veux écrire l'histoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue Talestris Reine des Amafones prétendues, qui vint trouver Alexandre pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné sur les bords du prétendu Tanaïs.

CHAPITRE VII.

Des Anecdotes de Tacite & de Suétone.

JE me suis dit quelquefois en lisant Tacite & Suétone: Toutes ces extravagances atroces imputées à Tibere, à Caligula, à Néron sont-elles bien vraies? Croirai-je sur le rapport d'un seul homme qui vivait long temps après Tibere que cet empereur presque octogénaire qui avait eu toujours des mœurs décentes jusqu'à l'austérité, ne s'était en effet retiré dans l'île de Caprée que pour y mener la vie d'un jeune giton, & pour changer le trône du monde en un lieu de prostitution tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus dissolus? Croirai-je qu'il nageait dans ses viviers suivi de petits garçons qui le mordaient aux fesses & qui lui léchaient ses vieilles & dégoutantes parties honteuses? Croirai-je qu'il se fit entourer de *Spintriae*, c'est à dire de bandes des plus abandonnés débauchés hommes & femmes partagés trois à trois, une fille sous un garçon, & ce garçon sous un autre?

De telles horreurs ne sont gueres dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche & sur qui la terre entière porte les yeux jusques dans sa retraite, peut-il être accusé d'une infamie si inconcevable sans des preuves convaincantes? Quelle preuve rapporte Suétone? aucune.

Les folies de Caligula ne sont gueres plus vraisemblables. Que Caligula ait critiqué Homere & Virgile, je le croirai sans peine; Virgile & Homere ont des défauts. S'il a méprisé ces deux grands hommes, il y a beaucoup de Princes qui en fait de gout n'ont pas le sens commun: ce mal est très médiocre; mais il ne faut pas inférer de là qu'il ait couché avec ses trois sœurs & qu'il les ait prostituées à d'autres. De telles affaires de famille sont d'ordinaire fort secretes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes en ressassant les horreurs romaines pour l'instruction de la jeunesse, se bornassent à dire modestement: *on rapporte, le bruit courut, on prétendait à Rome, on soupçonnait.* Cette maniere de s'énoncer me semble infiniment plus honnête & plus raisonnable.

Il est bien moins croyable encore que Caligula ait institué une de ses sœurs Julia Drusilla héritiere de l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris de donner le trône à une femme.

Je pense bien que dans le palais de Caligula il y avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde; mais qu'il ait établi dans sa propre maison des bordels où la fleur de la jeunesse allait pour son argent, c'est ce qu'on ne me persuadera jamais.

si tu veux écrire l'histoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue Talestris Reine des Amafones prétendues, qui vint trouver Alexandre pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné sur les bords du prétendu Tanaïs.

CHAPITRE VII.

Des Anecdotes de Tacite & de Suétone.

JE me suis dit quelquefois en lisant Tacite & Suétone: Toutes ces extravagances atroces imputées à Tibère, à Caligula, à Néron sont-elles bien vraies? Croirai-je sur le rapport d'un seul homme qui vivait long temps après Tibère que cet empereur presque octogénaire qui avait eu toujours des mœurs décentes jusqu'à l'austérité, ne s'était en effet retiré dans l'île de Caprée que pour y mener la vie d'un jeune giton, & pour changer le trône du monde en un lieu de prostitution tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus dissolus? Croirai-je qu'il nageait dans ses viviers suivi de petits garçons qui le mordaient aux fesses & qui lui léchaient ses vieilles & dégoutantes parties honteuses? Croirai-je qu'il se fit entourer de *Spintriae*, c'est à dire de bandes des plus abandonnés débauchés hommes & femmes partagés trois à trois, une fille sous un garçon, & ce garçon sous un autre?

De telles horreurs ne sont gueres dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche & sur qui la terre entière porte les yeux jusques dans sa retraite, peut-il être accusé d'une infamie si inconcevable sans des preuves convaincantes? Quelle preuve rapporte Suétone? aucune.

Les folies de Caligula ne sont gueres plus vraisemblables. Que Caligula ait critiqué Homere & Virgile, je le croirai sans peine; Virgile & Homere ont des défauts. S'il a méprisé ces deux grands hommes, il y a beaucoup de Princes qui en fait de gout n'ont pas le sens commun: ce mal est très médiocre; mais il ne faut pas inférer de là qu'il ait couché avec ses trois sœurs & qu'il les ait prostituées à d'autres. De telles affaires de famille sont d'ordinaire fort secretes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes en ressassant les horreurs romaines pour l'instruction de la jeunesse, se bornassent à dire modestement: *on rapporte, le bruit courut, on prétendait à Rome, on soupçonnait.* Cette maniere de s'enoncer me semble infiniment plus honnête & plus raisonnable.

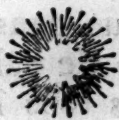
Il est bien moins croyable encore que Caligula ait institué une de ses sœurs Julia Drusilla héritiere de l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris de donner le trône à une femme.

Je pense bien que dans le palais de Caligula il y avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde; mais qu'il ait établi dans sa propre maison des bordels où la fleur de la jeunesse allait pour son argent, c'est ce qu'on ne me persuadera jamais.

On nous raconte que ne trouvant point un jour d'argent dans sa poche pour mettre au jeu, il sortit un moment & alla faire assassiner trois Sénateurs fort riches & revint ensuite en disant : *j'ai à présent de quoi jouer.* Croira tout cela qui voudra, ce ne sera pas moi.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républicaine dans son cabinet, & qu'il se vengeait la plume à la main de l'usurpation des empereurs. Je conçois que le malin Tacite & que le faiseur d'anecdotes Suétone goutaient une grande consolation en décrivant leurs maîtres dans un temps où personne ne s'amusait à discuter la vérité. Nos copistes de tous les pays répètent encore tous les jours ces contes si peu avérés. Ils ressemblent aux historiens de nos peuples barbares du moyen âge qui ont copié les rêveries des moines. Ces moines flétrissaient tous les Princes qui ne leur avaient rien donné, comme Tacite & Suétone s'étudiaient à rendre odieuse toute la famille de l'oppresser Octave.

Mais, me dira-t-on, Suétone & Tacite ne rendaient-ils pas service aux Romains en faisant détester les Césars? Oui, si leurs écrits avaient pu ressusciter la république.



CHAPITRE VIII.

De Néron & d'Agrippine.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable histoire de Néron & de sa mere Agrippine, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre humain est que tant d'horreurs aient été exagérées ; elles font trop de honte à la nature.

Tacite commence par citer un Cluvius. Ce Cluvius rapporte que vers le milieu du jour, *medio diei*, Agrippine se présentait souvent à son fils déjà échauffé par le vin pour l'engager à un inceste avec elle, qu'elle lui donnait des baisers lascifs, *lasciva oscula*, qu'elle l'excitait par des caresses auxquelles il ne manquait que la consommation du crime, *prænuntias flagitii blanditias*, & cela en présence des convives *annotantibus proximis*, qu'aussitôt l'habile Sénèque présentait le secours d'une autre femme contre les emportemens d'une femme, *Senecam contra mulieres illecebras subsidium à femina petivisse*, & substituait sur le champ la jeune affranchie Acté à l'impératrice Agrippine.

Voilà un sage précepteur que ce Sénèque. Vous observerez qu'Agrippine avait alors au moins quarante huit à quarante neuf ans. Elle était la seconde des six enfans de Germanicus que Tacite prétend sans aucune preuve avoir été empoisonné, quand il mourut l'an 19 de no-

tre ere & laissa Agrippine âgée d'environ dix ans.

Agrippine eut trois maris. Tacite dit que bientôt après l'époque de ces caresses incestueuses Néron prit la résolution de tuer sa mere. Elle périt en effet l'an 59 de notre ere vulgaire. Son pere Germanicus était mort il y avait déjà 40 ans. Agrippine en avait donc à peu près cinquante, lorsqu'elle était supposée solliciter son fils à l'inceste. Moins un fait est vraisemblable, plus il exige de preuves. Mais ce Cluvius cité par Tacite, prétend que c'était une grande politique, & qu'Agrippine comptait par là fortifier sa puissance & son crédit. C'était au contraire s'exposer au mépris & à l'horreur. Se flattait-elle de donner à Néron plus de plaisir & de desirs que de jeunes maîtresses? Son fils bientôt dégouté d'elle ne l'aurait-il pas accablée d'opprobre? N'aurait-elle pas été l'exécration de toute la cour? Comment d'ailleurs ce Cluvius peut-il dire qu'Agrippine voulait se prostituer à son fils en présence de Seneque & des autres convives?

Un autre historien véridique de ces temps-là, nommé Fabius Rusticus dit que c'était Néron qui avait des desirs pour sa mere & qu'il était sur le point de coucher avec elle, lorsqu'Acté vint se mettre à sa place. Cependant ce n'était point Acté qui était alors la maîtresse de Néron, c'était Poppée, & soit Poppée soit Acté, soit une autre, rien de tout cela n'est vraisemblable.

Il y a dans la mort d'Agrippine des circonstances qu'il est impossible de croire. D'où a-

On sçut que l'affranchi Anicet préfet de la flotte de Misene conseilla de faire construire un vaisseau qui en se démontant en pleine mer y ferait périr Agrippine ? Je veux qu'Anicet se soit chargé de cette étrange invention ; mais il me semble qu'on ne pouvait construire ce vaisseau sans que tous les ouvriers fussent informés de sa destination. Ce prétendu secret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs, il devait bientôt être connu de Rome entière ; Agrippine devait en être informée ; & quand Néron lui proposa de monter sur ce vaisseau elle devait bien savoir que c'était pour la noyer.

Tacite se contredit certainement lui-même dans le récit de cette aventure inexplicable. Une partie de ce vaisseau, dit-il, se démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipso in mari per artem soluta effunderet ignaram.*

Ensuite il dit, qu'à un signal donné le toit de la chambre où était Agrippine étant chargé de plomb, tomba tout à coup & écrasa Crepereius l'un des domestiques de l'Impératrice ; *cum dato signo, ruere tectum loci &c.*

Or si ce fut le toit, le plafond de la chambre d'Agrippine qui tomba sur elle, le vaisseau n'était donc pas construit de manière qu'une partie se détachant de l'autre, dût jeter dans la mer cette Princesse.

Tacite ajoute qu'on ordonna alors aux rameurs de se pencher d'un côté pour submerger le vaisseau, *unum in latus inclinare, atque ita navem submergere.* Mais des rameurs en se pen-

chant peuvent-ils faire renverser une galere, un bateau même de pêcheurs, & ces rameurs se feraient-ils volontiers exposés au naufrage?

Tacite ne manque pas de dire que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les Dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeste, *noctem sideribus illustrem* &c.

En vérité n'est-il pas plus naturel de penser que cette aventure était un pur accident, & que la malignité humaine en fit un crime à Néron à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible. Quand un Prince s'est fouillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parents, les amis des proscrits, des seuls mécontents entassent accusations sur accusations; on ne cherche plus la vraisemblance. Qu'importe qu'un Néron ait commis un crime de plus? Celui qui les raconte y ajoute; celui qui les entend y ajoute encore; la postérité est persuadée, & le méchant Prince a mérité jusqu'aux imputations injustes dont on charge sa mémoire.

Presque tous les historiens d'Italie ont accusé le Pape Alexandre VI. de forfaits qui égalent au moins ceux de Néron; mais Alexandre VI. était coupable lui-même des erreurs dans lesquelles ces historiens sont tombés.

On nous raconte des atrocités non moins exécrables de plusieurs Princes asiatiques. Les voyageurs se donnent une belle carrière sur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie & en Perse. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire, je n'aurais jamais vu que des Princes justes & cléments, des ju-

ges sans passion, des financiers désintéressés, & j'aurais présenté ces modèles aux gouvernements d'Europe. La Cyropédie de Xénophon est un roman; mais des fables qui enseignent la vertu valent mieux que des histoires mêlées de fables qui ne racontent que des forfaits.

CHAPITRE IX.

De Pétrone.

Tout ce qu'on a débité sur Néron m'a fait examiner de plus près la satyre attribuée au Consul Caius Petronius que Néron avait sacrifiée à la jalousie de Tigillin. Les nouveaux compilateurs de l'histoire romaine n'ont pas manqué de prendre les fragments d'un jeune écolier nommé Titus Pétronus pour ceux de ce Consul, qui, dit-on, envoya à Néron avant de mourir cette peinture de sa cour sous des noms empruntés.

Si on retrouvait en effet un portrait fidèle des débauches de Néron dans le Pétrone qui nous reste, ce livre serait un des morceaux les plus curieux de l'antiquité.

Naudot a rempli les lacunes de ces fragmens & a cru tromper le public. Il veut le tromper encore en assurant que la Satyre de Titus Petronius jeune & obscur libertin, d'un esprit très peu réglé, est le Caius Petronius Consul de Rome. Il veut qu'on voie toute la vie de Néron dans des aventures des plus bas coquins

de l'Italie, gens qui sortent de l'école pour courir de cabaret en cabaret, qui volent des manteaux & qui sont trop heureux d'aller dîner chez un vieux sousfermier autrefois marchand de vin enrichi par des usures.

Les commentateurs ne doutent pas que ce vieux financier absurde & impertinent ne soit le jeune empereur Néron qui après tout avait de l'esprit & des talens. Mais en vérité comment reconnaître cet empereur dans un sot qui fait continuellement les plus insipides jeux de mots avec son cuisinier, qui se leve de table pour aller à la garde-robe, qui revient à table pour dire qu'il est tourmenté de vents, qui conseille à la compagnie de ne point se retenir, qui assure que plusieurs personnes sont mortes pour n'avoir pas sçu se donner à propos la liberté du derriere; & qui confie à ses convives que sa grosse femme Fortunata fait si bien son devoir là dessus qu'elle l'empêche de dormir la nuit.

Cette maussade & dégoutante Fortunata est, dit-on, la jeune & belle Acté maîtresse de l'empereur. Il faut être bien impitoyablement commentateur pour trouver de pareilles ressemblances. Les convives sont, dit-on, les favoris de Néron. Voici quelle est la conversation de ces hommes de cour. L'un d'eux dit à l'autre: „ De quoi ris-tu, visage de brebis, fais-tu meilleure chère chez toi? Si j'étais plus près de ce causeur, je lui aurais déjà donné un soufflet. Si je pissais seulement sur lui il ne saurait où se cacher. Il rit, de quoi rit-il? — Je suis un homme libre comme les

„ autres, j'ai vingt bouches à nourrir par jour
 „ sans compter mes chiens, & j'espere mourir
 „ de façon à ne rougir de rien quand je serai
 „ mort. Tu n'es qu'un morveux, tu ne fais
 „ dire ni *a* ni *b*, tu ressembles à un pot de ter-
 „ re, à un cuir mouillé qui n'en est pas meil-
 „ leur pour être plus souple. Es-tu plus riche
 „ que moi? Dine deux fois”.

Tout ce qui se dit dans ce fameux repas de Trimalcion est à peu près dans ce gout. Les plus bas gredins tiennent parmi nous des discours plus honnêtes dans leurs tavernes. C'est là pourtant ce qu'on a pris pour la galanterie de la cour des Césars. Il n'y a point d'exemple d'un préjugé si grossier. Il vaudrait autant dire que le portier des Chartreux est un portrait délicat de la cour de Louis XIV.

Il y a des vers très heureux dans cette Satyre & quelques contes très bien faits, surtout celui de la Matrone d'Ephese. La Satyre de Pétrone est un mélange de bon & de mauvais, de moralités & d'ordures. Elle annonce la décadence du siècle qui suivit celui d'Auguste. On voit un jeune homme échappé des écoles pour fréquenter le barreau & qui veut donner des regles & des exemples d'éloquence & de poésie. Il propose pour modele le commencement d'un poëme ampoulé de sa façon. Voici quelques-uns de ses vers.

Crassum Parthus habet : Libico jacet æquore Magnus :

Julius ingrata per fudit sanguine Romam ;

Et quasi non posset tot Tellus ferre sepulchra,

Divisit cineres.

„ Crassus a péri chez les Parthes: Pompée
 „ sur le rivage de la Libie: Le sang de César
 „ a coulé dans Rome: & comme si la terre n'a-
 „ vait pu porter tant de tombeaux, elle a di-
 „ visé leurs cendres”.

Peut-on voir une pensée plus fausse & plus extravagante! Quoi la même terre ne pouvait porter trois sépulcres ou trois urnes? Et c'est pour cela que Crassus, Pompée & César sont morts dans des lieux différents? Est-ce ainsi que s'exprimait Virgile?

On admire, on cite ces vers libertins:

*Qualis nox illa dii deaque!
 Quàm mollis thorus! Hæsimus calentes
 Et transfudimus hinc & hinc labellis
 Errantes animas. Valetæ curæ,
 Mortalis ego sic perire cæpi.*

Les quatre premiers vers sont heureux, & surtout par le sujet: car les vers sur l'amour & sur le vin plaisent toujours quand ils ne sont pas absolument mauvais. En voici une traduction libre. Je ne fais si elle est du Président Bouier.

Quelle nuit! Ô transports, Ô voluptés touchantes!
 Nos corps entrelacés & nos ames errantes
 Se confondaient ensemble & mouraient de plaisir.
 C'est ainsi qu'un mortel commença de périr.

Le dernier vers traduit mot à mot est plat, incohérent, ridicule. Il ternit toutes les graces des précédents. Il présente l'idée funeste d'une mort véritable. Pétrone ne fait presque jamais s'arrêter. C'est le défaut d'un jeune homme

homme dont le gout est encore égaré. C'est dommage que ces vers ne soient pas faits pour une femme ; mais enfin il est évident qu'ils ne sont pas une Satyre de Néron. Ce sont les vers d'un jeune homme dissolu qui célèbre ses plaisirs infames.

De tous les morceaux de poésie répandus en foule dans cet ouvrage, il n'y en a pas un seul qui puisse avoir le plus léger rapport avec la cour de Néron. Ce sont tantôt des conseils pour former les jeunes Avocats à l'éloquence de ce que nous appelons le barreau ; tantôt des déclamations sur l'indigence des gens de lettres, des éloges de l'argent comptant, des regrets de n'en point avoir, des invocations à Priape, des images ou ampoulées ou lascives, & tout le livre est un amas confus d'érudition & de débauche, tel que ceux que les anciens Romains appellaient *Satura*. Enfin c'est le comble de l'absurdité d'avoir pris de siecle en siecle cette Satyre pour l'histoire secrète de Néron.

CHAPITRE X.

Des Contes absurdes intitulés histoire depuis Tacite.

DÈS qu'un Empereur romain a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent sur le cadavre de sa réputation. Ils ramassent tous les bruits de ville, sans faire seulement réflexion que ces bruits sont

presque toujours les mêmes. On dit d'abord que Caligula avait écrit sur ses tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir incessamment, & que ceux qui ayant vu ces tablettes s'y trouvaient au nombre des pros crits, de prévinrent & le tuèrent.

Quoi qu'il en soit, une étrange folie d'écrire sur ses tablettes: *Nota bene que je dois faire assassiner un tel jour tels &c. tels Sénateurs*; cependant il se pourrait à toute force que Caligula ait eu cette imprudence; mais on en dit autant de Domitien, on en dit autant de Commode. La chose devient alors ridicule & indigne de toute croyance. Tout ce qu'on raconte de ce Commode est bien singulier. Comment imaginer que lorsqu'un citoyen romain voulait se défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'Empereur qui se chargeait de l'assassinat pour le prix convenu? Comment croire que Commode ayant vu passer un homme extrêmement gros, il se donna le plaisir de lui faire ouvrir le ventre pour lui rendre la taille plus légère?

Il faut être imbécille pour croire d'Héliogabale tout ce que rapporte Lampride. Selon lui cet empereur se fait circoncire pour avoir plus de plaisir avec les femmes; ensuite il se fait châtrer pour en avoir d'avantage avec les hommes. Il tue, il pille, il massacre, il empoisonne. Qui était cet Héliogabale? Un enfant de quatorze ans que sa mere & sa grand' mere avaient fait nommer empereur, & sous le nom duquel ces deux intrigantes se disputaient l'autorité suprême.

C'est ainsi cependant qu'on a écrit l'histoire

romaine depuis Tacite. Il en est une autre encore plus ridicule. C'est l'histoire Bisantine. C'est indigne recueil ne contient que des déclamations & des miracles ; il est l'opprobre de l'esprit humain, comme l'empire grec était l'opprobre de la terre. Les Turcs du moins font plus sensés, ils ont vaincu, ils ont joui, & ils ont très peu écrit.

CHAPITRE XI.

Des Diffamations.

JE me plais à citer l'auteur de l'Histoire générale par ce que je vois qu'il aime la vérité & qu'il l'annonce courageusement. Il a dit qu'avant que les livres fussent communs la réputation d'un Prince dépendait d'un seul historien ; rien n'est plus vrai. Un Suétone ne pouvait rien sur les vivants ; mais il jugeait les morts & personne ne se fouciait d'appeller de ses jugemens. Au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur est malin.

Il n'en est pas tout à fait de même aujourd'hui. Que la Satyre couvre un Prince d'opprobres, cent échos répètent la calomnie, je l'avoue ; mais il se trouve toujours quelque voix qui s'élève contre les échos & qui à la fin les fait taire. C'est ce qui est arrivé à la mémoire du Duc d'Orléans régent de France. Les Philippiques de la Grange & vingt Libelles secrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été Messaline par Suéto-

ne. Qu'une femme ait deux ou trois amants, on lui en donne bientôt des centaines. En un mot des historiens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces mensonges, & sans l'auteur du *Siecle de Louis XIV.* ils seraient aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

On a écrit que Jeanne de Navarre femme de Philippe le Bel, fondatrice du college de Navarre, admettait dans son lit les écoliers les plus beaux & les faisait jetter ensuite dans la rivière avec une pierre au cou. Le public aime passionnément ces contes, & les historiens le servaient selon son gout. Les uns tirent de leur seule imagination les anecdotes qui pourront plaire, c'est-à-dire les plus scandaleuses; les autres de meilleure foi ramassent des contes qui ont passé de bouche en bouche. Ils pensent tenir les secrets de l'état de la premiere main, & ne font nulle difficulté de décrier un Prince & un général d'armée pour gagner dix pistoles.

Si les hommes étaient raisonnables, ils ne voudraient d'histoire que celle qui mettrait les droits des peuples sous leurs yeux, les loix suivant lesquelles chaque pere de famille peut disposer de son bien, les événemens qui intéressent toute une nation, les traités qui la lient aux nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit; mais cette maniere d'écrire l'histoire est aussi difficile que dangereuse; ce serait une étude pour le lecteur & non un délassement. Le public aime mieux des fables & on lui en donne.

CHAPITRE XII.

Des Ecrivains de parti.

*A*Udi alteram partem est la loi de tout lecteur, quand il lit l'histoire des Princes qui se sont disputé une couronne, ou des communions qui se sont réciproquement anathématisées.

Si la faction de la ligue avait prévalu, Henri IV. ne serait connu aujourd'hui que comme un petit Prince de Bearn excommunié par les papes. Si Arius l'avait emporté sur Athanase au concile de Nicée, si Constantin avait pris son parti, Athanase ne passerait aujourd'hui que pour un novateur, un hérétique, un homme d'un zèle outré qui attribuait à Jésus ce qui ne lui appartenait pas.

Les Romains ont décrié la foi carthaginoise; les Carthaginois ne se louaient pas de la foi romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'Annibal pour juger.

Je voudrais avoir jusqu'aux Mémoires de Caïphe & de Pilate. Je voudrais avoir ceux de la cour de Pharaon: nous verrions comme elle se défendait d'avoir ordonné à toutes les accoucheuses Egyptiennes de noyer tous les petits mâles hébreux, & à quoi servait cet ordre pour des juives qui n'employaient jamais que des sages-femmes juives?

C'est un plaisir de lire les livres des Wigs & des Toris. Ecoutez les Wigs, les Toris ont trahi l'Angleterre; écoutez les Toris, tout Wig

a sacrifié l'état à ses intérêts; de sorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un honnête homme dans la nation.

C'était bien pis du temps de la rose rouge & de la rose blanche. L'illustre Mr. Walpole a dit un grand mot dans la préface de ses doutes historiques sur Richard III. *Quand un Roi heureux est juge, tous les historiens servent de témoins.*

Henri VII, dur & avare fut vainqueur de Richard III. Aussitôt toutes les plumes qu'on commençait à tailler en Angleterre, peignent Richard III, comme un monstre pour la figure & pour l'ame. Il avait une épaule plus haute que l'autre & d'ailleurs il était assez joli comme ses portraits le témoignent. On en fait un vilain bossu & on lui donne un visage affreux. Il a fait des actions cruelles, on le charge de tous les crimes, de ceux mêmes qui auraient été visiblement contre ses intérêts.

La même chose est arrivée à Pierre de Castille surnommé le cruel. Six bâtards de feu son pere excitent contre lui une guerre civile & veulent le détrôner. Notre Charles le sage se joint à eux & envoie contre lui son Bertrand Duguesclin. Pierre à l'aide du fameux Prince noir bat les bâtards & les français; Bertrand est fait prisonnier, un des bâtards est puni; Pierre est alors un grand homme.

La fortune change, un des bâtards ramene Duguesclin suivi d'une troupe de brigands qui même ne portaient pas d'autre nom; Pierre est pris à son tour, le bâtard Henri de Transtamare l'assassine dans sa tente; voilà Pierre condamné par les contemporains, il n'est plus connu de la postérité que par le surnom de cruel,

& les historiens tombent sur lui comme des corbeaux sur un cadavre.

Donnez vous la peine de lire les Mémoires de Marie de Médicis, le Cardinal de Richelieu est le plus ingrat des hommes & le plus lâche des tyrans. Lisez, si vous pouvez, les épitres dédicatoires adressées à ce ministre, c'est le premier des hommes, c'est même un saint.

La mémoire du Pape Grégoire VII. est en exécution en France & en Allemagne; il est canonisé à Rome.

De telles réflexions ont porté plusieurs Princes à ne se point soucier de leur réputation; mais ceux là ont eu plus grand tort que tous les autres: car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation contestée que de n'en avoir point du tout.

Il n'en est pas des Rois & des ministres comme des femmes dont on dit que celles dont on parle le moins sont les meilleures. Il faut qu'un Prince, un premier ministre aime l'éclat & la gloire. C'est peut-être un défaut en morale; mais s'il n'a pas ce défaut il ne fera jamais rien de grand.

CHAPITRE XIII.

De Quelques Contes.

Est-il quelqu'un qui ne doute un peu du pigeon qui apporta du ciel une bouteille d'huile à Clovis, & de l'ange qui apporta l'oriflamme? Clovis ne mérita gueres ces faveurs en faisant

assassiner les Princes ses voisins. Nous pensons que la Majesté bienfaisante de nos Rois n'a pas besoin de ces fables pour disposer le peuple à l'obéissance, & qu'on peut révéler & aimer son Roi sans miracle.

On ne doit pas être plus crédule pour l'aventure de Florinde dont le joyau fut fendu en deux par le marteau du Roi visigoth d'Espagne Don Roderic, que pour le viol de Lucrece qui embellit l'histoire romaine.

Rangeons tous les contes de Grégoire de Tours avec ceux d'Hérodote & des mille & une nuits. Envoyons les trois cents soixante mille Sarrafins que tua Charles Martel & qui mirent ensuite le siège devant Narbonne, aux trois cents mille Sibarites tués par cent mille Crotoniates, dans un pays qui peut à peine nourrir trente mille ames.

CHAPITRE XIV.

De la Reine Brunehaut.

LEs temps de la Reine Brunehaut ne méritent gueres qu'on s'en souviennne; mais le supplice prétendu de cette Reine est si étrange qu'il faut l'examiner.

Il n'est pas hors de vraisemblance que dans un siècle aussi barbare, une armée composée de brigands ait poussé l'atrocité de ses fureurs jusqu'à massacrer une Reine âgée de soixante & feize ans, ait insulté à son corps sanglant, & l'ait trainé avec ignominie. Nous touchons au

temps où les deux illustres freres de Wit furent mis en pieces par la populace Hollandaïse qui leur arracha le cœur, & qui fut assez dénaturée pour en faire un repas abominable. Nous savons que la populace parisienne traita ainsi le Maréchal d'Ancre. Nous savons qu'elle voulut violer la cendre du grand Colbert.

Telles ont été chez les chrétiens Septentrionaux les barbaries de la lie du peuple. C'est ainsi qu'à la journée de la St. Barthelemi on traîna le corps mort du célèbre Ramus dans les rues en le fouettant à la porte de tous les colleges de l'université. Ces horreurs furent inconnues aux Romains & aux Grecs dans la plus grande fermentation de leurs guerres civiles, ils respectaient du moins les morts.

Il n'est que trop vrai que Clovis & ses enfans ont été des monstres de cruauté; mais que Clotaire II. ait condamné la Reine Brunehaut solennellement à un supplice aussi inoui, aussi recherché que celui dont on dit qu'elle mourut, c'est ce qu'il est difficile de persuader à un lecteur attentif qui pese les vraisemblances, & qui en puisant dans les sources, examine si ces sources sont pures. Rapportons le passage qu'on trouve dans *La Philosophie de l'histoire* page 253. (*).

„ Brunehaut était âgée de près de quatre
 „ vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614.
 „ Frédegaire qui écrivait sur la fin du huitième
 „ siècle cent cinquante ans après la mort de
 „ Brunehaut (& non pas dans le septième siècle,
 „ comme il est dit dans l'Abregé chrono-

(*) Chap. LII.

» logique par une faute d'impression) Fréde-
» gaire, dis-je, nous assure que le Roi Clotai-
» re, *Prince très pieux, très craignant Dieu, hu-*
» *main, patient, débonnaire*, fit promener la
» Reine Brunehaut sur un chameau autour de
» son camp, ensuite la fit attacher par les che-
» veux, par un bras & par une jambe, à la
» queue d'une cavale indomptée qui la traîna
» vivante sur les chemins, lui fracassa la tête
» sur les cailloux, la mit en pièces, après quoi
» elle fut brûlée & réduite en cendres.

» Ce chameau trouvé à point nommé dans
» un pays qui n'a point de chameaux, cette ca-
» vale indomptée, une Reine de quatre vingt
» ans attachée par ses cheveux & par un pied à
» la queue de cette cavale, ne sont pas des cho-
» ses bien communes.

» Il est peut-être difficile que le peu de che-
» veux d'une femme de cet âge puisse tenir à
» une queue & qu'on soit lié à la fois à cette
» queue par les cheveux & par un pied. Et
» comment eut-on la pieuse attention d'inhu-
» mer Brunehaut dans un tombeau à Autun,
» après l'avoir brûlée dans un camp fort loin de
» cette ville! Les moines Frédegair & Aimoin
» le disent; mais ces moines sont-ils des De
» Thou, des Hume, des Rapin Toiras?

» Il y a un autre tombeau érigé à cette Rei-
» ne au quinzième siècle dans l'abbaye de St.
» Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a
» trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon.
» C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs
» de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on
» n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau
» sur lequel on avait fait monter la Reine.

„ N'est-il pas possible que cet éperon y ait
 „ été mis par inadvertence ou plutôt par hon-
 „ neur? Car au quinzième siècle un éperon do-
 „ ré était une grande marque d'honneur. En
 „ un mot n'est-il pas raisonnable de suspendre
 „ son jugement sur cette étrange aventure si
 „ mal constatée? Il est vrai que Pasquier dit
 „ que la mort de la Reine Brunehaut *avait été*
 „ *prédite par la Sibille.*

„ Tous ces siècles de barbarie sont des siècles
 „ d'horreur & de miracles; mais faudra-
 „ t-il croire tout ce que les moines ont écrit?
 „ Ils étaient presque les seuls qui fussent lire
 „ & écrire, lorsqu'un Charlemagne ne savait
 „ pas signer son nom. Ils nous ont instruits
 „ de la date de quelques grands événements.
 „ Nous croyons avec eux que Charles-Martel
 „ battit les Sarrasins; mais qu'il en ait tué trois
 „ cents soixante mille dans la bataille, en vérité
 „ c'est trop.

„ Ils disent que Clovis second du nom,
 „ devint fou. La chose n'est pas impossi-
 „ ble; mais que Dieu ait affligé son cerveau
 „ en punition d'avoir pris un bras de St.
 „ Denis dans l'église de ces moines pour le
 „ mettre dans son oratoire, cela n'est pas si
 „ vraisemblable.

„ Si on n'avait que de pareils contes à re-
 „ trancher de l'histoire de France, ou plu-
 „ tôt de l'histoire des Rois Francs & de leurs
 „ maires, on pourrait s'efforcer de la lire.
 „ Mais comment supporter les autres men-
 „ songes grossiers dont elle est pleine? On
 „ y assiege continuellement des villes & des
 „ forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait

„ par delà le Rhin que des bourgades sans
 „ murs, défendues par des palissades de pieux
 „ & par des fossés. On fait que ce n'est que
 „ sous Henri l'oïseleur, vers l'an 920, que
 „ la Germanie eut des villes murées & forti-
 „ fiées. Enfin tous les détails de ces temps là
 „ sont autant de fables, & qui pis est de fables
 „ ennuieuses ”.

CHAPITRE XV.

Des Donations de Pipinus ou Pepin le bref à l'Eglise de Rome.

L'Auteur de l'*Essai sur l'esprit & les mœurs des nations & sur l'histoire générale*, doute avec les plus grands publicistes d'Allemagne, que Pepin d'Austrasie ait donné l'exarcate de Ravenne à l'Evêque de Rome Etienne III. Il ne croit pas cette donation plus authentique que l'apparition de St. Pierre, de St. Paul & de St. Denis, suivis d'un diacre & d'un sousdiacre, qui descendirent du ciel emportée pour guérir cet Evêque Etienne de la fièvre dans le monastère de St. Denis. Il ne la croit pas plus avérée que la lettre écrite & signée dans le ciel par St. Paul & St. Pierre au même Pepin d'Austrasie, ou que toutes les légendes de ces temps sauvages.

Quand même cette donation de l'exarcate de Ravenne eût été réellement faite, elle n'aurait pas plus de validité que la concession d'une île par Don Quichote à son écuyer Sancho Pança.

Pepin Majordome du jeune Childeric Roi des Francs n'était qu'un domestique rebelle devenu usurpateur. Non seulement il détrôna son maître par la force & par l'artifice ; mais il l'enferma dans un repaire de moines , & l'y laissa périr de misère. Ayant chassé ses deux freres qui partageaient avec lui une autorité usurpée ; ayant forcé l'un de se retirer chez le Duc d'Aquitaine , l'autre à se tondre & à s'ensevelir dans l'Abbaye du mont Cassin ; devenu enfin maître absolu , il se fit sacrer Roi des Francs à la maniere des Rois lombards par St. Boniface Evêque de Mayence. Etrange cérémonie pour un Saint que celle de couronner & de consacrer la rebellion , l'ingratitude , l'usurpation , la violation des loix divines & humaines & celles de la nature. De quel droit cet austrasien aurait-il pu donner la province de Ravenne & la pentapôle à un Evêque de Rome ? Elles appartenaient ainsi que Rome à l'empereur grec. Les Lombards s'étaient emparés de l'exarcate , jamais aucun Evêque jusqu'à ce temps n'avait prétendu à aucune Souveraineté. Cette prétention aurait révolté tous les esprits : car toute nouveauté les révolte. Et une telle ambition dans un pasteur de l'église est si autenthiquement proscrite dans l'évangile , qu'on ne pouvait introduire qu'avec le temps & par degrés ce mélange de la grandeur temporelle & de la spirituelle , ignoré dans toute la chrétienté pendant huit siècles.

Les Lombards s'étaient rendus maîtres de tout le pays depuis Ravenne jusqu'aux portes de Rome. Leur Roi Astolphe prétendait qu'après s'être emparé de l'exarcate de Ravenne, Rome

lui appartenait de droit, parce que Rome depuis long temps était gouvernée par l'exarque impérial, prétention aussi injuste que celle du pape aurait pu l'être.

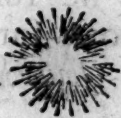
Rome était régie alors par un Duc & par le Sénat, au nom de l'empereur Constantin, flétri dans la communion romaine par le surnom de copronime. L'Evêque avait un très grand crédit dans la ville par sa place & par ses richesses; crédit que l'habileté peut augmenter jusqu'à le convertir en autorité. Il est député de ses diocésains auprès du nouveau Roi Pepin pour demander sa protection contre les Lombards. Les francs avaient déjà fait plus d'une irruption en Italie. Ce pays qui avait été l'objet des courses des Gaulois, avait souvent tenté les Francs leurs vainqueurs incorporés à eux. Le prélat fut très bien reçu. Pepin croyait avoir besoin de lui pour affermir son autorité combattue par le Duc d'Aquitaine, par son propre frere, par les Bavares & par les Leudes francs encore attachés à la maison détronée. Il se fit donc sacrer une seconde fois par ce pape, ne doutant pas que l'onction reçue par le premier Evêque d'occident, n'eût une influence sur les peuples, bien supérieure à celle d'un nouvel évêque d'un pays barbare. Mais s'il avait donné alors l'exarcate de Ravenne à Etienne III. il aurait donné un pays qui ne lui appartenait point, qui n'était pas en son pouvoir, & sur lequel il n'avait aucun droit.

Il se rendit médiateur entre l'empereur & le Roi Lombard; donc il est évident qu'il n'avait alors aucune prétention sur la province de Ravenne. Astolphe refuse la médiation & vient

braver le prince franc dans le Milanais; bientôt obligé de se retirer dans Pavie, il y passe, dit-on, une transaction par laquelle *il mettra en séquestre l'exarcate entre les mains de Pépin pour le rendre à l'empereur*. Donc encore une fois Pépin ne pouvait s'approprier ni donner à d'autres cette province. Le Lombard s'engageait encore à rendre au St. Pere quelques châteaux, quelques domaines autour de Rome, nommés alors les justices de St. Pierre, concédés à ses prédécesseurs par les empereurs leurs maîtres.

A peine Pépin est-il parti après avoir pillé le Milanais & le Piémont, que le Roi Lombard vient se venger des romains qui avaient appelé les francs en Italie. Il met le siege devant Rome, Pépin accourt une seconde fois, il se fait donner beaucoup d'argent comme dans sa premiere invasion; il impose même au Lombard un tribut annuel de douze mille écus d'or.

Mais quelle donation pouvait-il faire? Si Pépin avait été mis en possession de l'exarcate comme séquestre, comment pouvait-il le donner au Pape en reconnaissant lui-même par un traité solennel que c'était le domaine de l'empereur? Quel cahos & quelles contradictions!



C H A P I T R E XVI.

Autres difficultés sur la donation de Pepin aux Papes.

ON écrivait alors l'histoire avec si peu d'exactitude, on corrompait les manuscrits avec tant de hardiesse! Nous trouvons dans la vie de Charlemagne faite par Eginhard son Secrétaire ces propres mots: *Pepin fut reconnu Roi par l'ordre du pape, jussu summi pontificis.* De deux choses l'une, ou l'on a falsifié le manuscrit d'Eginhard, ou cet Eginhard a dit un insigne mensonge. Aucun pape jusqu'alors ne s'était arrogé le droit de donner une ville, un village, un château. Aurait-il commencé tout d'un coup par donner le Royaume de France? Cette donation serait encore plus extraordinaire que celle d'une province entière qu'on prétend que Pepin donna au Pape. Ils auraient l'un après l'autre fait des présents de ce qui ne leur appartenait point du tout.

L'auteur Italien qui écrivit en 1722. pour faire croire qu'originellement Parme & Plaisance avaient été concédées au St. Siege comme une dépendance de l'exarcate, ne doute pas que les empereurs grecs ne fussent justement dépouillés de leurs droits sur l'Italie, *parce que, dit-il, ils avaient soulevé les peuples contre Dieu (*)*. Et

(*) Page 120. de la seconde partie de la Dissertation historique sur les Duchés de Parme & de Plaisance.

Et comment les empereurs, s'il vous plait, avaient-ils soulevé les peuples contre Dieu ? En voulant qu'on n'adorât que Dieu seul, & non pas des images selon l'usage des trois premiers siècles de la primitive église. Il est assez avéré que dans les trois premiers siècles de cette primitive église, il était défendu de placer des images, d'élever des autels, de porter des chasubles & des surplis, de brûler de l'encens dans les assemblées chrétiennes ; & dans le septième c'était une impiété de n'avoir pas d'images. C'est ainsi que tout a été variation dans l'état & dans l'église.

Mais quand même les empereurs grecs auraient été des impies, était-il bien juste & bien religieux à un pape de se faire donner le patrimoine de ses maîtres par un homme venu d'Austrasie ?

Le Cardinal Bellarmin suppose bien pis. *Les premiers chrétiens, dit-il, ne supportaient les empereurs que parce qu'ils n'étaient pas les plus forts (*)*. Et ce qui peut paraître encore plus étrange, c'est que Bellarmin ne fait que suivre l'opinion de St. Thomas. Sur ce fondement l'Italien qui veut absolument donner aujourd'hui Parme & Plaisance au Pape, ajoute ces mots singuliers : *quoique Pépin n'eût pas le domaine de l'exarcat, il pouvait en priver ceux qui le possédaient, & le transférer à l'apôtre St. Pierre & par lui au pape.*

Ce que ce brave Italien ajoute encore à toutes ces grandes maximes, n'est pas moins curieux. *Cet acte, dit-il, ne fut pas seulement une*

(*) De Rom. Pont. lib. XV. cap. VII.

Simple donation, ce fut une restitution. Et il prétend que dans l'acte original qu'on n'a jamais vu, Pepin s'était servi de ce mot de *restitution*. C'est ce que Baronius avait déjà affirmé. Et comment restituait-on au pape l'exarcát de Ravenne, c'est, selon eux, que le pape avait succédé de plein droit aux empereurs à cause de leur hérésie.

Si la chose est ainsi, il ne faut plus jamais parler de la donation de Pepin. Il faut seulement plaindre ce Prince de n'avoir rendu au pape qu'une très petite partie de ses états. Il devait assurément lui donner toute l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Espagne & même en cas de besoin tout l'Empire d'Orient.

Poursuivons; la matiere paraît intéressante, c'est dommage que nos historiens n'aient rien dit de tout cela.

Le prétendu Anastase dans la vie d'Adrien, assure avec serment que *Pepin protesta n'être venu en Italie mettre tout à feu & à sang que pour donner l'exarcát au Pape, & pour obtenir la rémission de ses péchés.* Il faut que depuis ce temps les choses soient bien changées; je doute qu'aujourd'hui il se trouvât aucun Prince qui vint en Italie avec une armée, uniquement pour le salut de son ame.



CHAPITRE XVII.

Fable, origine de toutes ces fables.

JE ne puis quitter cet Italien qui fait le pape Seigneur du monde entier, sans dire un mot de l'origine de ce droit. Il répète d'après cent auteurs, que ce fut le diable qui rendit ce service au St. Siège, & voici comment.

Deux Juifs grands magiciens, rencontrèrent un jour un jeune ânier qui était fort embarrassé à conduire son âne; ils le considérèrent attentivement, observerent les lignes de sa main & lui demanderent son nom. Ils devaient bien le savoir puisqu'ils étaient magiciens. Le jeune homme leur ayant dit qu'il s'appellait Conon, ils virent clairement à ce nom & aux lignes de sa main qu'il serait un jour empereur sous le nom de Léon III. & lui demanderent pour toute récompense de leur prédiction que dès qu'il serait installé il ne manquât pas d'abolir le culte des images.

Le lecteur voit d'un coup d'œil le prodigieux intérêt qu'avaient ces deux juifs à voir les chrétiens reprendre l'usage de la primitive église. Il est bien plus à croire qu'ils auraient mieux aimé avoir le privilege exclusif de vendre des images que de les faire détruire. Léon III. si l'on s'en rapporte à cent historiens éclairés & véridiques, ne se déclara contre le culte des tableaux & des statues que pour faire plaisir

aux juifs. C'était bien le moins qu'il pût faire. Dès qu'il fut déclaré hérétique, l'orient & l'occident furent de plein droit dévolus au siege épiscopal de Rome.

Il était juste & dans l'ordre de la providence qu'un pape Léon III. dépouillât la race d'un empereur Léon III; mais par modération il ne donna que le titre d'empereur à Charlemagne, en se réservant le droit de créer les Césars, & une autorité divine sur eux, ce qui est démontré par tous les écrivains de la cour de Rome, ainsi que tout ce qu'ils démontrent.

CHAPITRE XVIII.

Des Donations de Charlemagne.

LE bibliothécaire Anastase dit plus de cent ans après que l'on conserve à Rome la charte de cette donation. Mais si ce titre avait existé pourquoi ne se trouve-t-il plus ? Il y a encore à Rome des chartes bien antérieures. On aurait gardé avec le plus grand soin un diplôme qui donnait une province. Il y a bien plus ; cet Anastase n'a jamais probablement rien écrit de ce qu'on lui attribue. C'est ce qu'avouent Labbe & Cave. Il y a plus encore ; on ne fait pas précisément quel était cet Anastase. Puis fiez-vous aux manuscrits qu'on a trouvés chez des moines.

Charlemagne, dit-on, pour surabondance de droit fit une nouvelle donation en 774. lorsque poursuivant en Italie ses infortunés neveux

qu'il dépouilla de l'héritage de leur pere, & ayant épousé une nouvelle femme, il renvoya durement à Didier Roi des Lombards sa fille qu'il répudia. Il assiégea le Roi son beau-pere & le fit prisonnier. On ne peut gueres douter que Charlemagne favorisé par les intrigues du pape Adrien dans cette conquête, ne lui eût concédé le domaine utile de quelques villes dans la marche d'Ancône. C'est le sentiment de Mr. de Voltaire. Mais lorsque dans un acte on trouve des choses évidemment fausses, elles rendent le reste de l'acte un peu suspect.

Le même prétendu Anastase suppose que Charlemagne donna au pape la Corse, la Sardaigne, Parme, Mantoue, les Duchés de Spolète & de Bénévent, la Sicile & Venise; ce qui est d'une fausseté reconnue. Écoutons sur ce mensonge l'auteur de *l'Essai sur l'histoire générale* Tome Ier. page 146.

„ On pourrait mettre cette donation à côté
 „ de celle de Constantin. On ne voit point
 „ que jamais les papes aient possédé aucun de
 „ ces pays jusqu'au temps d'Innocent III. S'ils
 „ avaient eu l'exarcate, ils auraient été Souve-
 „ rains de Ravenne & de Rome; mais dans le
 „ testament de Charlemagne qu'Eginhard nous
 „ a conservé, ce monarque nomme à la tête
 „ des villes métropolitaines qui lui appartiennent
 „ Rome & Ravenne, auxquelles il fait
 „ des présens. Il ne put donner ni la Sicile ni
 „ la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait
 „ pas, ni le duché de Bénévent dont il avait
 „ à peine la Souveraineté, encore moins Venise
 „ qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors

» pour la forme l'empereur d'orient, & en re-
» cevait le titre d'*hippatos*. Les lettres du pa-
» pe Adrien parlent des patrimoines de Spolète
» & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se
» peuvent entendre que des domaines que les
» papes possédaient dans ces deux Duchés.
» Grégoire VII. lui-même avoue dans ses let-
» tres que Charlemagne donnait douze cents li-
» vres de pension au St. Siege. Il n'est guères
» vraisemblable qu'il eût donné un tel secours
» à celui qui aurait possédé tant de belles pro-
» vinces. Le St. Siege n'eut Bénévent que
» long temps après par l'échange que Henri le
» noir fit avec lui vers l'an 1047. Cette con-
» cession se réduisit à la ville, & ne s'étendit
» point jusqu'au Duché. Il ne fut point ques-
» tion de confirmer le don de Charlemagne.

» Ce qu'on peut recueillir de plus probable
» au milieu de tant de doutes, c'est que du
» temps de Charlemagne les papes obtinrent en
» propriété la Marche d'Ancone, outre les vil-
» les, les châteaux & les bourgs qu'ils avaient
» dans les autres pays. Voici sur quoi je pou-
» rais me fonder. Lorsque l'empire d'occident
» se renouvella dans la famille des Othons au
» dixième siècle, Othon III. assigna particu-
» lièrement au St. Siege la Marche d'Ancone,
» en confirmant toutes les concessions faites à
» cette église. Il paraît donc que Charlemagne
» avait donné cette Marche & que les trou-
» bles survenus depuis en Italie avaient empê-
» ché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils
» perdirent ensuite le domaine utile de ce pe-
» tit pays sous l'empire de la maison de Souabe.
» Nous les verrons tantôt grands terriens, tan-
» tôt dépouillés presque de tout, comme plu-

„ sieurs autres souverains. Qu'il nous fuffise
 „ de favoir qu'ils poffèdent aujourd'hui la sou-
 „ veraineté reconnue d'un pays de cent quatre
 „ vingts milles d'Italie en longueur, des portes
 „ de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le
 „ long de la mer adriatique, & qu'ils en ont
 „ plus de cent milles en largeur depuis Civita-
 „ Vecchia jufqu'au rivage d'Ancone d'une mer à
 „ l'autre. Il a fallu négocier toujours & fouver-
 „ combattre pour s'affurer cette domination ”.

J'ajouterai à ces vraifemblances une raifon
 qui me parait bien puiffante. La prétendue
 charte de Charlemagne eft une donation réelle.
 Or fait-on une donation d'une chofe qui a déjà
 été donnée? Si j'avais à plaider cette caufe de-
 vant un tribunal réglé & impartial, je ne vou-
 drai alléguer que la donation prétendue de
 Charlemagne pour invalider la prétendue dona-
 tion de Pepin; mais ce qu'il y a de plus fort en-
 core contre toutes ces fuppoſitions, c'eſt qu'E-
 ginhart n'en parle point.

Voici comme s'exprime l'auteur de l'*hiſtoire
 générale dans ſes Doutes à la fin des annales de
 l'Empire* page 2. „ La donation de Charle-
 „ magne n'eſt gueres moins ſuſpecte, puis-
 „ que ni Andelme ni Aimoin, ni même Eginhart
 „ Secrétaire de ce monarque n'en parlent pas.
 „ Eginhart fait un détail très circonſtancié des
 „ legs pieux que laiffa Charlemagne par ſon tes-
 „ tament à toutes les églifes de ſon Royaume.
 „ On fait, dit-il, qu'il y a vingt & une villes
 „ métropolitaines dans les états de l'empereur. Il
 „ met Rome la première & Ravenne la ſeconde.
 „ N'eſt-il pas certain par cet énoncé que Rome
 „ & Ravenne n'appartenaient point aux papes”?

CHAPITRE XIX.

*Que Charlemagne exerça les droits des
Empereurs romains.*

IL me semble qu'on ne peut ni rechercher la vérité avec plus de candeur, ni en approcher de plus près dans l'incertitude où l'histoire de ces temps nous laisse. Cet auteur impartial paraît certain que Charlemagne exerça tous les droits de l'empire en occident autant qu'il le put. Cette assertion est conforme à tout ce que les historiens rapportent, aux monuments qui nous restent, & encore plus à la politique, puisque c'est le propre de tout homme d'étendre son autorité aussi loin qu'elle peut aller.

C'est par cette raison que Charlemagne s'attribua la puissance législative sur Venise & sur le Beneventin, que l'empereur grec disputait, & qui par le fait n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. C'est par la même raison que le Duc ou Doge de Venise Jean ayant tué un Evêque en 802, fut accusé devant Charlemagne. Il aurait pu l'être devant la cour de Constantinople; mais ni les forces de l'Orient, ni celles de l'occident ne pouvaient pénétrer dans les Lagunes; & Venise au fond fut libre malgré deux empereurs. Les Doges payerent quelque temps un manteau d'or en tribut aux plus forts; mais le bonnet de la liberté resta toujours dans une ville imprenable.

CHAPITRE XX.

*De la forme du Gouvernement de Rome
sous Charlemagne.*

C'Est une grande question chez les politiques de savoir quelle fut précisément la forme du gouvernement de Rome quand Charlemagne se fit déclarer empereur par l'acclamation du peuple & par l'organe du pontife Léon III. Charles gouverna-t-il en qualité de Consul & de patrice, titres qu'il avait pris dès l'an 774? Quels droits furent laissés à l'Evêque? Quels droits conserverent les Sénateurs qu'on appelait toujours *Patres conscripti*? Quels privileges conserverent les citoyens? C'est de quoi aucun écrivain ne nous informe, tant l'histoire a toujours été écrite avec négligence.

Qu'il me soit permis de transcrire à ce sujet un morceau curieux du même auteur, intitulé, *Doutes sur l'histoire de l'Empire*, qu'on trouve dans ses *Annales de l'Empire* au commencement du second volume page 2.

„ Quel fut précisément le pouvoir de Char-
 „ lemagne dans Rome? C'est surquoi on a tant
 „ écrit qu'on l'ignore. Y laissa-t-il un gou-
 „ verneur? Imposait-il des tributs? Gouver-
 „ nait-il Rome comme l'impératrice Reine de
 „ Hongrie gouverne Milan & Bruxelles? C'est
 „ de quoi il ne reste aucun vestige.

„ Je regarde Rome depuis le temps de l'em-
 „ pereur Léon III. l'Isaurien comme une ville

CHAPITRE XIX.

*Que Charlemagne exerça les droits des
Empereurs romains.*

IL me semble qu'on ne peut ni rechercher la vérité avec plus de candeur, ni en approcher de plus près dans l'incertitude où l'histoire de ces temps nous laisse. Cet auteur impartial paraît certain que Charlemagne exerça tous les droits de l'empire en occident autant qu'il le put. Cette assertion est conforme à tout ce que les historiens rapportent, aux monuments qui nous restent, & encore plus à la politique, puisque c'est le propre de tout homme d'étendre son autorité aussi loin qu'elle peut aller.

C'est par cette raison que Charlemagne s'attribua la puissance législative sur Venise & sur le Bénéventin, que l'empereur grec disputait, & qui par le fait n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. C'est par la même raison que le Duc ou Doge de Venise Jean ayant tué un Evêque en 802, fut accusé devant Charlemagne. Il aurait pu l'être devant la cour de Constantinople; mais ni les forces de l'Orient, ni celles de l'occident ne pouvaient pénétrer dans les Lagunes; & Venise au fond fut libre malgré deux empereurs. Les Doges payerent quelque temps un manteau d'or en tribut aux plus forts; mais le bonnet de la liberté resta toujours dans une ville imprenable.

CHAPITRE XX.

*De la forme du Gouvernement de Rome
sous Charlemagne.*

C'Est une grande question chez les politiques de savoir quelle fut précisément la forme du gouvernement de Rome quand Charlemagne se fit déclarer empereur par l'acclamation du peuple & par l'organe du pontife Léon III. Charles gouverna-t-il en qualité de Consul & de patrice, titres qu'il avait pris dès l'an 774? Quels droits furent laissés à l'Evêque? Quels droits conserverent les Sénateurs qu'on appelait toujours *Patres conscripti*? Quels privileges conserverent les citoyens? C'est de quoi aucun écrivain ne nous informe, tant l'histoire a toujours été écrite avec négligence.

Qu'il me soit permis de transcrire à ce sujet un morceau curieux du même auteur, intitulé, *Doutes sur l'histoire de l'Empire*, qu'on trouve dans ses *Annales de l'Empire* au commencement du second volume page 2.

„ Quel fut précisément le pouvoir de Char-
 „ lemagne dans Rome? C'est surquoi on a tant
 „ écrit qu'on l'ignore. Y laissa-t-il un gou-
 „ verneur? Imposait-il des tributs? Gouver-
 „ nait-il Rome comme l'impératrice Reine de
 „ Hongrie gouverne Milan & Bruxelles? C'est
 „ de quoi il ne reste aucun vestige.

„ Je regarde Rome depuis le temps de l'em-
 „ pereur Léon III. l'Isaurien comme une ville

„ libre protégée par les francs, ensuite par les
 „ germains, qui se gouverna tant qu'elle put
 „ en république, plutôt sous patronage que sous
 „ la puissance des empereurs dans laquelle le
 „ Souverain pontife eut toujours le premier
 „ crédit, & qui enfin a été entièrement soumi-
 „ se aux papes”.

Rien n'est si vrai que ce tableau de Rome. Les citoyens de cette célèbre ville aspirèrent toujours à la liberté dès qu'ils y virent le moindre jour. Ils firent toujours les plus grands efforts pour empêcher les empereurs soit francs, soit germains de résider à Rome, & les Evêques d'y être maîtres absolus.

C'est là le nœud de toute l'histoire de l'Empire d'occident depuis Charlemagne jusqu'à Charles quint. C'est le fil qui a conduit l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale dans ce grand labyrinthe.

Les citoyens romains furent presque toujours les maîtres du mole d'Adrien, de cette forteresse de Rome appelée depuis le château St. Ange, dans laquelle ils donnerent si souvent un asile à leur Evêque contre la violence des Allemands. De là vient que les empereurs aujourd'hui malgré leur titre de Rois des romains, n'ont pas une seule maison dans Rome. Il n'est pas même dit que Charlemagne se mit en possession de ce mole d'Adrien. Je demanderai encore pourquoi Charlemagne ne prit jamais le titre d'Auguste?

CHAPITRE XXI.

*Du pouvoir Papal dans Rome &
des Patrices.*

ON a vu depuis très souvent des Consuls & des Patrices à Rome qui furent les maîtres de ce château au nom du peuple. Le pape Jean XII. le tenait comme patrice contre l'empereur Othon I^{er}. Le consul Crescentius y soutint un long siège contre Othon III. & chassa de Rome le pape Grégoire V. qu'Othon avait nommé. Après la mort de ce consul les Romains chassèrent de Rome ce même Othon qui avait ravi la veuve du consul & qui s'enfuit avec elle.

Les citoyens accorderent une retraite au pape Grégoire VII. dans ce mole, lorsque l'empereur Henri IV. entra dans Rome par force en 1083. Ce pontife si fier n'osait sortir de cet asyle. On dit qu'il offrit à l'empereur de le couronner, en faisant descendre sur sa tête du haut du château une couronne attachée avec une ficelle; mais Henri IV. ne voulut point de cette ridicule cérémonie. Il aima mieux se faire couronner par un nouveau pape qu'il avait nommé lui-même.

Les Romains conserverent tant de fierté dans leur décadence & dans leur humiliation, que quand Frédéric Barberousse vint à Rome en 1155 pour s'y faire couronner, les députés du peuple qui le reçurent à la porte lui dirent : Souve-

nez-vous que nous vous avons fait citoyen romain d'étranger que vous étiez.

Ils voulaient bien que les empereurs fussent couronnés dans leur ville; mais d'un côté ils ne souffraient pas qu'ils y demeurassent; & de l'autre ils ne permirent jamais qu'aucun pape s'intitulât Souverain de Rome; & jamais en effet on n'a frappé de monnoie sur laquelle on donnât ce titre à leur Evêque.

En 1114 les citoyens élurent un Tribun du peuple, & le pape Lucius II. qui s'y opposa fut tué dans le tumulte.

Enfin les papes n'ont été véritablement maîtres à Rome que depuis qu'ils ont eu le château St. Ange en leur pouvoir. Aujourd'hui la chancellerie allemande regarde encore l'empereur comme l'unique Souverain de Rome, & le sacré college ne regarde l'empereur que comme le premier vassal de Rome protecteur du St. Siege. Telle est la vérité qui est développée dans l'*Essai sur l'histoire générale*.

Le sentiment de l'auteur que je cite est donc que Charlemagne eut le domaine suprême, & qu'il accorda au St. Siege plusieurs domaines utiles dont les papes n'eurent la Souveraineté que très long temps après.



CHAPITRE XXII.

*Sotise infame de l'écrivain qui a pris le
nom de Chiniac La Bastide du Claux,
Avocat au Parlement de Paris.*

A Près cet exposé fidele, je dois témoigner ma surprise de ce que je viens de lire dans un Commentaire nouveau du Discours du célèbre Fleuri sur les libertés de l'église gallicane. J'avais rapporter les propres paroles du commentateur qui se déguise sous le nom de *Maître Pierre de Chiniac de la Bastide du Claux Avocat au Parlement*. Il n'y a point assurément d'Avocat qui écrive de ce Stile.

„ (*) Si on ne consultait que les V..... & ceux
„ de son bord, on ne trouverait en effet que
„ problèmes & qu'impostures dans nos histo-
„ riens”. Ensuite cet aimable & poli com-
mentateur après avoir attaqué les gens de *notre*
bord avec des compliments dignes en effet d'un
matelot à bord, croit nous apprendre qu'il y a
dans Ravenne une pierre cassée sur laquelle sont
gravés ces mots: *Pipinus pius primus amplifican-*
dæ ecclesiæ viam aperuit & exarchatum Ravennæ
cum amplissimis..... Le pieux Pepin ouvrit le premier
le chemin d'agrandir l'église & l'exarcate de Raven-
ne avec de très grands..... Le reste manque.

Notre commentateur gracieux prend cette
inscription pour un témoignage autentique.

Nous connaissons depuis long temps cette pierre. Je ne voudrais point d'autre preuve de la fausseté de la donation. Cette pierre ne fut connue qu'au dixième siècle. On ne produisit point d'autre monument pour assurer aux papes l'exarcats; donc il n'y en avait point. Si on faisait paraître aujourd'hui une pierre cassée avec une inscription qui certifiât que le pieux François Ier. fit une donation du Louvre aux cordeliers, de bonne foi le Parlement regarderait-il cette pierre comme un titre juridique? Et l'Académie des inscriptions l'insérerait-elle dans ses recueils?

Le latin ridicule de ce beau monument n'est pas à la vérité un sceau de réprobation; mais c'en est un que le mensonge avéré concernant Pepin. L'inscription affirme que *Pepin est le premier qui ait ouvert la voie.* Cela est faux; avant lui Constantin avait donné des terres à l'Evêque & à l'église de St. Jean de Latran de Rome jusques dans la Calabre. Les Evêques de Rome avaient obtenu de nouvelles terres des empereurs suivans. Ils en avaient en Sicile, en Toscane, en Ombrie; ils avaient les justices de St. Pierre & des domaines dans la pentapole. Il est très probable que Pepin augmenta ces domaines. De quoi se plaint donc le commentateur? Que prétend-il? Pourquoi dit-il que l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale est trop peu versé dans ses connaissances, ou trop fourbe pour mériter quelque attention? Quelle fourberie, je vous prie, y a-t-il à dire son avis sur Ravenne & sur la pentapole? Nous avouons que c'est là parler en digne commentateur; mais ce n'est pas, à ce qu'il nous sem-

ble, parler en homme versé dans ces connaissances, ni versé dans la politesse, ni même verté dans le sens commun.

L'auteur de l'histoire générale qui affirme peu, se fonde pourtant sur le testament même de Charlemagne, pour affirmer qu'il était Souverain de Rome & de Ravenne, & que par conséquent il n'avait point donné Ravenne au pape. Charlemagne fait des legs à ces villes, qu'il appelle *nos principales villes*. Ravenne était la ville de l'empereur & non pas celle du pape.

Cé qu'il y a de plus étrange, c'est que le commentateur est lui-même entièrement de l'avis de mon auteur. Il n'écrit que d'après lui, il veut prouver comme lui que Charlemagne avait le pouvoir suprême dans Rome; & oubliant tout d'un coup l'état de la question, il se répand en invectives ridicules contre son propre guide. Il est en colere de ne savoir pas quelle était l'étendue & la borne du nouveau pouvoir de Charlemagne dans Rome. Je ne le fais pas plus que lui, & cependant je m'en console. Il est vraisemblable que ce pouvoir était fort mitigé pour ne pas trop choquer les Romains. On peut être empereur sans être despotique. Le pouvoir des empereurs d'Allemagne est aujourd'hui très borné par celui des Electeurs & des Princes de l'Empire. Le commentateur peut rester sans scrupule dans son ignorance pardonnable; mais il ne faut pas dire de grossés injures parce qu'on est un ignorant: car lorsqu'on dit des injures sans esprit on ne peut ni plaire ni instruire; le public veut qu'elles soient fines, ingénieuses & à propos. Ils n'appartient mê-

me que très rarement à l'innocence outragée de repousser la calomnie dans le stile des Philippiques, & peut être n'est-il permis d'en user ainsi que quand la calomnie met en danger un honnête homme: car alors c'est se battre contre un serpent, & on n'est pas dans le cas de Tartuffe qui s'accusait d'avoir tué une puce avec trop de colere.

CHAPITRE XXIII.

D'une calomnie Abominable & d'une impiété horrible du prétendu Chiniac.

PAssé encore qu'on se trompe sur une pancarte de Pepin le bref, le pape n'en a pas sur Ravenne un droit moins confirmé par le temps & par le consentement de tous les Princes. La plupart des origines sont suspectes, & un droit reconnu de tout le monde est incontestable. Mais de quel front le prétendu Chiniac de la Bastide du Claux commentateur des libertés de l'église gallicane, peut-il citer cet abominable passage qu'il dit avoir lu dans un Dictionnaire? *Jesus - Christ a été le plus habile charlatan & le plus grand imposteur qui ait paru depuis l'existence du monde.* On est naturellement porté à croire qu'un homme qui cite un trait si horrible avec confiance ne l'a pas inventé. Plus l'atrocité est extrême, moins on s'imagine que ce soit une fiction. On croit la citation vraie, précisément parce qu'elle est abominable. Cependant

il n'y en a pas un mot, pas l'ombre d'une telle idée dans le livre dont parle ce Chiniac. Est-ce là une liberté gallicane ? J'ai lu ce livre qu'il cite très attentivement. Je fais que c'est un recueil d'articles traduits du Lord Shaffterburi, du Lord Bolingbroke, de Trenchard, de Gordon, du docteur Midleton, du célèbre Abauzit & d'autres morceaux connus qui sont mot à mot dans le grand Dictionnaire encyclopédique, tel que l'article Messie, lequel est tout entier d'un pasteur d'une église réformée & dont nous possédons l'original.

Non seulement l'infame citation du prétendu Chiniac n'est dans aucun endroit de ce livre ; mais je puis assurer qu'elle ne se trouve dans aucun des livres écrits contre la religion chrétienne depuis Celse & l'empereur Julien. Le devoir de mon état est de les lire pour y mieux répondre, ayant l'honneur d'être Bachelier en Théologie. J'ai lu tout ce qu'il y a de plus fort & de plus frivole. Volston lui-même, Jean Jaques Rousseau qui ont osé nier si audacieusement les miracles de notre Seigneur Jesus-Christ n'ont pas écrit une seule ligne qui ait la moindre teinture de cette horrible idée ; au contraire, ils rendent à Jesus-Christ le plus profond respect, & Volston surtout se borne à regarder les miracles de notre Seigneur comme des types & des paraboles.

J'avance hardiment que si cet insolent blasphème se trouvait dans quelque mauvais livre, mille plumes se seraient élevées contre le monstre qui l'aurait vomi. Enfin je défie le Chiniac de me le montrer ailleurs que dans son libelle. Apparemment il a pris ce détour pour

blasphémer sous le masque contre notre sauveur, comme il blasphème à tort & à travers contre notre saint pere le pape, & souvent contre les Evêques. Il a cru pouvoir être criminel impunément, en prenant ses fleches infernales dans un carquois sacré, & en couvrant d'opprobre la religion qu'il feint de défendre. Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple ni d'une calomnie si impudente, ni d'une fraude si basse, ni d'une impiété si effrayante, & je pense que Dieu me pardonnera si je dis quelques injures à ce Chiniac.

Il faut sans doute avoir abjuré toute pudeur ainsi qu'avoir perdu toute raison pour traiter Jesus-Christ de *Charlatan & d'imposteur*; lui qui vécut toujours dans l'humble obscurité, lui qui n'écrivit jamais une seule ligne, tandis que tant de modernes docteurs si peu doctes, nous affoiment de gros volumes sur des questions dont il ne parla jamais; lui qui se soumit depuis sa naissance jusqu'à sa mort à la religion dans laquelle il était né; lui qui en recommanda toutes les observances, qui ne prêcha jamais que l'amour de Dieu & du prochain, qui ne parla jamais de Dieu que comme d'un pere selon l'usage des Juifs; qui loin de se donner jamais le titre de Dieu, dit en mourant, St. Jean XX. 17. *je vais à mon pere qui est votre pere, à mon Dieu qui est votre Dieu*; lui enfin dont le saint zèle condamne si hautement l'hipocrisie & les fureurs des nouveaux charlatans qui dans l'espérance d'obtenir un petit bénéfice, ou de servir un parti qui les protege, seraient capables d'employer le fer ou le poison, comme ils ont employé les convulsions & les calomnies.

Ayant cherché envain pendant plus de trois mois la citation du prétendu Chiniac, & ayant prié mes amis de chercher de leur côté, nous avons tous été forcés avec horreur de lire plus de quatre cents volumes contre le christianisme, tant en Latin, qu'en Anglais, en Italien, en Français & en Allemand. Nous protestons devant Dieu que le blasphème en question n'est dans aucun de ces livres. Nous avons cru enfin qu'il pourrait se rencontrer dans le Discours qui sert de préface à l'Abrégé de l'histoire ecclésiastique. On prétend que cet Avant-propos est d'un héros philosophe né dans une autre communion que la nôtre; génie sublime, dit-on, qui a sacrifié également à Mars, à Minerve & aux Graces; mais qui ayant le malheur de n'être pas né catholique romain, & se trouvant sous le joug de la réprobation éternelle, s'est trop livré aux enseignements trompeurs de la raison qui égare incontestablement quiconque n'écoute qu'elle. Je ne forme point de jugement téméraire, je suis loin de penser qu'un si grand homme ne soit pas chrétien. Voici les paroles de cette préface.

„ L'établissement de la religion chrétienne a
 „ eu, comme tous les empires, de faibles com-
 „ mencements. Un juif de la lie du peuple,
 „ dont la naissance est douteuse, qui mêle aux
 „ absurdités d'anciennes prophéties hébraïques
 „ des préceptes d'une bonne morale; auquel
 „ on attribue des miracles & qui finit par être
 „ condamné à un supplice ignominieux, est le
 „ héros de cette secte. Douze fanatiques se ré-
 „ pandent de l'orient jusqu'en Italie, ils ga-
 „ gnent les esprits par cette morale si sainte &

„ fi pure qu'ils prêchaient ; & si l'on excepte
 „ quelques miracles propres à ébranler des ima-
 „ ginations ardentes, ils n'enseignaient que le
 „ Déisme. Cette religion commençait à se ré-
 „ pandre dans le temps que l'Empire romain
 „ gémissait sous la tyrannie de quelques mon-
 „ stres qui le gouvernerent consécutivement.
 „ Durant ces regnes de sang, le citoyen pré-
 „ paré à tous les malheurs qui peuvent accabler
 „ l'humanité, ne trouvait de consolation & de
 „ soutien contre d'aussi grands maux que dans
 „ le Stoïcisme. La morale des chrétiens res-
 „ semblait à cette doctrine, & c'est l'unique
 „ cause de la rapidité des progrès que fit cette
 „ religion. Dès le regne de Claude, les chré-
 „ tiens formaient des assemblées nombreuses,
 „ où ils prenaient leurs agapes, qui étaient des
 „ soupers en communauté”.

Ces paroles sont audacieuses, elles sont d'un
 Soldat qui fait mal farder ce qu'il croit la vé-
 rité ; mais après tout elles disent positivement
 le contraire du blasphème annoncé par Chi-
 niac.

*La religion chrétienne a eu de faibles commence-
 ments &c. Tout le monde en convient. Un
 juif de la lie du peuple &c. Rien n'était plus
 vrai aux yeux des juifs. Ils ne pouvaient devi-
 ner qu'il était né d'une vierge & du St. Esprit,
 & que Joseph mari de sa mere descendait du
 Roi David. De plus il n'y a point de lie aux
 yeux de Dieu ; devant lui tous les hommes sont
 égaux.*

*Douze fanatiques se répandent de l'orient jusqu'en
 Italie. Le terme de fanatique parmi nous est
 très odieux, & ce serait une terrible impiété*

d'appeller de ce nom les apôtres; mais si dans la langue maternelle de l'auteur, ce terme ne veut dire que *persuadé*, *zélé*, nous n'avons aucun reproche à lui faire. Il nous paraît même très vraisemblable qu'il n'a nulle intention d'outrager les apôtres, puisqu'il compare les premiers chrétiens aux respectables Stoïciens. En un mot nous ne faisons point l'apologie de cet ouvrage; & dès que notre St. Père le Pape juge impartial de tous les livres aura condamné celui-ci, nous ne manquerons pas de le condamner de cœur & de bouche.

CHAPITRE XXIV.

Bévue énorme du Chiniac.

LE prétendu La Bastide de Chiniac du Claux a répondu que les paroles par lui citées se trouvent dans le *Militaire philosophe*, non pas précisément & mot à mot; mais dans le même sens. Ce militaire philosophe est, dit-on, du Sieur St. Hiacinte qui fut cornette de dragons en 1685, & employé dans la fameuse dragonade à la révocation de l'édit de Nantes. Mais examinons les paroles de ce militaire page 84 de la dernière édition (*).

„ Voici après de mures réflexions le jugement que je porte de la religion chrétienne.
 „ Je la trouve absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, fa-

(*) Chap. IX.

„ cilitant & même autorisant les rapines, les
 „ séductions, l'ambition, l'intérêt de ses minis-
 „ tres, & la révélation des secrets des famil-
 „ les; je la vois comme une source intarissable
 „ de meurtres, de crimes & d'atrocités com-
 „ mises sous son nom; elle me semble un flam-
 „ beau de discorde, de haine, de vengeance,
 „ & un masque dont se couvre l'hipocrisie
 „ pour tromper plus adroitement ceux dont la
 „ crédulité lui est utile; enfin j'y vois le bou-
 „ clier de la tyrannie contre les peuples qu'elle
 „ opprime, & la verge des bons Princes
 „ quand ils ne sont point superstitieux. Avec
 „ cette idée de votre religion, outre le droit
 „ de l'abandonner, je suis dans l'obligation la
 „ plus étroite d'y renoncer & de l'avoir en hor-
 „ reur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la
 „ prêchent, & de vouer à l'exécration publi-
 „ que ceux qui la soutiennent par leurs violen-
 „ ces & leurs persécutions”.

Ce morceau est une invective sanglante contre les abus de la religion chrétienne telle qu'elle a été pratiquée depuis tant de siècles; mais non pas contre la personne de Jesus-Christ qui a recommandé tout le contraire. Jesus n'a point ordonné *la révélation des secrets des familles*; loin de favoriser l'ambition, il l'a anathématisée; il a dit en termes formels (a); *il n'y aura ni premier ni dernier parmi vous — Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* C'est un mensonge sacrilège de dire que notre sauveur a autorisé *la rapine*. Ce n'est pas assurément la prédication de Jesus qui est une

(a) St. Matthieu XX. 27 — 28.

source intarissable de meurtres, de crimes & d'atrocités commises sous son nom. Il est visible qu'on a abusé de ces paroles (b): Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive; de ces autres passages (c): que celui qui n'écoute pas l'église soit comme un payen ou comme un douanier. — (d) Contrains les d'entrer. — Si quelqu'un vient à moi & ne hait pas son pere & sa mere & sa femme & ses enfants & ses freres & ses sœurs & encore son ame; il ne peut être mon disciple. Et enfin des paraboles dans lesquelles il est dit que (e) le maître fit jetter dans les ténèbres extérieures pieds & mains liés, celui qui n'avait pas la robe nuptiale à un repas. Ces discours, ces énigmes sont assez expliqués par toutes les maximes évangéliques qui n'enseignent que la paix & la charité. Ce ne fut même jamais aucun de ces passages qui excita le moindre trouble. Les discordes, les guerres civiles n'ont commencé que par des disputes sur le dogme. L'amour propre fait naître l'esprit de parti, & l'esprit de parti fait couler le sang. Si on s'en était tenu à l'esprit de Jesus, le christianisme aurait été toujours en paix. Mr. de St. Hiacinte a donc tort de reprocher au christianisme ce qu'on ne doit reprocher qu'à plusieurs chrétiens.

La proposition du *Militaire philosophe* est donc aussi dure que le blasphème du prétendu Chiniac est affreux.

Concluons que le pirronisme historique est

(b) St. Matt. X. 34.

(c) St. Matt. XVIII. 17.

(d) St. Luc. XIV. 23 & 26.

(e) St. Matt. XXII. 12 — 13.

très utile : car si dans cent ans le *Commentaire des libertés gallicanes* & *Le militaire philosophe* tombent dans les mains d'un de ceux qui aiment les recherches, les anecdotes, & si ces deux livres ne sont pas réfutés dans leur temps, ne fera-t-on pas en droit de croire que dans le siècle de ces auteurs on blasphémait ouvertement Jésus-Christ ? Il est donc très important de les confondre de bonne heure, & d'empêcher Chiniac de calomnier son siècle.

Il n'est pas surprenant que ce même Chiniac ayant ainsi outragé Jésus-Christ notre Sauveur, outrage aussi son vicaire ; *je ne vois pas*, dit-il, *comment le pape tient le premier rang entre les Princes chrétiens*. Cet homme n'a pas assisté au sacre de l'empereur. Il aurait vu l'Archevêque de Mayence tenir le premier rang entre les électeurs. Il n'a jamais diné avec un Evêque, il aurait vu qu'on lui donne toujours la place d'honneur. Il saurait que par toute l'Europe on traite les gens d'église comme les femmes, avec beaucoup de déférence ; ce n'est pas à dire qu'il faille leur baiser les pieds, excepté peut-être dans un transport de passion. Mais revenons au pirronisme de l'histoire.

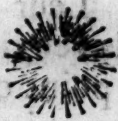


CHAPITRE XXV.

Anecdote Historique très hasardée.

Duhaillan prétend dans un de ses opuscules que Charles VIII. n'était pas fils de Louis XI. C'est peut être la raison secrète pour laquelle Louis XI. négligea son éducation & le tint toujours éloigné de lui. Charles VIII. ne ressemblait à Louis XI. ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à Duhaillan ; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont. La dissemblance des peres & des enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire.

Que Louis XI. ait hai Charles VIII. cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais pere. Quand même douze Duhaillan m'auraient assuré que Charles VIII. était né d'un autre que de Louis XI. je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges ; *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*



CHAPITRE XXVI.

Autre Anecdote plus hasardée.

ON a dit que la Duchesse de Montpensier avait accordé ses faveurs au moine Jaques Clement pour l'encourager à assassiner son Roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur Bourgoïn était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le Roi, mais bien les histoires de Judith & d'Aod, toute déchirées, toute grasses à force d'avoir été lues.

CHAPITRE XXVII.

De Henri IV.

JE pense entièrement comme l'auteur de l'histoire générale sur la mort de Henri IV. Je pense que ni Jean Châtel, ni Ravallac n'eurent aucuns complices. Leur crime était celui du temps, le cri de la religion fut leur seul complice. Je ne crois point que Ravallac ait fait le voyage de Naples, ni que le Jésuite Alagona ait prédit dans Naples la mort de ce Prince

comme le répète encore notre Chiniac. Les Jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

CHAPITRE XXVIII.

De l'abjuration de Henri IV.

LE Jésuite Daniel a beau me dire dans sa très sèche & très fautive histoire de France que Henri IV. avant d'abjurer, était depuis longtemps catholique. J'en croirai plus Henri IV. lui-même que le Jésuite Daniel. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis long temps si pénétré de la grace efficace, il aurait peut être dit à sa maîtresse : *ces Evêques m'édifient* ; mais il lui dit : *ces gens là m'ennuient*. Ces paroles font-elles d'un bon catécumène ?

Ce n'est pas un sujet de pirronisme que les lettres de ce grand homme à Corisande d'Andoin Comtesse de Grammont. Elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur l'esprit & les mœurs & sur l'histoire générale* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. J'ai découvert un tueur pour moi — Les prêcheurs ro-

mains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du Prince de Condé) — Et vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais turc.

Il est difficile après tous ces témoignages de la main de Henri IV. d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

CHAPITRE XXIX.

Bévue sur Henri IV.

UN autre historien moderne de Henri IV, accuse du meurtre de ce héros le Duc de Lerme, *c'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne; & il n'y eut en France que le continuateur du Président de Thou qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le Duc de Lerme premier ministre employa Ravallac, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le Duc de Lerme l'avait séduit ou fait séduire sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat, assurément Ravallac l'aurait nommé lui & ses émissaires quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le Jésuite d'Aubigni auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le Duc de Lerme? C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire Ravallac dans son interrogatoi-

re & dans les tortures ! Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire. La nation espagnole n'a gueres recours à ces crimes honteux, & les grands d'Espagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques là.

Si Philippe II. mit à prix la tête du Prince d'Orange, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le Parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'Amiral Coligni, & depuis celle du Cardinal Mazarin. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles ; mais comment le Duc de Lerme se ferait-il adressé secrètement à un misérable tel que Ravailiac ?

CHAPITRE XXX.

Bévue sur le Maréchal d'Ancre.

LE même auteur dit que le Maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés pour ainsi dire par la foudre. L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolets, & l'autre fut brulée en qualité de Sorciere. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une Maréchale de France, dame d'atour de la Reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la jurisprudence de ce temps là. Mais je ne fais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : si ces deux misérables n'étaient pas complices de la

mort du Roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du Roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du Roi.

C'est ce qui n'est point du tout certain, cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins; le grand Duc de Florence avait reconnu le premier Henri IV. il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. Concini & sa femme n'avaient point de crédit du temps de Henri IV. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la Reine. C'est donc accuser la Reine d'avoir trahi son mari. Et encore une fois il n'est pas permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du Royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeller un Maréchal de France & sa femme dame d'atour de la Reine, *ces deux misérables* ? Le Maréchal d'Ancre qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à Ravallac, à Cartouche, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?



C H A P I T R E X X X I .

Réflexion.

IL n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complot. Damiens n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire qu'il n'a commis son crime que par principe de religion. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage.

Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir les cervelles superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce, quand un ignorant furieux croit imiter saintement Phinée, Aod, Judith & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes proferent des paroles indiscrettes & violentes; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfune* encore, comme disent les Italiens; un Châtel, un Ravailac, un Damiens les recueille, ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot on connaît bien mal l'esprit humain si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

CHAPITRE XXXII.

Du Dauphin François.

LE Dauphin François fils de François Ier. joue à la paume, il boit beaucoup d'eau fraîche dans une transpiration abondante, on accuse l'empereur Charles quint de l'avoir fait empoisonner. Quoi ! Le vainqueur aurait craint le fils du vaincu ! Quoi ! il aurait fait périr à la cour de France le fils de celui dont alors il prenait deux provinces, & il aurait déshonoré toute la gloire de sa vie par un crime infame & inutile ? Il aurait empoisonné le Dauphin en laissant deux freres pour le venger ! L'accusation est absurde ; aussi je me joins à l'auteur toujours impartial de l'*histoire générale* pour détester cette absurdité.

Mais le Dauphin François avait auprès de lui un gentilhomme Italien un Comte Montecuculli qui lui avait versé l'eau fraîche dont il résulta une pleurésie. Ce Comte était né sujet de Charles quint ; il lui avait parlé autrefois ; & sur cela seul on l'arrête, on le met à la torture ; des médecins ignorants affirment que les tranchées causées par l'eau froide sont causées par l'arsenic. On fait écarteler Montecuculli ; & toute la France traite d'empoisonneur le vainqueur de Soliman, le libérateur de la chrétienté, le triomphateur de Tunis, le plus grand homme de l'Europe ! Quels juges condamneront Montecuculli ? Je n'en fais rien ; ni Mezerai , ni Daniel

Daniel ne le disent. Le Président Hénault dit : *Le Dauphin François est empoisonné par Montecuculli son échançon, non sans soupçon contre l'empereur.*

Il est clair qu'il faut au moins douter du crime de Montecuculli. Ni lui ni Charles quint n'avaient aucun intérêt à le commettre. Montecuculli attendait de son maître une grande fortune, & l'empereur n'avait rien à craindre d'un jeune homme tel que François. Ce procès funeste peut donc être mis dans la foule des cruautés juridiques que l'ivresse de l'opinion, celle de la passion & l'ignorance ont trop souvent déployées contre les hommes les plus innocents.

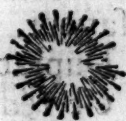
CHAPITRE XXXIII.

De Samblancei.

NE peut-on pas mettre dans la même classe le supplice de Samblancei ? Le crime qu'on lui impute est beaucoup plus vraisemblable que celui de Montecuculli. Il est bien plus ordinaire de voler le Roi que d'empoisonner les Dauphins. Cependant aujourd'hui les historiens sensés doutent que Samblancei fût coupable. Il fut jugé par des commissaires ; c'est déjà un grand préjugé en sa faveur. La haine que lui portait le Chancelier Duprat est encore un préjugé plus fort. On est réduit lorsqu'on lit les grands procès criminels à suspendre au moins son jugement entre les condamnés & les juges ;

témoins les arrêts rendus contre Jaques Cœur, contre Enguerand de Marigni & tant d'autres. Comment donc pourrait-on croire aveuglément mille anecdotes rapportées par des historiens, puisqu'on ne peut même en croire des magistrats qui ont examiné les procès pendant des années entières?

On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion sur François Ier. Quel était donc le caractère de ce grand homme qui fait pendre le vieillard innocent Samblancer qu'il appelait son pere; qui fait écarteler un gentilhomme Italien parce que ses medecins sont des ignorans; qui dépouille le Connétable de Bourbon de ses biens par l'injustice la plus criante; qui ayant été vaincu par lui & fait prisonnier, met ses deux enfans en captivité pour aller revoir Paris; qui jure & promet même en parole d'honneur de rendre la Bourgogne à Charles quint son vainqueur, & qui est obligé de se déshonorer par politique; qui accorde aux Turcs dans Marseille la liberté d'exercer leur religion & qui fait bruler à petit feu dans la place de l'Estrapade de malheureux Luthériens, tandis qu'il leur met les armes à la main en Allemagne? Il a fondé le College royal. Oui; mais est-on grand pour cela, & un college répare-t-il tant d'horreurs & tant de bassesses?



CHAPITRE XXXIV.

Des Templiers.

Que dirons-nous du massacre ecclésiastique juridique des Templiers ? Leur supplice fait frémir d'horreur. L'accusation laisse dans nos esprits plus que de l'incertitude. Je crois bien plus à quatre-vingt gentils-hommes qui protestent de leur innocence devant Dieu en mourant, qu'à cinq ou six prêtres qui les condamnent.

CHAPITRE XXXV.

Du pape Alexandre VI.

LE Cardinal Bembo, Paul Jove, Tomasi & enfin Guichardin semblent croire que le pape Alexandre VI. mourut du poison qu'il avait préparé de concert avec son bâtard César Borgia au Cardinal saint Agnolo, au Cardinal de Capoue, à celui de Modene & à plusieurs autres. Mais ces historiens ne l'assurent pas positivement. Tous les ennemis du St. Siege ont accrédité cette horrible anecdote. Je suis comme l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, je n'en crois rien ; & ma grande raison, c'est qu'elle n'est point du tout vraisemblable. Le pape & son bâtard étaient sans contredit les

deux plus grands scélérats parmi les puissances de l'Europe; mais ils n'étaient pas des fous.

Il est évident que l'empoisonnement d'une douzaine de cardinaux à souper, aurait rendu le pere & le fils si exécrables, que rien n'aurait pu les sauver de la fureur du peuple romain & de l'Italie entiere. Un tel crime n'aurait jamais pu être caché, quand même il n'aurait pas été puni par l'Italie conjurée; il était directement contraire aux vues de César Borgia. Le pape son pere était sur le bord de son tombeau. Borgia avec sa brigue pouvait faire élire une de ses créatures, est-ce un moyen pour gagner les cardinaux que d'en empoisonner douze?

Enfin les registres de la maison d'Alexandre VI. le font mourir d'une fièvre double tierce, poison assez dangereux pour un vieillard qui est dans sa soixante & treizieme année.

CHAPITRE XXXVI.

De Louis XIV.

JE suppose que dans cent ans presque tous nos livres soient perdus, & que dans quelque bibliotheque d'Allemagne on retrouve l'histoire de Louis XIV. par la Hode sous le nom de la Martiniere, la Dixme royale de Boisguilbert sous le nom du Maréchal de Vauban, les testaments de Colbert & de Louvois fabriqués par Gatien de Courtils, l'histoire de la régence du Duc d'Orléans par le même La Hode ci-devant Jésuite, les Mémoires de Madame de Mainte-

non par la Beaumelle, & cent autres ridicules romans de cette espece; je suppose qu'alors la langue française soit une langue savante dans le fond de l'Allemagne, que d'exclamations les commentateurs de ce pays-là ne feraient-ils point sur ces précieux monuments échappés aux injures du temps? Comment pourraient-ils ne pas voir en eux les archives de la vérité? Les auteurs de ces livres étaient tous des contemporains qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs. C'est ainsi qu'on jugerait. Cette seule réflexion ne doit-elle pas nous inspirer un peu de défiance sur plus d'un livre de l'anti-
 quité?

CHAPITRE XXXVII.

Bévues & doutes.

Quelles erreurs grossières, quelles sottises ne débite-t-on pas tous les jours dans des livres qui sont entre les mains des grands & des petits & même des gens qui savent à peine lire? L'auteur de *l'Essai sur l'esprit & les mœurs des nations & sur l'histoire générale* ne nous fait-il pas remarquer qu'il se débite tous les ans dans l'Europe quatre cents mille almanachs qui nous indiquent les jours propres à être saignés ou purgés, & qui prédisent la pluie? Que presque tous les livres sur l'économie rustique enseignent la maniere de multiplier le blé & de faire pondre des coqs? N'a-t-il pas observé que depuis Moscou jusqu'à Strasbourg & à Bâ-

le on met dans les mains de tous les enfans la Géographie d'Hubner, & voici ce qu'on leur apprend dans cette géographie.

Que *l'Europe contient trente millions d'habitans*, tandis qu'il est évident qu'il y en a plus de cent millions, qu'il n'y a pas une lieue de terrain inhabitée, tandis qu'il y a plus de deux cents lieues de déserts dans le nord & plus de cent lieues de montagnes arides ou couvertes de neiges éternelles, sur lesquelles ni un homme ni un oiseau ne s'arrête.

Il enseigne que *Jupiter se changea en taureau pour mettre au monde Europe treize cents ans jour pour jour avant Jésus-Christ*, & que d'ailleurs tous les Européens descendent de Japhet.

Quels détails sur les villes ! L'auteur va jusqu'à dire à la face des romains & de tous les voyageurs que *l'église de St. Pierre a huit cents quarante pieds de longueur*. Il augmente les domaines du pape comme il allonge son église. Il lui donne libéralement le Duché de Benevent, quoiqu'il n'ait jamais possédé que la ville. Il y a peu de pages où il ne se trouve de semblables bévues.

Consultez les tables de Lenglet, vous y trouverez encore que Hatton Archevêque de Mayence fut assiégé dans une cour par des rats, pris par des rats & mangé par des rats, qu'on vit des armées célestes combattre en l'air & que deux armées de serpents se livrèrent sur la terre une sanglante bataille.

Encore une fois si dans notre siècle qui est celui de la raison, on publie de telles pauvretés, que n'a-t-on pas fait dans les siècles des fables ! si on imprime publiquement dans les plus

grandes capitales tant de mensonges historiques, que d'absurdités n'écrivait-on pas obscurément dans de petites provinces barbares! absurdités multipliées avec le temps par des copistes, & autorisées ensuite par des commentateurs!

Enfin, si les événements les plus intéressants, les plus terribles qui se passent sous nos yeux sont enveloppés d'obscurités impénétrables, que sera-ce des événements qui ont vingt siècles d'antiquité? Le grand Gustave est tué dans la bataille de Leipzik; on ne sait s'il a été assassiné par un de ses propres officiers. On tire des coups de fusil dans les carrosses du grand Condé; on ignore si cette manœuvre est de la Cour ou de la Fronde. Plusieurs principaux citoyens sont assassinés dans l'hôtel-de-ville en ces temps malheureux; on n'a jamais su quelle fut la faction coupable de ces meurtres. Tous les grands événements de ce globe sont comme ce globe même, dont une moitié est exposée au grand jour & l'autre plongée dans l'obscurité.

CHAPITRE XXXVIII.

Absurdité & horreur.

Que l'on se trompe sur le nombre des habitants du royaume, leur argent comptant, leur commerce, il n'y a que du papier de perdu. Que dans le loisir des grandes villes on se soit trompé sur les travaux de la campagne, les laboureurs n'en savent rien & vendent leur blé

aux discoureurs. Des hommes de génie peuvent tomber impunément dans quelques erreurs sur la formation d'un fœtus & sur celle des montagnes, les femmes font toujours des enfants comme elles peuvent, & les montagnes restent à leur place.

Mais il y a un genre d'hommes funeste au genre humain qui subsiste encore tout détesté qu'il est, & qui peut être subsistera encore quelques années. Cette espèce bâtarde est nourrie dans les disputes de l'école qui rendent l'esprit faux & qui gonflent le cœur d'orgueil. Indignés de l'obscurité où leur métier les condamne, ils se jettent sur les gens du monde qui ont de la réputation, comme autrefois les crocheteurs de Londres se battaient à coups de poing contre ceux qui passaient dans les rues avec un habit galonné. Ce sont ces misérables qui appellent le Président de Montesquieu impie, le conseiller d'état La Mothe le Vayer déiste, le chancelier de L'hôpital athée. Mille fois flétris, ils n'en font que plus audacieux, par ce que sous le masque de la religion ils croient pouvoir nuire impunément.

Par quelle fatalité tant de théologiens mes confrères ont-ils été de tous les gens de lettres les plus hardis calomniateurs, si pourtant on peut donner le titre d'homme de lettres à ces fanatiques? C'est qu'ils ne craignent rien quand ils mentent. Si on pouvait lire leurs écrits polémiques ensevelis dans la poussière des bibliothèques, on y verrait continuellement la Sorbonne & les maisons professes des Jésuites transférées aux halles.

Les Jésuites surtout poussèrent l'impudence

aux derniers excès quand ils furent puissants, & lorsqu'ils n'écrivaient pas des lettres de cachet, ils écrivaient des libelles.

On est obligé d'avouer que ce sont des gens de cet affreux caractère qui ont attiré sur leurs confreres les coups dont ils sont écrasés, & qui ont perdu à jamais un ordre dans lequel il y a eu des hommes respectables. Il faut convenir que ce sont des énergumenes tels que les Patouillet & les Nonote qui ont enfin soulevé toute la France contre les Jésuites. Plus les gens habiles de leur ordre avaient de crédit à la cour, plus les petits pédants de leurs colleges étaient impudents à la ville.

Un de ces malheureux ne s'est pas contenté d'écrire contre tous les Parlements du Royaume du stile dont Guignard écrivit contre Henri IV. Ce fou vient de faire un ouvrage contre presque tous les gens de lettres illustres, & toujours dans le dessein de venger Dieu, qui pourtant semble un peu abandonner les Jésuites. Il intitule sa rapsodie *Antiphilosophique*, elle l'est bien en effet; mais il pouvait l'intituler aussi Antihumaine, Antichrétienne.

Croirait-on bien que cet énergumène à l'article *Fanatisme* fait l'éloge de cette fureur diabolique! Il semble qu'il ait trempé sa plume dans l'encrier de Ravallac. Du moins Néron ne fit point l'éloge du parricide; Alexandre VI. ne vanta point l'empoisonnement & l'assassinat. Les plus grands fanatiques déguisaient leurs fureurs sous le nom d'un saint enthousiasme, d'un divin zèle; enfin nous avons *confitentem fanaticum*.

Le monstre crie sans cesse, Dieu, Dieu,

Dieu! Excrément de la nature humaine, dans la bouche de qui le nom de Dieu devient un sacrilège, vous qui ne l'attestez que pour l'offenser & qui vous rendez plus coupables encore par vos calomnies, que ridicules par vos absurdités; vous le mépris & l'horreur de tous les hommes raisonnables, vous prononcez le nom de Dieu dans tous vos libelles comme des soldats qui s'enfuient en criant: *Vive le Roi!*

Quoi! c'est au nom de Dieu que vous calomniez! vous dites qu'un homme très connu, devant qui vous n'oseriez paraître, a conjuré en secret avec les prêtres d'une ville célèbre pour y établir le Socinianisme, vous dites que ces prêtres viennent tous les soirs souper chez lui & qu'ils lui fournissent des arguments contre vos sottises. Vous en avez menti, mon révérend pere; *mentiris impudentissime*, comme disait Pascal. Les portes de cette ville sont fermées avant l'heure du souper. Jamais aucun prêtre de cette ville n'a soupé dans son château qui est à deux lieues; il ne vit avec aucun, il n'en connaît aucun; c'est ce que vingt mille hommes peuvent attester.

Vous pensez que les Parlements vous ont conservé le privilege de mentir, comme on dit que les galériens peuvent voler impunément.

Quelle rage vous pousse à insulter par les plus plattes impostures un Avocat du Parlement de Paris célèbre dans les lettres; & un des premiers savants de l'Europe honoré des bienfaits d'une tête couronnée qui par là s'est honorée à jamais; & un homme aussi illustre par ses bienfaits que par son esprit, dont la respectable épouse est parente du plus noble & du plus digne

ministre qu'ait eu la France, & qui a des enfans dignes de son mari & d'elle?

Vous êtes assez lâche pour remuer les cendres de Mr. de Montesquieu afin d'avoir occasion de parler de je ne sais quel brouillon de Jésuite Irlandais nommé Routh, qu'on fut obligé de chasser de sa chambre, où cet intrus s'établissait en député de la superstition & pour se faire de fête, tandis que Montesquieu environné de sages mourait en sage. Jésuite, vous insultez au mort, après qu'un Jésuite a osé troubler la dernière heure du mourant, & vous voulez que la postérité vous déteste comme le siècle présent vous abhorre depuis le Mexique jusqu'en Corse.

Crie encore : Dieu, Dieu, Dieu ! Tu ressembleras à ce prêtre Irlandais qu'on allait pendre pour avoir volé un calice : *Voyez, disait-il, comme on traite les bons Kételiques qui sont venus en France pour la religion !*

Chaque siècle, chaque nation a eu ses Garasse. C'est une chose incompréhensible que cette multitude de calomnies dévotement vomies dans l'Europe par des bouches infectées qui se disaient sacrées ! C'est après l'assassinat & le poison le crime le plus grand, & c'est celui qui a été le plus commun.

F I N.

W. I. T.

D E S

SINGULARITÉS

DE LA NATURE.

ON se propose ici d'examiner plusieurs objets de notre curiosité avec la défiance qu'on doit avoir de tout système, jusqu'à ce qu'il soit démontré aux yeux ou à la raison. Il faut bannir autant qu'on le pourra toutes plaisanteries dans cette recherche. Les railleries ne sont pas des convictions; les injures encore moins. Un médecin plus connu par son imagination impétueuse que par sa pratique, en écrivant contre le célèbre Linneus qui range dans la même classe l'hipopotame, le porc & le cheval, lui dit : *cheval toi-même*. Je l'interrompis lorsqu'il lisait cette phrase, & je lui dis : „ vous m'avouerez que si Mr. Linneus est un cheval, c'est le premier des chevaux ”. Il n'est pas adroit de débiter par de telles épithètes & il n'est pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'est pas une satire. Tenons nous seulement en garde contre les apparences qui trompent si souvent, contre l'autorité magistrale qui veut subjuguier, contre le charlatanisme qui accompagne & qui corrompt si souvent les sciences; contre la foule crédule qui est pour un temps l'écho d'un seul homme. Souvenons-nous que les tourbillons de Des-

cartes se sont évanouïs; qu'il ne reste rien de ses trois élémens, presque rien de sa description de l'homme, que deux de ses loix du mouvement sont fausses, que son systême sur la lumiere est erroné, que ses idées innées sont rejetées. &c. &c. &c.

Songez que les systêmes de Burnet, de Woodward, de Whiston sur la formation de la terre n'ont pas aujourd'hui un partisan, qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie, & la théodicée de l'ingénieux & profond Leibnitz comme des jeux d'esprit oubliés en naissant dans tout le reste de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le siècle de Newton, plus on doit bannir les erreurs qui souilleraient ces vérités. On a fait une ample moisson; mais il faut cribler le froment & rejeter l'ivraie.

Dans la physique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter.

Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons ensuite d'établir des regles générales. Celui qui n'ayant vu que des bipèdes & des quadrupèdes enseignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle & d'une femelle se tromperait lourdement.

Celui qui avant l'invention de la greffe aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur espèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un siècle qu'on crut avoir découvert un satellite de Venus. Depuis, un célèbre observateur Anglais vit ou crut voir ce satellite; on a cru aussi le voir en France: cependant les astronomes en doutent. Il est pro-

nable qu'il existe; mais on a besoin de perfectionner les télescopes pour s'en assurer.

L'analogie pourrait attribuer à plus forte raison un satellite à Mars, qui est beaucoup plus éloigné du soleil que nous. Ce satellite serait plus aisé à découvrir; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus sûr est donc toujours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel ni sur la terre, jusqu'à ce qu'on en ait des nouvelles bien constatées.

Caliginosa nocte premit Deus: Dieu couvre,
dit Horace, ses secrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t'on jamais par quels subtils ressorts

L'Eternel artisan fait végéter les corps?

Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthere

N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère,

Et que reconnaissant la main qui le nourrit,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit,

D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles

Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?

Comment ce vers changeant se bâtit un tombeau

S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,

Et le front couronné tout brillant d'étincelles

S'élance dans les airs en déployant ses ailes?

Le sage Duféy parmi ses plans divers,

Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,

Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive

Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive?

Demandez à Silva par quel secret mystère

Ce pain cet aliment dans mon corps digere,

Se transforme en un lait doucement préparé?

Comment toujours filtré dans ses routes certaines,

En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines?

A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,

Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?

Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:

Demandez le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Ce n'est point là ce qu'on appelle la raison paresseuse ; c'est la raison éclairée & soumise qui fait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini. Un fêtu suffit pour nous démontrer notre impuissance. Il nous est donné de mesurer, calculer, peser & faire des expériences ; mais souvenons-nous toujours que le sage Hipocrate commença ses aphorismes par dire que *l'expérience est trompeuse* ; & qu'Aristote commença sa métaphisique par ces mots *qui cherche à s'instruire doit savoir douter*.

Pour voir de quels effets étonnans la nature est capable, examinons quelques-unes de ses productions qui sont sous nos mains, & cherchons (en doutant) quels résultats évidens nous en pourrions former.



CHAPITRE PREMIER.

Des Pierres Figurées.

CEs pierres soit agathes soit espèces de marbres & de cailloux sont fort communes ; on les appelle dendrites quand elles représentent des arbres, herborisées ou arborisées lorsqu'elles ne figurent que de petites plantes, zoomorfites quand le jeu de la nature leur a imprimé la ressemblance imparfaite de quelques animaux. On pourrait nommer domatistes celles qui représentent des maisons. Il y en a quelques-unes de très étonnantes de cette espèce. J'en ai vu une sur laquelle on discernait un arbre chargé

de fruits, & une face d'homme très mal dessinée; mais reconnaissable.

Il est clair que ce n'est ni un arbre, ni une maison qui a laissé l'empreinte de son image sur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvaient avoir de la mollesse & de la fluidité. Il est évident qu'un homme n'a pas laissé son visage sur une agathe. Cela seul démontre que la nature exerce dans le genre des fossilles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puissance, ni démêler les ressorts.

Dire qu'on a vu sur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croissent qu'aux Indes, n'est-ce pas avancer une chose peu prouvée? Une telle fiction n'est-elle pas la suite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes est venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Espagne? Les Huns & les Goths y sont bien venus: oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe: Elle obéit aux loix de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les déposer sur des agathes de Bohême? Nous commençons par cette observation; parce qu'elle nous servira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poissons des mers les plus éloignées sont venus habiter les carrières de Montmartre & les sommets des Alpes & des Pirenées. Il y a eu sans doute de grandes révolutions sur ce globe: mais on aime à les augmenter: on traite la nature comme l'histoire ancienne, dans laquelle tout est prodige.



CHAPITRE SECOND.

Du Corail.

Est-on bien sûr que le corail soit une production d'insectes, comme il est indubitable que la cire est l'ouvrage des abeilles ? On a trouvé de petits insectes dans les pores du corail ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles sont tapissées de républiques ; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres ? On ferait bien mieux fondé si on voyait un vieux fromage de safenage pour la première fois, à supposer que les mites innombrables qu'il renferme, ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient composés de petits vers, prétendit en même tems que le lapis était fait d'ossements de morts, parce qu'on avait découvert quelques lapis imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il se pourrait bien que les coraux ne fussent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le lapis n'est l'ouvrage d'un os de mort.

Mille insectes viennent se loger dans les éponges sur le bord de la mer ; mais ces insectes ont-ils produit les éponges ? De très-habiles naturalistes croient le corail un logement que des insectes se sont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'est un végétal, & le témoignage des yeux est en leur faveur.



CHAPITRE TROISIEME.

Des Polipes.

Est-il bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées Polipes d'eau douce, soient de vrais animaux? Je me défie beaucoup de mes yeux & de mes lumières; mais je n'ai jamais pu apercevoir jusques à présent dans ces Polipes que des espèces de petits joncs très-fins qui semblent tenir de la nature des sensitives. L'héliotrope ou la fleur au soleil qui souvent se tourne d'elle-même du côté de cet astre, a pu paraître d'abord un phénomène aussi extraordinaire que celui des Polipes. La mimose des Indes qui semble imiter le mouvement des animaux, n'est pourtant point dans le genre animal. La petite progression très-lente & très-faible qu'on remarque dans les Polipes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progression beaucoup plus rapide & plus visible des petites pierres plates qui descendent des bords d'un plat dans le milieu, quand ce plat est rempli de vinaigre. Les bras du Polipe pourraient bien n'être que des ramifications, ses têtes de simples boutons, son estomac des fibres creuses, ses mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits insectes que cette plante semble quelquefois avaler, peuvent entrer dans sa substance pour s'y nourrir & y périr,

aussi bien qu'être attirés par cette substance pour être mangés par elle. Le Polipe subsiste très-bien sans que ces petits insectes tombent dans ses fibres, il n'a donc pas besoin d'alimens : on peut donc croire qu'il n'est qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ses œufs peut n'être que de la graine. Sa reproduction par bouture paraît indiquer que c'est une simple plante. Enfin elle jette des rameaux quand on l'a retournée comme on retourne un gant : Certainement la nature ne l'a pas faite pour être ainsi retournée par nos mains, & il n'y a rien là qui sente l'animalité.

Feu Mr. Dufey avait sur sa cheminée une belle garniture de Polipes de la grande espèce dans des vases. Ses parens & moi nous regardions de tous nos yeux, & nous lui disions que nous ressemblions à Sancho Pança qui ne voyait que des moulins à vent où son maître voyait des géans armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces Polipes de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes déposent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres ; mais ont-ils la sensibilité & la perception qui distinguent le regne animal du végétal ? Reconnoissons-nous pour nos confreres des gens qui n'ont pas avec nous la moindre ressemblance ? Certainement le fluteur de Mr. Vaucanson a plus l'air d'un homme qu'un Polipe n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifesteraient du sentiment, des desirs, des volontés & des idées.

Il est bon de douter encore jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences réitérées nous ait convaincus que ces plantes aquatiques sont des êtres doués de sentimens, de perception, & des organes qui constituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre.



CHAP. QUATRIEME.

Des Limaçons.

LA reproduction de ces Polipes, qui se fait comme celle des peupliers & des saules est bien moins merveilleuse que la renaissance des têtes des Limaçons incoques. Qu'il revienne une tête à un animal assez gros, visiblement vivant, & dont le genre n'est point équivoque (*), c'est là un prodige inoui; mais un prodige qu'on ne peut contester. Il n'y a point là de supposition à faire, point de microscope à employer, point d'erreurs à craindre. La raison humaine, & sur-tout la raison de l'école, est confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le prin-

(*) J'ai coupé la tête entière à quinze Limasses incoques, toutes ont repris des têtes en moins de six semaines, les unes plutôt les autres plus tard: Aucun Limaçon à coquille n'a reproduit de tête. Un seul à qui je n'avais coupé la tête qu'entre les quatre antennes a reproduit la partie de tête coupée. Les expériences sur les limasses sont les plus étonnantes qu'on ait jamais faites & on n'est pas au bout.

cipe, la cause de tous les mouvemens, de toutes les sensations, de toutes les perceptions; ici c'est tout le contraire. La tête qui va naître reçoit du reste du corps en quinze ou vingt jours des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient lieu de sang, une bouche, des dents, des télescopes, des yeux, un cerveau, des sensations, des idées, je dis des idées, car on ne peut sentir sans avoir une idée au moins confuse que l'on sent. Où fera donc désormais le principe de l'animal? Sera-t-on forcé de revenir à *l'harmonie* des Grecs? Et dix mille volumes de métaphisique deviendront-ils absolument inutiles?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand service au genre humain.



CHAPITRE CINQUIEME.

Des Huitres à L'Ecaille.

LEs huîtres sont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toujours immobile, toujours solitaire, emprisonné entre deux murs aussi durs qu'il est mou, qui fait naître ses semblables sans copulation, & qui produit des perles sans qu'on sache comment, qui semble privé de la vue, de l'ouïe, de l'o-

dorat & des organes ordinaires de la nourriture: Quel enigme! On les mange par centaines sans faire la moindre réflexion sur leurs singulières propriétés. Il faudrait faire sur eux les mêmes tentatives que sur les limaçons, leur couper sur leur rocher ce qui leur sert de tête, refermer ensuite leur écaille, & voir au bout d'un mois ce qui leur sera arrivé. Sont-ils des zoophites? Quelles bornes divisent le végétal & l'animal? Où commence un autre ordre de choses? Quelle chaîne lie l'Univers? Mais y a-t-il une chaîne? Ne voit-on pas une disproportion marquée entre les planetes & leurs distances? Entre la nature brute & l'organisée? Entre la matière végétante & la sensible, entre la sensible & la pensante? Qui fait si elles se touchent, qui fait s'il n'y a pas entr'elles un infini qui les separe? Qui saura jamais seulement ce que c'est que la matière?



CHAPITRE SIXIEME.

Des Abeilles.

JE ne fais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un Roi. Ce n'est pas probablement un Republicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne fais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une messaline qui avait un serail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'a-

mour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois especes différentes, des reines, des esclaves, nommés bourdons, & des servantes nommées ouvrières, ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un Phisicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extreme différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encore que ce Phisicien, inventa de même le royaume des abeilles sous une reine: mere de trois especes.

Tous les naturalistes ont répété cette invention. Enfin il est venu un homme qui étant possesseur de six cents ruches, a mieux examiné son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guerres mieux que celles des fourmis. Cet homme est Mr. Simon qui ne se pique de rien, qui écrit très simplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que Mr. le Prieur de Jonval, & que Mr. le Comte du Spectacle de la nature, il a examiné ses abeilles pendant vingt années; il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une especes de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui président aux ouvrages, il les a vus, il les a dessinés, & il

renvoie aux mille & une nuits & à l'histoire de la Reine d'Achem la prétendue reine abeille avec son serail. Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Ce sont les abeilles femelles qui déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre ? Il est très-vraisemblable que Mr. Simon a raison. Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Je me soucie d'ailleurs fort peu du roi & de la reine. J'aurais mieux aimé que tous ces raisonneurs m'eussent appris à guérir mes abeilles, dont la plupart moururent il y a deux ans pour avoir trop succé des fleurs de tilleul.

On nous a trompés sur tous les objets de notre curiosité, depuis les éléphants jusqu'aux abeilles & aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'histoire depuis Sésostris, jusqu'à la donation de Constantin, & depuis Constantin & son labarum, jusqu'au pacte que le Maréchal Fabert fit avec le Diable. Presque tout est obscurité dans les origines des animaux, ainsi que dans celles des peuples ; mais quelque opinion qu'on embrasse sur les abeilles & sur les fourmis, ces deux républiques auront toujours de quoi nous étonner & de quoi humilier notre raison. Il n'y a point d'insecte qui ne soit une merveille inexplicable.

On trouve dans les proverbes attribués à Salomon qu'il y a quatre choses qui sont les plus pe-

tites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.



CHAPITRE SEPTIEME.

De la Pierre.

LA nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles & qu'on appelle lenticulaires; des cubes, des cailloux ronds; des pierres un peu ressemblantes à des langues, & qu'on a nommées glossopetres; d'autres qui ont la forme approchant d'un œuf, d'autres dont la figure est celle de l'ourin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en spirales. On leur a donné très-improprement le nom de cornes d'ammon: car dans toutes les sciences on a eu la petite vanité d'imposer des noms fastueux aux choses les plus communes. Ainsi les Chimistes ont appelé une préparation de plomb, du sucre de Saturne, comme un Bourgeois ayant acheté une Charge prend le titre

de Haut & de Puissant Seigneur chez son Notaire.

J'ai vu de ces cornes d'ammon qui paraissent nouvellement formées & qui ne sont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vu d'à demi formées & qui pèsent vingt livres. J'en ai vu qui sont une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un serpent entortillé sur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres sont l'ancien logement d'un poisson qui ne se trouve qu'aux Indes, que par conséquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déjà parlé & nous demandons encore, si cette manière d'expliquer la nature est bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *concha veneris*, conques de venus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques Phisiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles soient les dépouilles des Dames.



CHAPITRE HUITIEME.

Du Caillon.

Quel suc pierreux forme ces cailloux de mille especes différentes? Pourquoi dans plusieurs de nos campagnes ne voit-on pas un seul caillon, & que d'autres à peu de distance en sont couvertes? Pourquoi en Amérique vers la ri-

tites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.



CHAPITRE SEPTIEME.

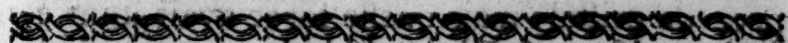
De la Pierre.

LA nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles & qu'on appelle lenticulaires; des cubes, des cailloux ronds; des pierres un peu ressemblantes à des langues, & qu'on a nommées glossopetres; d'autres qui ont la forme approchant d'un œuf; d'autres dont la figure est celle de l'oursin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en spirales. On leur a donné très-improprement le nom de cornes d'ammou : car dans toutes les sciences on a eu la petite vanité d'imposer des noms fastueux aux choses les plus communes. Ainsi les Chimistes ont appelé une préparation de plomb, du sucre de Saturne, comme un Bourgeois ayant acheté une Charge prend le titre

de Haut & de Puissant Seigneur chez son Notaire.

J'ai vu de ces cornes d'ammon qui paraissent nouvellement formées & qui ne sont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vu d'à demi formées & qui pèsent vingt livres. J'en ai vu qui sont une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un serpent entortillé sur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres sont l'ancien logement d'un poisson qui ne se trouve qu'aux Indes, que par conséquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déjà parlé & nous demandons encore, si cette manière d'expliquer la nature est bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *concha veneris*, conques de venus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques Phisiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles soient les dépouilles des Dames.



CHAPITRE HUITIEME.

Du Caillon.

Quel suc pierreux forme ces cailloux de mille especes différentes? Pourquoi dans plusieurs de nos campagnes ne voit-on pas un seul caillon, & que d'autres à peu de distance en sont couvertes? Pourquoi en Amérique vers la ri-

viere des Amazones n'en trouve-t-on pas un seul dans l'espace de cinq cents lieues?

Au milieu de nos champs nous découvrons souvent des cailloux énormes; depuis trois pieds jusqu'à vingt de diametre; & à côté il y en a qui paroissent aussi anciens & qui n'ont pas un demi pouce d'épaisseur. D'autres n'ont que deux ou trois lignes de diametre. Leur pesantEUR spécifique est inégale; elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle est moindre, & dans quelques-uns plus forte.

Quelque pesant, quelque opaque, quelque lisse qu'un caillon puisse être, il est percé comme un crible. Si l'or & les diamans ont autant & plus de pores que de substance, à plus forte raison le caillou est-il percé dans toutes ses dimensions; & un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'aziles à des insectes imperceptibles. C'est un assemblage de parties homogenes dont résulte une masse souvent inébranlable au marteau. Il est vitrifiable à la longue à un feu de fournaise, & on voit alors que ses parties constituantes sont une espece de cristal; mais quelle force avait joint ces petits cristaux? D'où résulterait ce corps si dur que le feu a divisé? Est-ce l'attraction qui rendait toutes ses parties si unies entre elles & si compactes? Cette attraction démontrée entre le soleil & les planetes, entre la terre & son satellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe entier? Est-elle le premier principe de la cohésion des corps? est-elle avec le mouvement la premiere loi de la nature? C'est ce qui paraît le plus probable; mais que cette probabi-

babilité est encore loin d'une conviction lumineuse!



CHAPITRE NEUVIEME.

De la Roche.

IL y a plusieurs sortes de roches qui forment la chaîne des Alpes & des autres montagnes, par lesquelles les Alpes se rejoignent aux Pyrénées. Je ne parlerai dans cet article que de la fameuse opération d'Annibal sur le haut des Alpes. Une pointe de roche escarpée lui fermait le passage. Il la rendit calcinable, ou du moins facile à diviser par le fer en l'échauffant par un grand feu & en y versant du vinaigre.

Les siècles suivans ont douté de la possibilité du fait. Tout ce que je sais, c'est qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui composent la plus grande partie des Alpes, je la mis dans un vase rempli d'un vinaigre bouillant, elle devint en peu de minutes presque friable comme du sable. Elle se pulvérisa entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire l'expérience d'Annibal.



CHAPITRE DIXIEME.

Des Montagnes, de leur Nécessité & des Causes Finales.

IL y a une très grande différence entre les petites montagnes isolées & cette chaîne continue de rochers qui regnent sur l'un & sur l'autre hémisphere. Les isolées sont des amas hétérogènes composés de matières étrangères entassées sans ordre, sans couches régulières. On y trouve des restes de végétaux, d'animaux terrestres & aquatiques ou pétrifiés, ou friables, des bitumes, des débris de minéraux. Ce sont pour la plupart des volcans, des éruptions de la terre, des excrescences causées par des convulsions, leurs sommets sont rarement en pointes; leurs flâmes contiennent des souffres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire est formée d'un roc continu, tantôt ressemblant au caillou, tantôt à la roche à grains, tantôt au grès. Elle s'élève & s'abaisse par intervalles. Ses fondemens sont probablement aussi profonds que ses cimes sont élevées. Elle paraît une pièce essentielle à la machine du monde, comme les os le sont aux quadrupèdes & aux bipèdes. C'est autour de leurs faîtes que s'assemblent les nuages & les neiges, qui de là, se répandant sans cesse, forment tous les fleuves, & toutes les

fontaines, dont on a si long-tems & si faussement attribué la source à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre est couronnée, point de coquilles, point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crévasses profondes où le hazard a jeté des corps étrangers.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un & l'autre hémisphère ont une utilité plus sensible. Elles affermissent la terre; elles servent à l'arroser, elles renferment à leurs bases tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il soit permis de remarquer à cette occasion, que toutes les pieces de la machine de ce monde semblent faites l'une pour l'autre. Quelques Philosophes affectent de se moquer des causes finales rejetées par Epicure & par Lucrece. C'est plutôt, ce me semble, d'Epicure & de Lucrece qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les arteres, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les Tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les Maçons des maisons pour les loger; & ils osaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales; on ne doit pas dire, comme Mr. le

Prieur dans le Spectacle de la nature, que les marées sont données à l'océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe : car la méditerranée n'a point de flux & de reflux, & ses eaux ne se corrompent point.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les temps & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout temps & sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'océan ait été fait pour les vaisseaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées; on sent combien il ferait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bécicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile sur tout; que les organes de la génération ne soient pas destinées à perpétuer les especes. Ce mécanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable

encore. Epicure devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans-cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet Epicure était un grand homme pour son tems; il vit ce que Descartes a nié, ce que Gassendi a affirmé, ce que Neuton a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vuide. Il conçut la nécessité des atomes pour servir de parties constituantes aux especes invariables. Ce sont là des idées très-philosophiques. Rien n'était sur-tout plus respectable que la morale des vrais Epicuriens; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'Epicure, elle ne paraît pas plus admissible que la matiere canelée de Descartes.

Enfin les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémispheres, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atômes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristalin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la sistole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.



CHAPITRE ONZIEME.

De la Formation des Montagnes.

ON ne s'est pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre. Maillet a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux & les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans *l'Histoire Naturelle*, Imprimée au Louvre, comme un enfant inconnu & exposé est quelquefois recueilli par un grand Seigneur; mais le public philosophe n'a pas adopté cet enfant, & il est difficile à élever. Il est trop visible que la mer ne fait point une chaîne de roches sur la terre. Le flux peut amonceler un peu de sable, mais le reflux l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des siècles innombrables une suite immense de rochers nécessaires dans tous les tems. L'océan ne peut avoir quitté son lit creusé par la nature, pour aller élever au-dessus des nues les rochers de l'Immaüs & du Caucase. L'océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitié du globe pour se jeter sur l'autre, qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la Lune.

Sur quelles raisons apparentes apuye-t-on ce paradoxe? Sur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles saillans d'une mon-

tagne à l'occident, répondent aux angles entrans d'une montagne à l'orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer aient produit ces angles. La conclusion est hasardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'est pas dans le grand bassin de la Savoye & du lac de Genève; il ne l'est pas dans la grande vallée de l'Arno autour de Florence; mais à quelles branches ne se prend-on pas quand on se noie dans les systèmes!

Il serait aussi permis, on l'a déjà dit, d'avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes. Car du moins les neiges dont sont couverts continuellement les sommets de ces éminences du globe; ces neiges qu'on supposerait produites avec lui, se fondant toujours en rivières, feraient à la longue un vaste amas d'eau rassemblé dans la partie la plus creuse. Ce système ne vaut rien sans-doute; mais il est moins révoltant que l'autre.

Quel est donc le véritable système? Celui du Grand Etre qui a tout fait, & qui a donné à chaque élément, à chaque espèce, à chaque genre sa forme, sa place, & ses fonctions éternelles. Le Grand Etre qui a formé l'or & le fer, les arbres, l'herbe, l'homme & la fourmi, a fait l'océan & les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poissons, comme le dit Maillet; tout a été probablement ce qu'il est par des loix immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne sommes pas des dieux qui puissions créer un univers avec la parole.

Il est très-vrai que d'anciens ports sont comblés, que la mer s'est retirée de Carthage, de

Rosette, des deux Sirtes, de Ravenne, de Fréjus, d'Aiguemortes, &c. Elle a englouti des terrains, elle en a laissé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes; on conclut que l'océan a caché pendant des siècles le mont Taurus & les Alpes sous ses flots. Quoi! parce que des atterrissemens auront reculé la mer de plusieurs lieues, & qu'elle aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous persuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de siècles? Nous voyons des volcans, donc tout le globe a été en feu! Des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'univers a été la proie des flammes! Ne doit-on pas se défier d'une telle conclusion? Les accidens ne sont pas des règles générales.

L'illustre & savant auteur de l'histoire naturelle dit à la fin de la théorie de la terre, page 124. *Ce sont les eaux rassemblées dans la vaste étendue des mers, qui par le mouvement continu du flux & du reflux, ont produit les montagnes, les vallées, &c.*

Mais aussi voici comme il s'exprime pag. 139. „ Il y a sur la surface de la terre des „ contrées élevées qui paraissent être des points „ de partage marqués par la nature pour la distribution des eaux. Les environs du mont „ St. Godard font un de ces points en Europe; „ un autre point, est le pays situé entre les provinces de Belozera & de Vologda en Russie, „ d'où descendent des rivières dont les unes „ vont à la mer noire, & d'autres à la mer „ Caspienne &c. „

Il enseigne donc ici que cette grande chaîne de montagnes prolongée d'Espagne en Tar-

tarie, est une pièce essentielle à la machine du monde. Il semble se contredire dans ces deux assertions; il ne se contredit pourtant pas; car en avouant la nécessité des montagnes pour entretenir la vie des animaux & des végétaux, il suppose que les eaux du Ciel détruisent peu à peu l'ouvrage de la mer, & ramenant tout au niveau, rendront un jour notre terre à la mer, qui s'en emparera successivement, en laissant à découvert de nouveaux continents, &c.

Voilà donc selon lui, notre Europe privée des Alpes & des Pyrénées & de toutes leurs branches. Mais en supposant cette chaîne de montagnes écroulée, dispersée sur notre continent, n'en élèvera-t-elle pas la surface? Cette surface ne sera-t-elle pas toujours au-dessus du niveau de la mer? comment la mer en violant les loix de la gravitation & celle des fluides, viendra-t-elle se placer chez les Basques sur les débris des Pyrénées? Que deviendront les habitans hommes & animaux quand l'Océan se sera emparé de l'Europe? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car si l'Océan prend chaque jour quelque chose de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Descendrons nous dans les profondeurs de l'Océan qui sont en beaucoup d'endroits de plus de mille pieds? Mais : quelle puissance, contraire à la nature, commandera aux eaux de quitter ces profondes vallées pour nous recevoir?

Prenons la chose d'un autre biais. Presque tous les naturalistes sont persuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles au milieu de nos ter-

res, sont des monumens du long séjour de l'Océan dans les provinces où ces dépouilles se sont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Espagne, & surtout en Afrique. C'est donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a supposé d'abord, *ce ne sont plus les eaux du ciel qui détruisent peu à peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, & qui rendent nôtre terre à la mer.* C'est au contraire la mer qui s'est retirée insensiblement dans la suite des siècles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Touraine, de la Bretagne où elle demeurerait, & qui s'en est allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux suppositions prendrons nous ? D'un côté on nous dit que l'Océan vient peu à peu couvrir les Pyrénées & les Alpes, de l'autre on nous assure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il est évident que l'un des deux systèmes est faux : & il n'est pas improbable qu'ils le soient tous deux.

J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'ici pour concilier avec lui-même le savant & éloquent Académicien, auteur aussi ingénieux qu'utile de l'histoire naturelle. J'ai voulu rapprocher ses idées pour en tirer de nouvelles instructions ; mais comment pourai-je accorder avec son système ce que je trouve au Tome XII. page 10. dans son discours intitulé : Première vue de la Nature ? *La mer irritée, dit-il, s'élève vers le Ciel & vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter. La terre élevée au dessus du niveau de la mer est à l'abri de ses irrup-*

tions. Sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille & mille especes d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, &c.

Ce morceau dérobé à la poésie semble être de Maffillon ou de Fénelon qui se permirent si souvent d'être poètes en prose; mais certainement si la mer irritée en s'élevant vers le Ciel se brise en mugissant contre des digues inébranlables, si elle ne peut surmonter ces digues avec tous ses efforts; elle n'a donc jamais quitté son lit pour s'emparer de nos rivages, elle est bien loin de se mettre à la place des Pirenées & des Alpes. C'est non-seulement contredire ce système qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de suppositions; mais c'est contredire une vérité reconnue de tout le monde; & cette vérité, est que la mer s'est retirée à plusieurs milles de ses anciens rivages & qu'elle en a couvert d'autres, vérité dont on a étrangement abusé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque supposition que l'esprit humain se perde, il est vraisemblable, il est même prouvé, que plusieurs parties de la terre ont souffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en son chemin: & Trissotin dans les femmes savantes n'a peut-être pas tant tort de dire.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant Madame échapé belle:
Un monde près de nous a passé tout du long;
Est chû tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eut été brisée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encore connue lorsque la Comédie des femmes savantes fut jouée à la Cour en 1672. Il est très certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'espace avec tant de rapidité, aurait des suites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement insensible de l'Océan à l'endroit où est aujourd'hui le mont St. Godard, ou son départ de Brest, & de St. Malo pour se retirer vers le pôle & vers le détroit de Hudson. Heureusement il se passera du temps avant que nôtre Europe soit fracassée par une comète, ou engloutie par l'Océan.



CHAPITRE DOUZIEME.

Des Pétrifications d'Animaux Marins.

MAis, disent les défenseurs de ce système, on a trouvé des pierres lenticulaires à Passi & à Villers-Cotterets. Et Shaw rapporte qu'en Phénicie il y a des coquilles & des madrepores sur le bord de la mer (*).

Eh bien, parce qu'il y a des pierres à Passi, & des coquilles & du corail au bord de la mer de Sirie, les Alpes auront été le lit de l'Océan pendant des siècles innombrables!

On voit des coquillages auprès de Maastricht. Cette ville n'est pas bien loin de la mer. Je n'y ai pourtant point vu de coquillages de mer;

(*) Théorie de la terre, Tom. Ier. pag. 283.

mais s'il y en a, quelle preuve en peut-on tirer ?

On trouve en France non seulement des coquilles sur non côtes, mais encore des coquilles qu'on n'a jamais vues dans nos mers. Qu'on montre ces prétendues coquilles étrangères, & quand on les aura bien examinées, qu'on juge s'il n'est pas très vraisemblable qu'on les ait rapportées de mille voyages d'outre mer.

Il n'y en a pas une seule sur la chaîne des hautes montagnes depuis la Sierra Morena jusqu'à la dernière cime de l'Apennin. J'en ai fait chercher sur le mont St. Godard, sur le St. Bernard, dans les montagnes de la Tarentaise, on n'en a pas découvert.

Un seul Physicien m'a écrit qu'il a trouvé une écaille d'huître pétrifiée vers le mont Cenis. Je dois le croire, & je suis très étonné qu'on n'y en ait pas vu des centaines. Les lacs voisins nourrissent de grosses moules dont l'écaille ressemble parfaitement aux huîtres; on les appelle même petites huîtres dans plus d'un canton.

Est-ce d'ailleurs une idée tout-à-fait romanesque de faire réflexion à la foule innombrable de pèlerins qui partaient à pied de St. Jaques en Galice, & de toutes les provinces pour aller à Rome par le mont Cenis chargés de coquilles à leurs bonnets ? Il en venait de Sirie, d'Egypte, de Grece, comme de Pologne & d'Autriche. Le nombre des Romipetes a été mille fois plus considérable que celui des Hagi qui ont visité la Mecque & Médine, parce que les chemins de Rome sont plus faciles, & qu'on n'était pas forcé d'aller par caravanes. En un mot une huître près du mont Cenis ne prouve pas

que l'Océan Indien ait enveloppé toutes les terres de nôtre hémisphère.

La chaîne des montagnes du continent Américain n'est pas plus chargée d'huîtres que la nôtre & la réponse, *qu'on en trouvera un jour*, n'est pas une réponse bien satisfaisante.

Mais il y a des fragments de coquillages à Montmartre & à Courtagnon auprès de Rheims.

Il y en a par-tout excepté sur les montagnes qui devraient en être remplies dans le système de Maillet. Oui, sans doute, on l'a dit, & il faut le redire, on rencontre quelquefois en fouillant la terre des pétrifications étrangères, comme on rencontre dans l'Autriche des médailles frappées à Rome. Mais pour une pétrification étrangère il y en a mille de nos climats.

Quelqu'un a dit qu'il aimerait autant croire le marbre composé de plumes d'autruches que de croire le porphyre composé de pointes d'ourfin. Ce quelqu'un là avait grande raison, si je ne me trompe.

On découvrit, ou l'on crut découvrir il y a quelques années, les ossemens d'un Renne & d'un Hippopotame près d'Etampes, & de là on conclut que le Nil & la Laponie avaient été autrefois sur le chemin de Paris à Orléans. Mais on aurait dû plutôt soupçonner qu'un curieux avait eu autrefois dans son cabinet le squelette d'un Renne & celui d'un hippopotame. Cent exemples pareils invitent à examiner longtems avant que de croire.



CHAPITRE TREIZIEME.

Amas de Coquilles.

Mille endroits sont remplis de mille débris de testacées, de crustacées, de pétrifications. Mais remarquons encore une fois, que ce n'est presque jamais ni sur la croupe, ni dans les flancs de cette continuité de montagnes dont la surface du globe est traversée; c'est à quelques lieues de ces grands corps, c'est au milieu des terres, c'est dans des cavernes, dans des lieux où il est très vraisemblable qu'il y avait de petits lacs qui ont disparu, de petites rivières dont le cours est changé, des ruisseaux considérables dont la source est tarie. Vous y voyez des débris de tortues, d'écrévices, de moules, de colimaçons, de petits crustacées de rivière, de petites huîtres semblables à celles de Lorraine. Mais de véritables corps marins, c'est ce que vous ne voyez jamais. S'il y en avait, pourquoi n'y aurait-on jamais vû d'os de chiens marins, de requins, de baleines?

Vous prétendez que la mer a laissé dans nos terres des marques d'un très long séjour. Le monument le plus sûr serait assurément quelques amas de marfouins au milieu de l'Allemagne. Car vous en voyez des milliers se jouer sur la surface de la mer Germanique dans un tems serrein. Quand vous les aurez découverts & que je les aurai vûs à Nuremberg & à Francfort, je

vous croirai : mais en attendant permettez moi de ranger la plupart de ces suppositions avec celle du vaisseau pétrifié trouvé dans le Canton de Berne à cent pieds sous terre, tandis qu'un de ses ancres était sur le mont St. Bernard. J'ai vu quelquefois des débris de moules & de colimaçons qu'on prenait pour des coquilles de mer.

Si on songeait seulement que dans une année pluvieuse il y a plus de limaçons dans dix lieues de pays que d'hommes sur la terre, on pourrait se dispenser de chercher ailleurs l'origine de ces fragments de coquillages dont le bord du Rhône & ceux d'autres rivières sont tapissés dans l'espace de plusieurs milles. Il y a beaucoup de ces limaçons dont le diamètre est de plus d'un pouce. Leur multitude détruit quelquefois les vignes & les arbres fruitiers. Les fragments de leurs coques endurcies sont partout. Pourquoi donc imaginer que des coquillages des Indes sont venus s'amonceler dans nos climats quand nous en avons chez nous par millions ? Tous ces petits fragments de coquilles dont on fait tant de bruit pour accréditer un système, sont pour la plupart si informes, si usés, si méconnaissables, qu'on pourrait également parier que ce sont des débris d'écrévices ou de crocodiles, ou des ongles d'autres animaux. Si on trouve une coquille bien conservée dans le cabinet d'un curieux, on ne fait d'où elle vient ; & je doute qu'elle puisse servir de fondement à un système de l'Univers.

Je ne nie pas encore une fois, qu'on ne rencontre à cent milles de la mer des huîtres pétrifiées, des conques, des univalves, des productions qui ressemblent parfaitement aux productions

tions marines; mais est-on bien sûr que le sol de la terre ne peut enfanter ces fossiles? La formation des agathes arborisées ou herborisées, ne doit-elle pas nous faire suspendre nôtre jugement? Un arbre n'a point produit l'agate qui représente parfaitement un arbre; la mer peut aussi n'avoir point produit ces coquilles fossiles qui ressemblent à des habitations de petits animaux marins. L'expérience suivante en peut rendre témoignage.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Observation très importante sur la Formation des Pierres & des Coquillages.

Monsieur Le Royer de la Sauvagere, Ingénieur en Chef, & de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle, Seigneur de la terre Deplaces en Touraine auprès de Chinon, atteste qu'auprès de son Château une partie du sol s'est métamorphosée deux fois en un lit de pierre tendre dans l'espace de quatre-vingt ans. Il a été témoin lui-même de ce changement. Tous ses vassaux, & tous ses voisins l'ont vû. Il a bâti avec cette pierre qui est devenue très dure étant employée. La petite carrière dont on l'a tirée recommence à se former de nouveau. Il y renaît des coquilles qui d'abord ne se distinguent qu'avec un microscope, & qui croissent avec la pierre. Ces coquilles sont de différen-

tes especes ; il y a des ostracites , des griphites qui ne se trouvent dans aucune de nos mers ; des comes , des télines , des cœurs dont les germes se dévelopent insensiblement , & s'étendent jusqu'à six lignes d'épaisseur.

N'y a-t-il pas là dequoi étonner du moins ceux qui affirment que tous les coquillages qu'on rencontre dans quelques endroits de la terre y ont été déposés par la mer ?

Si on ajoute à tout ce que nous avons déjà dit , ce phénomène de la terre Deplaces , si d'un autre côté on considère que le fleuve de Gambie & la riviere de Bissao sont remplis d'huîtres , que plusieurs lacs en ont fourni autrefois , & en ont encore , ne sera-t-on pas porté à suspendre son jugement ? nôtre siècle commence à bien observer ; il appartiendra aux siècles suivans de décider , mais probablement on fera un jour assez savant pour ne décider pas.



CHAPITRE QUINZIEME.

De la Grotte des Fées.

LEs grottes où se forment les stalactites & les stalagmites sont communes. Il y en a dans presque toutes les provinces. Celle du Chablais est peut-être la moins connue des physiciens , & qui mérite le plus de l'être. Elle est située dans des rochers affreux au milieu d'une forêt d'épines à deux petites lieues de Ripaille dans la paroisse de Féterne. Ce sont trois grot-

tes en voûte l'une sur l'autre taillées à pic par la nature dans un roc inabordable. On n'y peut monter que par une échelle, & il faut s'élancer ensuite dans ces cavités en se tenant à des branches d'arbres. Cet endroit est appelé par les gens du lieu *Les grottes des Fées*. Chacune a dans son fond un bassin dont l'eau passe pour avoir la même vertu que celle de Sainte Reine. L'eau qui distille dans la supérieure à travers le rocher y a formé dans la voûte la figure d'une poule qui couve des poussins. Après de cette poule est une autre concrétion qui ressemble parfaitement à un morceau de lard avec sa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

Dans le bassin de cette même grotte où l'on se baigne on trouve des figures de pralines telles qu'on les vend chez des confiseurs, & à côté la forme d'un rouet ou tour à filer avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent avoir vû dans l'enfoncement une femme pétrifiée au dessous du rouet. Mais les observateurs n'ont point vû en dernier lieu cette femme. Peut-être les concrétions stalactites avaient dessiné autrefois une figure informe de femme; & c'est ce qui fit nommer cette caverne la Grotte des Fées. Il fut un tems qu'on n'osait en approcher; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide.

Maintenant, qu'un Philosophe à système raisonne sur ce jeu de la nature, ne pourrait-il pas dire, voilà des pétrifications véritables! Cette grotte était habitée sans doute autrefois par une femme, elle filait au rouet, son lard était

pendu au plancher, elle avait auprès d'elle sa poule avec ses poussins, elle mangeait des pralines, lorsqu'elle fut changée en rocher elle & ses poulets, & son lard, & son rouet, & sa quenouille, & ses pralines, comme Edith femme de Loth fut changée en statue de sel. L'antiquité fourmille de ces exemples.

Il serait bien plus raisonnable de dire, cette femme fut pétrifiée, que de dire, ces petites coquilles viennent de la mer des Indes; cette écaille fut laissée ici par la mer il y a cinquante mille siècles. Ces glossopetres sont des langues de Marfouins qui s'assemblerent un jour sur cette colline pour n'y laisser que leurs goziers; ces pierres en spirale renfermaient autrefois le poisson Nautilus que personne n'a jamais vu.



CHAPITRE SEIZIEME.

Du Fallun de Touraine.

ON regarde enfin le Fallun de Touraine comme le monument le plus incontestable de ce séjour de l'Océan sur notre continent dans une multitude prodigieuse de siècles.

Certainement si à trente-six lieues de la mer il est d'immenses bancs de coquillages marins, s'ils sont posés à plat par couches régulières; il est démontré que ces bancs ont été le rivage de la mer, & il est d'ailleurs très vraisemblable que des terrains bas & plats ont été tour à tour cou-

verts & dégagés des eaux jusqu'à trente & quarante lieues; c'est l'opinion de toute l'antiquité. Une mémoire confuse s'en est conservée, & c'est ce qui a donné lieu à tant de fables.

*Nil equidem durare diu sub imagine eadem
Crediderim. Sic ad ferrum venistis ab auro
Secula. Sic toties versa est fortuna locorum.
Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus
Esse fretum, Vidi factas ex aquore terras :
Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ :
Et vetus inventa est in montibus anchora summis (*).
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit : & eluvie monis est deductus in æquor :
Equæ paludosa siccis humus aret arenis :
Quaque sitim tulerant, stagnata paludibus hument.*

C'est ainsi que Pithagore s'explique dans Ovide. Voici une imitation de ces vers qui en donnera l'idée.

Le tems qui donne à tous le mouvement & l'être,
Produit, accroit, détruit, fait mourir, fait renaitre,
Change tout dans les cieus, sur la terre & dans l'air,
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité sauvage.
La mer change son lit, son flux & son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Où croissent les moissons, voguerent les vaisseaux.
La main lente du tems aplanit les montagnes;
Il creuse les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le Souverain des tems
Demeure inébranlable en ces grands changements.

Mais pourquoi cet Océan n'a-t'il formé aucune montagne sur tant de côtes plattes livrées

(*) Cela ressemble un peu à l'ancre de vaisseau qu'on prétendait avoir trouvé sur le grand St. Bernard, aussi s'est-on bien gardé d'insérer cette chimere dans la traduction.

à ses marées ? Et pourquoi s'il a déposé des amas prodigieux de coquilles en Touraine, n'a-t-il pas laissé les mêmes monuments dans les autres provinces à la même distance ?

D'un côté je vois plusieurs lieues de rivages au niveau de la mer dans la basse Normandie : Je traverse la Picardie, la Flandre, la Hollande, la basse Allemagne, la Poméranie, la Prusse, la Pologne, la Russie, une grande partie de la Tartarie jusqu'au Thibet, sans qu'une seule haute montagne, faisant partie de la grande chaîne, se présente à mes yeux. Je puis franchir ainsi l'espace de deux mille lieues dans un terrain assez uni, à quelques colines près. Si la mer répandue originairement sur nôtre continent avait fait les montagnes, comment n'en a-t-elle pas fait une seule dans cette vaste étendue ?

De l'autre côté ces bancs de coquilles à trente à quarante lieues de la mer, méritent le plus sérieux examen. J'ai fait venir de cette province dont je suis éloigné de cent cinquante lieues, une caisse de ce fallun. Le fond de cette minière est évidemment une espèce de terre calcaire & marneuse, dans laquelle une grande quantité de coquillages se trouve mêlée. Les morceaux purs de cette terre pierreuse sont salés au goût. Les laboureurs l'emploient pour féconder leurs terres, & il est très-vraisemblable que son sel les fertilise. Si ce n'était qu'un amas de coquilles, je ne vois pas qu'il pût fumer la terre. J'aurais beau jeter dans mon champ toutes les coques desséchées des limaçons & des moules de ma province, ce serait comme si j'avais semé sur des pierres. Un na-

turaliste prétend que rien n'est meilleur pour faire croître du bled qu'un cabinet de coquilles au lieu de fûmier. Il a plus de connaissance de la physique que moi ; mais j'ose dire que je suis meilleur laboureur que lui ; & quoique je sois sûr de peu de choses, je puis affirmer que je mourrais de faim, si je n'avais pour vivre qu'un champ de vieilles coquilles cassées (*). J'ajouterai même que si je voulais railler comme lui, je pourrais être aussi plaisant.

En un mot, il est certain, de la plus grande certitude, que cette marne est une espèce de terre, & non pas uniquement un assemblage d'animaux marins qui seraient au nombre de plus de cent mille milliards. Je ne fais pourquoi l'académicien qui le premier après Palissi fit connaître cette singularité de la nature, a pu dire, *ce ne sont que de petits fragments de coquilles très reconnaissables pour en être des fragments ; car ils ont leurs cannelures très bien marquées, seulement ils ont perdu leur luisant & leur vernis.*

J'ai été étonné de trouver dans la boîte qu'on m'a envoyée, de petits univalves & un coquillage qu'on nomme vis de mer, ou pyramide à cannelures, aussi frais, aussi brillants, & d'un aussi beau vernis qu'on puisse en trouver sur le bord de la mer de nouvellement formés. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est d'y voir une coque de limacon qui paraît être de l'année passée, & trois dents qui ressemblent

(*) Tout ce que ces coquillages pourraient opérer ce ferait de diviser une terre trop compacte. On en fait autant avec du gravier. Des coquilles fraîches & pilées pourraient servir par leur huile. Mais des coquillages desséchés ne sont bons à rien.

parfaitement à des dents de brochet. Les curieux qui voudront les venir examiner en jugeront beaucoup mieux que moi.

Si les petites coquilles mêlées dans ma boëte à la terre marneuse sont réellement des coquilles de mer, il faut avouer qu'elles sont dans cette fallunière depuis des tems reculés qui épouvantent l'imagination, & que c'est un des plus anciens monuments des révolutions de nôtre globe. Mais aussi, comment une production enfouie quinze pieds en terre pendant tant de siècles, peut-elle avoir l'air si nouveau ? Comment y a-t-on trouvé la coquille d'un limaçon à côté des petites univalves marines ? Ces univalves dont la dimension n'est pas le quart du petit doigt, paraissent n'avoir pas une datte plus ancienne que la coquille du limaçon qui était mêlée avec la terre. L'expérience de Mr. De La Sauvagere qui a vu des coquillages semblables se former dans une pierre tendre, & qui en rend témoignage avec ses voisins, ne doit-elle pas au moins nous inspirer quelques doutes sur l'origine de ce fallun ?

Enfin, si ce fallun a été produit à la longue dans la mer, ce qui est très-vraisemblable, elle est donc venue à près de quarante lieues dans un pays plat, & elle n'y a point formé de montagnes. Il n'est donc nullement probable que les montagnes soient des productions de l'Océan.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

De Bernard Palissi.

A Vant que Bernard Palissi eût prononcé que cette mine de marne de trois lieues d'étendue n'était précisément qu'un amas de coquilles, les agriculteurs étaient dans l'usage de se servir de cet engrais & ne soupçonnaient pas que ce fussent uniquement des coquilles qu'ils employassent. N'avaient-ils pas des yeux ? Pourquoi ne crût-on pas Palissi sur sa parole ? Ce Palissi d'ailleurs était un peu visionnaire. Il fit imprimer le livre intitulé : *Le moyen de devenir riche & la maniere véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leur trésor & possessions, par Maître Bernard Palissi inventeur des rustiques figulines du Roi.* Il tint à Paris une école, où il fit afficher qu'il rendrait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fausseté de ses opinions. En un mot Palissi crut avoir trouvé la pierre philosophale. Son grand œuvre décrédita ses coquilles jusqu'au tems où elles furent remises en honneur par un Académicien célèbre qui enrichit les découvertes des Swammerdam, des Leuvenhock, par l'ordre dans lequel il les plaça, & qui rendit de grands services à la physique. L'expérience, comme on l'a déjà dit, est trompeuse ; il faut donc examiner encore ce fallun. Il est certain qu'il pique la langue par une légère âcreté, c'est un effet que des coquilles ne produiront pas. Il

est indubitable que le fallun est une terre calcaire & marneuse. Il est indubitable aussi qu'elle renferme un nombre étonnant de coquilles à dix à quinze pieds de profondeur. D'où viennent-elles? C'est là l'objet de la recherche, objet assurément digne de la curiosité de tous les hommes. Il restera toujours à savoir si de ce que la mer à couvert la Bretagne, la Normandie, la Touraine: on peut conclure qu'elle a formé les montagnes des deux hémisphères. L'auteur estimable de l'histoire naturelle aussi profond dans ses vues qu'attrayant par son style, dit expressément: *Je prétends que les coquilles sont l'intermède que la nature emploie pour former la plupart des pierres. Je prétends que les crayes, les marnes, & les pierres à chaux ne sont composées que de poussière & de détrimens de coquilles.*

On peut aller trop loin quelque habile physicien que l'on soit. J'avoue que j'ai examiné pendant douze ans de suite la pierre à chaux que j'ai employée, & que ni moi ni aucun des assistans n'y avons aperçu le moindre vestige de coquilles.

A-t-on donc besoin de toutes ces suppositions pour prouver les révolutions que notre globe a essuyées dans des temps prodigieusement reculés? Quand la mer n'aurait abandonné & couvert tour à tour les terrains bas de ses rivages que le long de deux mille lieues sur quarante de large dans les terres, ce serait un changement sur la surface du globe de quatre-vingt mille lieues carrées.

Les éruptions des volcans, les tremblemens, les affaissemens des terrains doivent avoir bouleversé une assez grande quantité de la surface

du globe; des lacs, des rivières ont disparu, des villes ont été englouties; des îles se sont formées; des terres ont été séparées: Les mers intérieures ont pu opérer des révolutions beaucoup plus considérables. N'en voilà-t-il pas assez? Si l'imagination aime à se représenter ces grandes vicissitudes de la nature, elle doit être contente.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Du Système de Maillet qui fait les poissons les premiers peres des Hommes.

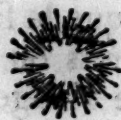
Monsieur Maillet, dont nous avons déjà parlé, crut s'appercevoir au grand Caire que notre continent n'avait été qu'une mer dans l'éternité passée: & de là il conclut que la race des hommes & des singes venait incontestablement des poissons marins. Les nageoires avec le tems devinrent des bras; la queue fourchue se changeant insensiblement en cuisses & en jambes.

Les anciens habitans des bords de l'Euphrate ne s'éloignaient pas beaucoup de cette idée, quand ils débitèrent que le fameux poisson Oannès sortait tous les jours du fleuve pour les venir catéchiser sur le rivage. Dercéto qui est la même que Vénus, avait une queue de poisson. La Vénus d'Hésiode nâquit de l'écume de la mer.

C'est peut-être suivant cette cosmogonie qu'Homere dit que l'Océan est le pere de toutes choses; mais par ce mot d'Océan, il n'entend, dit-on, que le Nil & non nôtre mer Océane qu'il ne connaissait pas.

Thalès apprit aux Grecs que l'eau est le premier principe de la nature. Ses raisons sont, que la semence de tous les animaux est aqueuse, qu'il faut de l'humidité à toutes les plantes, & qu'enfin les étoiles sont nourries des exhalaisons humides de notre globe. Cette dernière raison est merveilleuse: & il est plaisant qu'on parle encore de Thalès & qu'on veuille savoir ce qu'Athénée & Plutarque en pensaient.

Cette nourriture des étoiles n'aurait pas réussi dans nôtre tems; & malgré les sermons du poisson Oannès, les argumens de Thalès, les imaginations de Maillet, il y a peu de gens aujourd'hui qui croient descendre d'un turbot ou d'une morue, malgré l'extrême passion qu'on a depuis peu pour les généalogies. Pour étayer ce système il fallait absolument que toutes les especes & tous les élémens se changeassent les uns en les autres. Les métamorphoses d'Ovide devenaient le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit.





CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Des Germes.

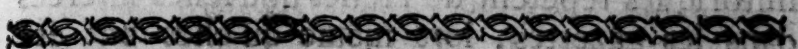
DES Philosophes tâcherent donc d'établir quelque systême qui bannit les germes par lesquels les générations des hommes, des animaux & des plantes s'étaient perpétuées jusqu'à nos jours. C'est en vain que nos yeux voyent & que nos mains manient les semences que nous jettons en terre; c'est en vain que les animaux font tous évidemment produits par un germe. On s'est plu à démentir la nature pour établir d'autres systêmes que le sien.

Celui des animaux spermatiques ne semblait point contredire la physique; cependant on s'en est dégouté comme d'une mode. Il était très commun alors que tous les Philosophes, excepté ceux de quatre-vingt ans, dérobaient à l'union des deux sexes la liqueur séminale productrice du genre humain, & que dans cette liqueur on vît à l'aide du microscope nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs glisser les têtarts destinés à être grenouilles.

Dans ce systême les mâles étaient les principaux dépositaires de l'espece: au lieu que dans le systême des œufs qui avait prévalu jusqu'alors c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, & qui étaient véritablement meres. Le mâle ne servait qu'à féconder les œufs comme les coqs fécondent les

poules. Ce système des œufs avait un prodigieux avantage ; celui de l'expérience journalière & incontestable dans plusieurs espèces. Cependant on a fini par douter de l'un & de l'autre ; mais soit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, soit que la femelle le renferme dans son ovaire & que la liqueur du mâle serve à son développement, il est certain que dans les deux cas il y a un germe ; & c'est ce germe que l'amour de la nouveauté, la fureur des systèmes & encore plus celle de l'amour propre entreprirent de détruire.

L'Auteur d'un petit livre intitulé *La Venus physique* imagina que le tout se faisait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée d'un œil, la rétine, la cornée, la conjonctive étaient attirées par de semblables parties de l'autre œil. Personne n'avait jamais rompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par Newton dans des cas absolument différens ; une telle chimère était digne de l'idée de disséquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, & d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne servit pas peu à décréditer l'esprit systématique qui est pourtant si nécessaire au progrès des sciences, quand il n'est que l'esprit d'ordre & qu'il est réglé par la raison.



CHAPITRE VINGTIEME.

De la Prétendue race d'Anguilles formées de Farine & de jus de Mouton.

PRécifément dans le même tems un Jésuite Irlandais nommé Nèedham qui voyageait dans l'Europe en habit séculier, fit des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté mise au four & laissée dans un vase purgé d'air & bien bouché, il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli. Aussitôt plusieurs Philosophes s'éforcèrent de crier merveilles, & de dire il n'y a point de germe, tout se fait, se régénere par une force vive de la nature. C'est l'attraction disait l'un; c'est la matiere organisée disait l'autre; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons physiciens furent trompés par un Jésuite. C'est ainsi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un Commis des Fermes en Basse-Bretagne, fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle faisait très bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines que bien des gens la soutiennent encore, lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux

historiques répètent de fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées. Un nouvel Auteur d'une traduction élégante & exacte de Lucrece, enrichie de notes savantes, s'efforce dans les notes du troisieme livre de combattre Lucrece même à l'appui des malheureuses expériences de Nédham, si bien convaincues de fausseté par Mr. Spalanzani, & réjettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur que la corruption est mere de la génération allait ressusciter, il n'y avait plus de germe; & ce que Lucrece avec toute l'antiquité jugeait impossible allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus

Omne genus nasci posset, nil semine egeret.

Ex undis homines, ex terra posset oriri

Squammiferum genus, & volucres; erumpere Cælo,

Armenta & pecudes ferre omnes omnia possent.

Le hazard incertain de tout alors dispose.

L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.

On verra les humains sortir du fond des mers,

Les troupeaux bondissants tomber du haut des airs,

Les poissons dans les bols naissant sur la verdure;

Tout pourra tout produire, il n'est plus de nature.

Lucrece avait assurément raison en ce point de physique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison, qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice préside à tous ces développements d'un bout de l'Univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puisqu'on les voit & qu'on les sème, & que le chêne est en petit contenu dans le gland. On fait bien que ce n'est pas un chêne de soixante pieds de haut qui est dans ce fruit; mais c'est un embryon qui croîtra par le secours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'existence de cet embryon parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'est nier l'existence de la matière parce qu'elle est divisible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'est pas! Ce raisonnement ne peut être admis contre les choses que nous voyons & que nous touchons. Il est excellent contre des suppositions; mais non pas contre les faits.

Quelque système qu'on substitue, il fera tout aussi inconcevable & il aura par dessus celui des germes le malheur d'être fondé sur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde est témoin. Tous les systèmes sur la cause de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la sensibilité, de la pensée, sont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.





CHAPITRE VINGT-UNIEME.

D'Une Femme qui Accouche d'un Lapin.

A Quoi ne porte point l'envie de se signaler par un système ! Cette doctrine des générations fortuites avait déjà pris tant de crédit dès le commencement du siècle : que plusieurs personnes étaient persuadées qu'une sole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, disait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de soles. Un chirurgien de Londres, assez fameux nommé St. André publiait cette doctrine de toutes ses forces en 1726 & il avait l'entousiasme des nouvelles sectes.

Une de ses voisines pauvre & hardie résolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de se défaire de son enfant ; mais que la tendresse maternelle l'avait empêché de le manger.

St. André trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de son système ne douta pas de cette aventure & en triompha avec ses adhérens. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans son galetas, elle lui dit qu'elle ressent des tranchées comme si elle était prête d'accoucher encore ; St. André l'assure que c'est une superfétation. Il la délivre lui-

même en présence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore en vie. St. André montre partout le fils de sa voisine. Les opinions se partagent, quelques-uns crient miracle ; les partisans de St. André disent que suivant les loix de la nature il est étonnant que la chose n'arrive pas plus souvent. Les gens sensés rient ; mais tous donnent de l'argent à la mere des lapins.

Elle trouva le métier si bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la justice se mêla des affaires de sa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on surprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie, St. André se cacha. Les papiers publics s'égayerent sur cette garenne comme ils se sont égayés depuis sur l'homme qui devait se mettre dans une bouteille de deux pintes & sur le public qui vint en foule à ce spectacle.

La saine physique détruit toutes ces impostures, ainsi qu'elle a chassé les possédés & les forciers.

Il résulte de tout ce que nous avons vu qu'il faut se méfier des lapreaux de St. André, des anguilles de Néezham, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui est très ingénieuse & des molécules organiques qui sont plus ingénieuses encore.



CHAP. VINGT-DEUXIEME.

Des Anciennes Erreurs en Physique.

LEs erreurs de la fausse physique sont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Presque tout est absurde dans Lucrece; voyez seulement le quatrième & le cinquième livre, vous y trouverez que des simulacres émanent des corps pour venir frapper notre vue & notre odorat.

Quàm primum noscas rerum simulacra vagare &c.

.....
Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur.

Les voix s'engendrent mutuellement.

Ex aliis aliæ quoniam gignuntur.

Le Lion tremble & s'enfuit à la vue d'un coq.

Neque queunt rapidi contrà constare leones.

Les animaux se livrent au sommeil quand des trois parties de l'ame, une est chassée au dehors, une autre se retire dans l'intérieur, & une troisième éparse dans les membres ne peut se réunir.

..... *Ut pars inde animai
Ejiciatur & introrsum pars abdita cedat,
Pars etiam dispersa per artus non queat esse
Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi.*

Le soleil & les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. *Cum sol & vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exsuperarunt.*

Le soleil & la lune ne sont pas plus grands qu'ils le paraissent.

Nec nimio solis major rota, nec minor ardor &c.

. *Lunaque . . . nihilo fertur majore figurâ,*

Nous n'avons la nuit que parce que le soleil a épuisé ses feux durant le jour.

. *Efflavit languidus ignes*

Ou parce qu'il se cache sous la terre.

. *Quia sub terras cursum convertere cogit.*

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Géorgiques de Virgile; ses observations sur la nature ne sont pas plus vraies que sa triste apothéose d'Octave surnommé Auguste, auquel il dit, qu'on ne fait pas encore s'il voudra bien être Dieu de la terre, ou de la mer, & que le scorpion se retire pour lui laisser une place dans le Ciel. Ce scorpion aurait mieux fait de s'allonger pour percer de son aiguillon l'auteur des proscriptions & l'assassin des citoyens de Pérouse.

Il commence par dire que le lin & l'avoine brûlent la terre.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ.

Selon lui les peuples qui habitent les climats de l'ourse sont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du soir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

*Illic (ut perhibent) aut intempesta flet nox.
Semper, & obtenta densantur nocte tenebrae :
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina vesper.*

On fait assez que ce sont nos antipodes de l'orient chez qui la nuit arrive quand le soleil commence à luire pour nous, & non pas les peuples du Nord qui peuvent être sous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquieme jour de la lune: car c'est le jour que les Titans combattirent contre les Dieux.

Quintam fuge &c.

Le dix-septieme jour de la lune est très heureux pour planter la vigne & pour dompter les bœufs.

Septima post decimam felix &c.

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

Sæpe etiam stellas vento impendente videbis præcipites cælo labi.

Les cavales sont fécondées par le zéphir, leur matrice distille le poison de l'hypomanes.

Tous les fleuves sortent du sein de la terre & enfin les Géorgiques finissent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque en un mot croirait connaître la nature en lisant Lucrece & Virgile, meublerait sa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les secrets du petit Albert, ou dans les anciens almanachs de Liège. D'où vient donc que ces

poèmes sont si estimés ? Pourquoi sont-ils lûs avec tant d'avidité par tous ceux qui savent bien la langue latine ? C'est à cause de leurs belles descriptions , de leur saine morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine. Le charme de la poësie fait pardonner toutes les erreurs, & l'esprit pénétré de la beauté du stile ne songe pas seulement si on le trompe.



CHAP. VINGT-TROISIEME.

D'un Homme qui faisait du Salpêtre.

IL faudrait avoir toujours devant les yeux ce proverbe Espagnol : *De las cosas mas seguras, la mas segura es dudar.* Quand on a fait une expérience le meilleur parti est de douter longtemps de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait.

En 1753 un Chymiste allemand d'une petite province voisine de l'Alzace crut avec apparence de raison avoir trouvé le secret de faire aisément du salpêtre avec lequel on composerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre, il en donna au Prince son Souverain qui en fit usage à la chasse. Elle fut jugée plus fine & plus agissante que toute autre. Le Prince dans un voyage à Versailles donna de la même poudre au Roi, qui l'éprouva souvent & en fût toujours également satisfait. Le Chymiste était si sûr de son secret qu'il ne voulut

56 D'UN HOMME QUI FAISAIT DU SALPETRE.

pas le donner à moins de dix-sept cents mille francs payés comptant & le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut signé, le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du trésor royal vint en Alzace de la part du Roi accompagné d'un des plus savans chymistes de France. L'Allemand opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra à ses propres dépens. C'était une nouvelle preuve de sa bonne foi. Je ne vis point les travaux ; mais le garde du trésor royal étant venu chez moi avec son chymiste, je lui dis que s'il ne payait les dix-sept cents mille livres qu'après avoir fait du salpêtre il garderait toujours son argent. Le chymiste m'assura que le salpêtre se ferait. Je lui répétais que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'est que les hommes ne font rien, lui dis-je. Ils unissent & ils désunissent ; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'Allemand travailla trois mois entiers au bout desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer la terre en salpêtre, dit-il, je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or ; il partit, & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre Allemand, & le Duc son maître, & les gardes du trésor royal & le chymiste de Paris, & le Roi ? La voici.

Le transmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de salpêtre & il en avait tiré d'excellent avec lequel il avait composé la meilleure poudre à tirer ; mais il ne

s'apperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries & des restes du mortier des murs. Il ne considéra que la terre & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pareille pour faire le salpêtre le meilleur.



CHAP. VINGT-QUATRIEME.

D'un Bateau du Maréchal de Saxe.

LE Maréchal de Saxe avait sans doute l'esprit de combinaison, de pénétration, de vigilance qui forme un grand Capitaine. Cependant en 1729 il imagina de construire une galere sans rame & sans voile qui remonterait la riviere de seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures dans l'espace de quatre-vingt dix lieues: car il n'y en a pas moins par les sinuosités de la riviere. On a construit de pareilles machines dans lesquelles on peut se promener sur une eau dormante au moyen de deux roues à larges aubes auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne faisait pas réflexion que son bateau ne pourrait résister au courant de l'eau, que ce que l'on gagne en temps on le perd en force, & au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'Académie des Sciences, & il obtint un privilege exclusif pour sa machine. Il l'essaya, on croira bien qu'il ne réussit pas. Mademoiselle le Couvreur disait alors comme Géronte: *Que dia-*

ble allait-il faire dans cette galere? Cette tentative lui couta dix-mille écus; il n'était pas riche alors. Il répara bien depuis sur terre son erreur sur la riviere de Seine. Il fut ménager plus à propos la force & le temps en faisant les plus savantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes en fait d'hydraulique & de forces mouvantes arrivent tous les jours à plus d'un artiste.

CHAP. VINGT-CINQUIEME.

Des Méprises en Mathématiques.

CE fut le scandale de la géométrie lorsque vers le commencement de ce siecle les mathématiciens français & allemands disputerent sur la force des corps en mouvement. Les disciples de Leibnitz prétendaient que cette force était en raison composée de la vitesse & de la pesanteur des corps. Les français au contraire ne mesuraient cette force que par la vitesse multipliée par la masse. Mr. de Mairan exposa le mal-entendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philosophie; & il est à remarquer que jamais aucun géometre anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle mesure introduite en Allemagne par Leibnitz.

L'académie des sciences de Paris fut trompée quelque temps sur une matiere plus importante:

Voici le fait tel qu'il est rapporté dans les *Elémens de Neuton*, page 238.

„ *Louis XIV.* avait signalé son Regne par
 „ cette Méridienne, qui traverse la France ;
 „ l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée
 „ avec Monsieur son fils ; il avait en 1701. ti-
 „ ré du pied des Pyrénées à l'Observatoire une
 „ ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers
 „ les obstacles presque insurmontables que les
 „ hauteurs des montagnes, les changemens de
 „ la réfraction dans l'air, & les altérations des
 „ instrumens opposaient sans cesse à cette vas-
 „ te & délicate entreprise ; il avait donc en
 „ 1701. mesuré six degrés dix-huit minutes de
 „ cette Méridienne. Mais de quelque endroit
 „ que vint l'erreur, il avait trouvé les degrés
 „ vers Paris, c'est-à-dire, vers le Nord, plus
 „ petits que ceux qui allaient aux Pyrénées
 „ vers le Midi ; cette mesure démentait & cel-
 „ le de *Norwood* & la nouvelle théorie de la Ter-
 „ re aplatie aux Poles. Cependant cette nou-
 „ velle théorie commençait à être tellement
 „ reçue, que le Secrétaire de l'Académie n'hé-
 „ sita point dans son Histoire de 1701 à dire
 „ que les mesures nouvelles prises en France
 „ prouvaient que la Terre est un sphéroïde dont les
 „ poles sont aplatis. Les mesures de *Dominique*
 „ *Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion
 „ toute contraire ; mais comme la figure de la
 „ Terre ne faisait pas encore en France une
 „ question, personne ne releva pour lors cet-
 „ te conclusion fautive. Les degrés du Méridien
 „ de Collioure à Paris passèrent pour exacte-
 „ ment mesurés ; & le Pole, qui par ces me-

„ fures devait nécessairement être allongé passa
 „ pour applati.

„ Un Ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, éton-
 „ né de la conclusion, démontra que par les
 „ mesures prises en France, la Terre devait
 „ être un sphéroïde oblong, dont le Méridien
 „ qui va d'un Pole à l'autre, est plus long que
 „ l'Equateur, & dont les Poles sont allongés
 „ (*). Mais de tous les Physiciens à qui il a-
 „ dressa sa dissertation, aucun ne voulut la fai-
 „ re imprimer: parce qu'il semblait que l'Aca-
 „ démie eût prononcé, & qu'il paraissait trop
 „ hardi à un particulier de réclamer. Quelque
 „ tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue;
 „ on se dédit, & la Terre fut allongée, par
 „ une juste conclusion tirée d'un faux princi-
 „ pe”. Enfin l'erreur fut entièrement cor-
 rigée.

Une société savante revient bientôt à la vé-
 rité. Tout le monde convient aujourd'hui que
 la planète de la terre est un sphéroïde inégal,
 un peu applati vers les pôles; & cela est plus
 démontré par la théorie d'Hugens & de Neu-
 ton que par toutes les mesures qu'on pourrait
 prendre, mesures trop sujettes à des erreurs
 inévitables.

Aussi les Anglais qui aiment tant à voyager
 n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour vérifier
 d'une manière toujours un peu incertaine ce
 qui leur paraissait démontré par les loix de la
 nature.

(*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.



CHAP. VINGT-SIXIÈME.

Vérités Condamnées.

Voilà bien des méprises dans lesquelles les plus grands hommes & les corps les plus savans font tombés, parce que les meilleurs génies & les plus estimables tiennent toujours quelque chose de la fragilité humaine.

On pourrait ajouter à cette liste les sentences portées contre Galilée. Deux congrégations de Cardinaux le condamnerent pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil, mouvement qui était presque déjà démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, & d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *absurde*. Les Cardinaux lui remontre-
rent d'après tous leurs Théologiens que Josué avait arrêté le soleil sur le chemin de Gabaon. Galilée n'avait qu'à leur répondre que c'était aussi depuis ce tems là que le soleil était immobile. Mais enfin il fut condamné à la honte de la raison; & comme on l'a déjà dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, si Galilée ne l'avait couverte de gloire par sa philosophie même que l'on proscrivait.

On fait assez qu'il y a un corps considérable qui proscrivit les idées innées de Descartes, & qui ensuite a condamné ceux qui combattaient les idées innées. Cela prouve assez que les Théologiens ne doivent point se mêler de philosophie. Il y a l'infini entre ces deux Sciences.

On a prononcé dans plus d'un pays des jugemens encore plus étranges sur des points de physique qui ne sont nullement du ressort de Cujas & de Barthole. On fait à quel point le savant Ramus fut persécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'Aristote qui n'était entendu ni de ses adversaires ni de ses juges. Et enfin il lui en couta la vie à la journée de la St. Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens, intenterent un procès à ceux qui démontraient la circulation. Les maîtres d'erreur ont toujours eu recours à l'autorité quand il s'agissait de raison. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir instruit le genre humain sont presque aussi nombreux en physique qu'en morale.



CHAP. VINGT-SEPTIEME.

Digression.

SI tant d'erreurs physiques ont aveuglé des nations entieres, si on a ignoré pendant tant de siècles la direction de l'aimant, la circulation du sang, la pesanteur de l'atmosphère, quelles prodigieuses erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement? Quand il s'agit d'une loi physique on l'examine du moins aujourd'hui avec quelque impartialité, & ce n'est pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des passions & la nécessité pressante de se déterminer aveuglent l'esprit; mais en fait de gouvernement on n'a été souvent

conduit que par les passions, les préjugés & le besoin du moment. Ce sont là les trois causes de la mauvaise administration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'est ce qui a produit tant de guerres entreprises par témérité, soutenues sans conduite, terminées par le malheur & par la honte. C'est ce qui a donné cours à tant de loix pires que la disette de toute loi, c'est ce qui a ruiné tant de familles par une jurisprudence inventée dans des tems d'ignorance, & consacrée par l'usage. C'est ce qui a fait des finances publiques un jeu de hazard dangereux.

C'est ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs plus abominables peut être que la sauvage ignorance de tout culte. L'erreur dans tous ces points capitaux se consacra de pere en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, & rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils se disputaient encore du gland dans les forêts.

Il est très aisé de réformer la physique quand le vrai est enfin découvert. Peu d'années suffisent pour faire tourner la terre autour du soleil malgré les décrets de Rome, pour établir les loix de la gravitation en dépit des universités, & pour assigner les routes de la lumière. Les législateurs de la nature sont bientôt obéis & respectés d'un bout du monde à l'autre: mais il n'en est pas de même dans la législation politique. Elle a été & elle est encore un cahos presque par-tout; les hommes se sont conduits à l'aventure dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens, & tout leur être présent & à venir.



CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Des Elémens.

YA-t'il des élémens ? Les trois, imaginés par Descartes que j'ai vu dans mon enfance enseignés par la plupart des écoles, étaient infiniment au dessous des contes des mille & une nuits ; car aucun de ces contes ne répugne aux loix de la nature, & sont d'ailleurs très agréables. Les cinq principes des chimistes étaient si peu reconnus qu'ils les réduisirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent ensuite au feu, à l'eau, & à la terre.

Il a bien fallu enfin admettre l'air. Ainsi les quatre élémens d'Aristote sont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi sont-ils faits eux-mêmes ? S'ils sont composés de parties, ils ne sont pas élémens. L'air, le feu, l'eau & la terre se changent-ils les uns dans les autres ? subissent-ils des métamorphoses ? Qu'est-ce à la rigueur qu'une métamorphose ? C'est un être changé en un autre être ; c'est au fond l'anéantissement du premier & la création du second. Pour que l'eau devienne absolument terre, il faut que cette eau périclé & que la terre se forme. Car si l'eau contenait en elle même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus une transmutation ; c'est l'eau qui contenait en elle un peu de

de terre, & qui s'étant évaporée, a laissé cette terre à découvert.

Le célèbre Robert Boyle s'y trompa & entraîna Newton dans sa méprise. Ayant longtemps tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chimiste qui opérait avec lui, crut que l'eau s'était au bout de quelques mois changée en terre; le fait était faux; mais Newton le croyant vrai, supposa que les quatre élémens pouvaient se changer les uns dans les autres. Boerhaave fit voir depuis quelle avait été la méprise de Boyle. Cette erreur avait conduit Newton à un système qui paraît faux. Si des grands hommes tels que Boyle & Newton se sont trompés, quel homme pourra se flater d'être à l'abri de l'erreur? Et quelle extrême défiance ne doit on pas avoir des opinions reçues & de ses idées propres?



CHAP. VINGT-NEUVIEME.

De la Terre.

QU'est-ce que de la terre? Son essence est-elle d'être de l'argile, de la bouë? Non sans doute, puisque de la marne, de la craye, de la glaise, du sable, du plâtre, de la pierre calcaire, sont appelés terre. Aussi Becker distinguait entre terre vitrifiable, inflammable, & mercuriale. La terre est-elle un assemblage de tout ce que contient notre globe? Y entre-t-il de l'eau, du feu & de l'air? En ce

cas comment peut-on l'appeller un élément ?

On a longtems imaginé qu'il y avait une terre premiere, une terre vierge qui n'est rien de ce que nous voyons; & qui est capable de recevoir tout ce que nôtre globe renferme; mais cette terre est apparemment dans le paradis terrestre dont personne ne peut plus approcher. Nous ne connaissons plus que différentes sortes de substances terreuses, sans que nous puissions dire d'aucune : Voilà le principe des autres, voilà la matrice dans laquelle tout se forme, & le tombeau dans lequel tout rentre.



CHAPITRE TRENTIEME.

De L'eau.

QU'est-ce que l'eau? Est-elle fluide ou solide de sa nature? Ne faut-il pas pour qu'elle coule qu'un feu secret en désunisse les parties? Otez une grande quantité de ce feu, elle devient glace. Or qu'est-ce qu'un élément qui a besoin d'un autre élément pour exister?

L'eau de la mer est-elle de même nature que nos eaux de fontaines & de rivières? Y a-t-il dans l'océan & dans la méditerranée de grands bancs de sel & des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de nôtre eau ordinaire quand nous l'avons chargée de sel marin? personne n'a jamais vû ces prétendûes mines de sel, personne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau est-elle incompréhensible ? pourquoi n'a-t'elle aucun ressort ? & qu'est-ce que le ressort ? Pourquoi de l'eau enfermée dans un globe d'or s'échaperait-elle à travers les pores de l'or quand on frapperait sur ce globe avec un marteau , quoique l'or soit près de vingt fois plus dense que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle passer à travers des pores du verre , tout diaphane qu'est ce verre ? Comment l'eau en vapeurs fait-elle un effet deux fois plus considérable que celui de la poudre à canon ? on ferait bien embarrassé de répondre. On ne fait pas encore même précisément pourquoi l'eau éteint le feu.



CHAP. TRENTE-UNIEME.

De l'Air.

Quelques philosophes ont nié qu'il y eut de l'air. Ils disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre. Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux ramené tout en sueur dans son écurie en temps d'hiver est entouré d'un atmosphere mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens, qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur elle est pardonnable, car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu, qui caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs, dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serain quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous

envoyer que des rayons bleus ; comme les feuilles de l'or amincies , exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre , elles s'échappent en volcans , forment & détruisent de petites montagnes , renversent des villes , ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons , qui nous menace sans cesse , & sans laquelle nous ne pourrions vivre comprimée de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un Océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci posé , les Philosophes qui nient l'air , disent pourquoi attribuons-nous à un élément inconnu & invisible , des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes , & du fond des prairies , un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain , autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu à peu , cache insensiblement les montagnes , & s'élève au dessus d'elles. Comment , si l'air existait , cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau , ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti ? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes , donc , il ne pourrait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux , & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les

mers. Puisque ces mers ne montent jamais à la trentième partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air est élastique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau seule le font souvent bien d'avantage. Ce que vous appelez l'élément de l'air pressé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtiments d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pesent comme lui, s'insinuent comme lui, allument le feu par leur soufle, se dilatent, se condensent de même.

Ce système semble avoir un grand avantage sur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raison de ce que l'atmosphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre mille tout au plus ; au lieu que si on admet l'air, on ne trouve nulle raison pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrasserait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on fasse contre les systèmes des exhalaisons du globe, est, qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au lieu que l'air est, dit-on, toujours élastique ; mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevasent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son

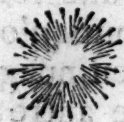
élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement selon ces philosophes aux exhalaisons de nôtre globe.

Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilenciel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : l'air est pur dans ce Canton, cela signifie : ce Canton n'est point marécageux ; il n'a ni plantes ni minieres pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux qui creusés sous terre de tous côtés sont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Fiescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons. Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Fiescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Fiescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit visiblement s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme, le vent dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles

s'attenuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs seches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluye. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se font purifiées, que les plus grossieres, les plus aqueuses rendues à la terre, laissent les plus seches & les plus fines au dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très spécieuses & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune qui paraît établie sur des principes supérieurs à ceux qui n'admettent au lieu d'air que les exhalaisons du globe.





CHAP. TRENTE-DEUXIEME.

Du feu Elementaire & de la Lumiere.

ON trouve dans les éléments de la philosophie de Newton donnée en 1738, ces paroles:
 „ Newton pour avoir anatomisé la lumière,
 „ n'en a pas découvert la nature intime. Il
 „ savait bien qu'il y a dans le feu élémentaire
 „ des propriétés qui ne sont point dans les autres éléments.
 „ Il parcourt cent trente millions de lieues
 „ en moins d'un quart d'heure de *Jupiter à notre globe*; Il ne paraît pas tendre vers un centre comme les corps; mais il se répand uniformément & également en tout sens, au contraire des autres éléments. Son attraction vers les objets qu'il touche & sur la surface desquels il réjaillit, n'a nulle proportion avec la gravitation universelle de la matière.
 „ Il n'est pas même prouvé que les rayons du feu élémentaire ne se pénètrent pas en quelque sorte les uns les autres; si on ose le dire. C'est pourquoi Newton, frappé de toutes ces singularités, semble toujours douter si la lumière est un corps. Pour moi, si j'ose hazarder mes doutes, j'avoue que je ne crois pas impossible, que le feu élémentaire soit un être à part, qui anime la nature, & qui tient le milieu entre les corps & quelque au-

„tre être que nous ne connaissons pas; de même que certaines plantes servent de passage du regne végétal au regne animal”.

Voici les questions qu'on peut faire sur le feu élémentaire & les rayons de la lumière, dont Newton dit si souvent, *Corpora sint nec ne*.

Ce feu est-il absolument une matière comme les autres éléments l'eau, la terre, & ce qu'on distingue par le terme d'air ou d'*æther*? Tout corps quel qu'il soit tend vers un centre; mais la lumière & le feu s'en échappent également de tous côtés. Elle n'est donc pas soumise à la loi de gravitation qui caractérise toute matière.

Tout corps est impénétrable; mais les rayons de lumière semblent se pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque distance d'un corps qui aura reçu des rayons verts; que cent millions d'hommes regardent ce point vert & ce point rouge, ils les voient tous deux également. Cependant, il est d'une nécessité absolue que les rayons verts & les rayons rouges se traversent en angles égaux. Or comment peuvent-ils se traverser sans se pénétrer? on a proposé cette difficulté à plusieurs Philosophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il est vrai que l'on a prétendu que la lumière pèse. Mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuscules joints à la flamme avec la flamme elle-même?

Qui ne connaît ces expériences par lesquelles le plomb calciné pèse plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a soupçonné que cette addition de poids était l'effet seul du feu introduit dans le plomb. Mais n'est-il pas plus vraisemblable que mille petits corps repandus

dans l'atmosphère raréfié, se sont jettés en foule sur ce métal en fusion, & en ont ainsi augmenté le poids?

Ce feu nécessaire à tous les corps & qui leur donne la vie, peut-il être de la nature de ces corps mêmes, & n'est-il pas bien probable que le vivifiant a quelque chose au dessus du vivifié?

Conçoit-on bien qu'un être qui se meut seize cents mille fois plus vite qu'un boulet de canon dans notre atmosphère, & dont la vitesse est peut-être incomparablement plus rapide dans l'espace non résistant, soit ce que nous appelons matière?

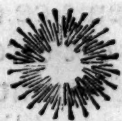
N'est-on pas obligé d'avouer aujourd'hui avec Muschembrock, *qu'il n'y a rien qui nous soit moins connu que la cause de l'émanation de la lumière? il faut avouer que l'esprit humain ne saurait jamais concevoir un phénomène si surprenant.*

Ce feu élémentaire n'est-il pas un principe de l'électricité, puisqu'au même instant, au même clin d'œil le coup électrique se fait sentir à trois cents personnes à la fois rangées à la file? Le premier est frappé le dernier sent le coup dans l'instant même.

N'est-il pas dans les animaux le principe de la sensation instantanée qui fait que la moindre piquure aux extrémités du corps ébranle sans aucun intervalle de tems ce qu'on appelle le *Sensorium*? en un mot, cet être agissant si universellement, si singulièrement sur tous les corps, n'est-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des propriétés, & d'autres êtres qui touchent encore à d'autres, & qui en diffèrent?

Cette idée que le feu élémentaire est quelque chose qui tient d'un côté à la matière connue, & qui de l'autre s'en éloigne peut être rejetée, mais ne doit pas être méprisée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné, & le vulgaire gouvernant sur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont servi les découvertes en physique & les inventions du génie ? au lieu de bien cultiver la terre nous l'ensanglantons ; nous employons le feu & l'air à mettre les villes en cendres : les eaux de la mer nous servent à porter la destruction sur tout le globe. La métallurgie inventée d'abord pour l'usage de la charue a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes employée d'abord à nous soulager dans nos travaux devint bientôt féconde en machines meurtrières. Enfin l'invention d'un bénédictin chimiste, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage & la force inutiles, a fait que Gustave & Turenne ont été tuez par des poltrons. Il y a maintenant en Europe en comptant les Turcs & les Tartares quinze cents mille soldats portant des fusils. Aucun ne fait qu'il est armé par un moine mathématicien.





CHAP. TRENTE-TROISIEME.

Des Loix Inconnues.

SI Newton a découvert cette clef de la nature par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, & les planètes marchent dans leurs orbites, si cette loi de l'attraction agit non en raison des surfaces comme les loix de l'impulsion, mais en raison des solides; si elle pénètre au centre de la matière en raison inverse du quarré des distances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas suivant les mêmes proportions dans les phénomènes de l'aiman, dans ceux de l'électricité, dans l'ascension des liqueurs à travers les tuyaux capillaires, dans la cohésion des corps, dans les rayons du soleil qui rebondissent d'une surface de cristal sans toucher réellement cette surface? On ne peut dans aucun de ces cas avoir recours aux loix du mouvement, à l'impulsion des corpuscules intermédiaires. Il y a donc certainement des loix éternelles, inconnues, suivant lesquelles tout s'opere, sans qu'on puisse les expliquer par la matière & par le mouvement.

Ces loix ressemblent à celles par lesquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le rapport de la volonté d'un animal & du mouvement de ses jambes? Il y a donc des loix qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philosophie cor-

pusculaire ne peut donc rendre aucune raison des premiers principes des choses. Descartes en paraissant s'expliquer en philosophe prononçait donc l'affertion la moins philosophique quand il disait, donnez moi de la matiere & du mouvement, & je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les Académies une chaire vacante pour les vérités inconnues, comme Athenes avait un autel pour les Dieux ignorés.



CHAP. TRENTE-QUATRIEME.

Ignorances Eternelles.

LA nature de nos sensations, de nos idées, de nôtre mémoire, ne nous est-elle pas plus inconnue encore? Comment se peut il faire qu'un animal sente? Quel rapport y a-t'il entre la matiere connue & le sentiment?

Comment une idée se place-t-elle dans nôtre cervelle? peut-on avoir une sensation sans avoir l'idée, la conscience; le témoignage interne, qu'on éprouve cette sensation?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête a-t-il encore des sensations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui sont l'origine de tout sentiment?

Pourquoi vivant sans tête des années entieres sent-il encore les piquures que je lui fais? pourquoi se réfugie-t-il dans son enveloppe à la moindre sensation désagréable que je lui cause?

Qu'est-ce que la mémoire? & dans quel ma-

gazin retrouve-t-on quelquefois sans le vouloir, une foule d'idées & de mots dont on n'avait plus aucun souvenir.

Comment les animaux ont-ils en songe des sensations & des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant ?

Par quel accord incompréhensible la volonté fait elle obéir incontinent certains muscles, certains viscères, tandis qu'il y en a d'autres sur lesquels elle n'aura jamais le moindre empire ? Enfin, pourquoi a-t-on l'existence ? pourquoi est-il quelque chose ?

Si après ces réflexions on ne fait pas douter, il faut qu'on soit bien fier.



CHAP. TRENTE-CINQUIEME.

Incertitudes en Anatomie.

MAlgré tous les secours que le microscope a donnés à l'anatomie ; malgré les grandes découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres, que de disputes interminables se sont élevées, & dans quelle incertitude sommes nous encore !

Interrogez Borelli sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole ; il vous assure qu'elle est égale à un poids de cent quatre vingt mille livres. Adressez-vous à Keil, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. Jurin vient qui décide qu'ils se sont trompés ; & il fait un nouveau calcul ;

mais un quatrieme survenant pretend que Jurin s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous, & pendant qu'ils disputent, elle a soin de nôtre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voyes que l'esprit humain n'a pas encore pénétrées.

On dispute depuis Hipocrate sur la maniere dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des suc digestifs; d'autres les lui refusent. Les Chimistes font de l'estomac un laboratoire. Hequet en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des apétits, des goûts, & des aversions pour certains aliments dont nous ne pourons jamais savoir la cause.

On dit que nôtre chile se trouve déjà tout formé dans les aliments même, dans une perdrix rotie. Mais que tous les chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons; sans savoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération, mais personne ne fait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs, mais ce suc n'a pû être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Vôtre

Vôtre médecin vous fera prendre une médecine, & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Vinslou & l'Eméri entassent mémoire sur mémoire sur la génération des mulets; les savants se partagent: l'âne fier & tranquille sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet. La nature agit, & nous disputons.

Monsieur Ulloa si célèbre par les services qu'il a rendus à la physique, & par l'histoire philosophique de ses voyages, assure que dans un canton de l'Amérique méridionale il a vu plusieurs fois, observé, mangé des écrevisses qui toutes étaient constamment plus charnues dans la pleine lune; & plus chétives dans les quadratures. Il a vu & employé de gros roseaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans son plein que dans le tems du croissant & du décroissant. Il eut été à souhaiter qu'il eut donné plus de détails de ces étonnantes singularités. Ni les écrevisses, ni les roseaux de nos climats ne subissent de pareils changements. Pourquoi la lune agirait-elle sur les écrevisses du Pérou, & négligerait-elle celles de notre continent? Pourquoi ne ferait-elle que dans un seul canton du Pérou que les roseaux & les écrevisses seraient soumis à l'empire de la lune! Je ferais un trop gros livre si je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.



CHAP. TRENTE-SIXIEME.

Des Monstres, & des Races Diverses.

ON ne s'accorde point sur l'origine des monstres. Comment s'accorderait-on, puisqu'on ne convient pas encore de la formation des animaux réguliers?

Natura est sibi semper consona, dit Neuton; la nature est partout semblable à elle même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays. Le feu brulera partout, mais la nature agit très-différemment dans les générations, puisque parmi les animaux les uns jettent des œufs, les autres sont vivipares, ceux-ci n'ont qu'un sexe, ceux-là en ont deux, plusieurs engendrent sans copulation.

Quo teneam vultus mutantem protea nodo?

La race des negres n'est-elle pas absolument différente de la nôtre? Il y a encore des ignorants qui impriment que des negres & des négresses transportés dans nos climats engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, & tous nos colons d'Amérique qui ont des negres sont témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que les noirs sont une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on fait que sous le même climat il n'y avait aucun noir en Améri-

que lorsqu'elle fut découverte, tandis qu'il n'y a de negres que ceux qu'on y a transplantés d'Afrique, tandis que ces negres engendrent toujours des negres comme eux? La maladie des systêmes peut-elle troubler l'esprit au point de faire dire qu'un Suédois & un Nubien sont de la même espece, lorsqu'on a sous les yeux le *reticulum mucosum* des negres qui est absolument noir, & qui est la cause évidente de leur noirceur inhérente & spécifique? Je sais que dans la même carrière on trouve du marbre noir & du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, & les races negres ne viennent pas plus de races blanches que l'ébene ne vient d'un orme, & que les mures ne viennent des abricots.

Le compilateur du journal Oeconomique, qui n'est jamais sorti de la rue St. Jaques, me dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges; que les meres se plaisaient seulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voisins qui arrivent de la Guadeloupe, & qui me donnent une attestation, *qu'il y a encore cinq à six familles Caraïbes dans l'anse Bertrand, leur peau est de la couleur de nôtre cuivre rouge, ils sont bien faits, ils ont de longs cheveux & point de barbe.*

Ils ne sont pas les seuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'Indien insulaire qui vint en France demander justice vers l'an 1720, au conseil du Roi contre Mr. Hebert ci-devant Gouverneur de Pondichéri, & qui l'obtint. Il était rouge, & d'ailleurs un très bel homme.

Maillet a raison quelquefois. Il avait beaucoup vu & beaucoup examiné. *Les Améri-*

cains, dit-il, page 125 du 1er. vol.: *surtout les Canadiens, excepté les Esquimaux, n'ont ni poil ni barbe &c.* Son éditeur qui a fait imprimer le manuscrit de Maillet chez la veuve Duchêne, fait une note sur ce texte & dit fièrement. „ Telliamed se trompe; les sauvages de l'Amérique ne sont point sans poil & sans barbe; ils n'en ont point parce que s'arrachant le poil, ou le faisant tomber à mesure qu'il paraît, ils se frotent ensuite du jus de certaines herbes pour l'empêcher de croître de nouveau.

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaud de Paris prétend-il que les Brâziiliens & les Canadiens & les Patagons se sont donnez le mot de s'arracher le poil sans avoir des pinces; quel secret se sont-ils communiqués du fleuve St. Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître? Quel est le voyageur, le Colon Américain qui ne sache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps?

Les hommes dans le nouveau monde en sont privés comme les Lions y sont privés de crins (*) toute la nature était différente de la nôtre en Amérique quand nous la découvri-

(*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef qui a commandé longtems en Canada, me fait l'honneur de m'écrire du premier Décembre 1768.

„ J'ai vu au Canada trente deux nations différentes
 „ rassemblées à la fois pendant deux campagnes de suite
 „ dans notre armée & je les ai vus avec des yeux assez
 „ curieux pour vous assurer qu'ils sont imberbes. Leurs
 „ femmes le sont aussi, & c'est un fait sur lequel vous
 „ pouvez également compter. Enfin, Monsieur, non-
 „ seulement les Américains n'ont point de poil au men-

mes; de même que sur les bords méridionaux de l'Afrique il n'y avait rien qui ressemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oiseaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un Lapon & un Samoyède, soient de la race des anciens habitants des bords de l'Euphrate? Leurs Rangifères ou Rennes, animaux qui ne se trouvent point ailleurs & qui ne peuvent vivre ailleurs, descendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis? Il n'a pas certainement été plus difficile à la nature, de faire des Lapons & des Rangifères que des nègres & des éléphants.

Les nègres blancs que j'ai vus; ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, & la soie la plus fine & la plus blanche sur la tête, & qui ne ressemblent aux nègres que par leur nez épaté, & par la rondeur de la conjonctive; ne me paraissent pas plus descendre d'une race noire dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'histoire naturelle les croit d'une race noire parce qu'ils sont blancs, & qu'ils habitent tous à peu près la même latitude, au Darien, au Sud du Zaïr, & à Ceylan. Et moi, c'est parce qu'ils habitent la même latitude, que je les crois tous d'une race particulière.

Est-il bien vrai que dans quelques îles des Philippines & des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues comme on peint les satyres & les faunes? Des missionnaires Jésuites l'ont assuré; plusieurs voyageurs n'en doutent

„ ton, mais il n'en ont dans aucune partie du corps. Ils
 „ en ont l'obligation à la nature, & non à la prétendue
 „ herbe dont le savant Auteur de la rue St. Jacques pré-
 „ tend qu'ils se frottent.

86 DES MONSTRES ET DES RACES DIVERSES.

pas; Maillet dit qu'il en a vu. Des domestiques negres de feu Mr. de la Bourdonnais le vainqueur de Madras & la victime de ses services, m'ont juré qu'ils en avaient vu plusieurs. Il ne serait pas plus étrange que le croupion se fut allongé & relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'est de voir des familles qui ont six doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela est fort peu important, & il faut ranger ces queues dans la classe des monstruosités.

Y a-t'il eu en effet des especes de satyres, c'est-à-dire, des filles ont elles pû être enceintes de la façon des singes, & enfanter des animaux métis, comme les juments font des mulets & des jumares? Toute l'antiquité atteste ces faits singuliers. Plusieurs saints ont vu des satyres. Ce n'est pas un article de foi. La chose est très possible, mais elle a dû être rare. Il est vrai que les singes aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de plusieurs unions monstrueuses, arrivées quelquefois dans les païs chauds. La peine prononcée dans les loix Juives contre de tels accouplemens est une preuve incontestable de leur réalité, & il est fort probable qu'il est né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.



CHAP. TRENTE-SEPTIEME.

De la Population.

LA population a-t-elle toujours été abondante? Non sans doute; les peuples paresseux comme la plupart des Américains, ont dû toujours être en petit nombre; ils laissent leurs terres en friche; les fleuves les inondent, des marais immenses infectent l'air; on respire des poisons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, & cette terre abandonnée contribue à son tour à la dépopulation. Notre continent est tantôt plus, tantôt moins peuplé. Le nombre des citoyens romains diminua sensiblement depuis les horribles scélératesses de Silla & de Marius, jusqu'à celle du lâche Octave surnommé Auguste, & de l'effréné Antoine.

L'espèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles jusqu'aux belles années du divin Henri IV. J'ai lû, dans je ne sais quels livres, que sous Charles IX. au tems de la St. Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Il est certain que la peste, la guerre, la famine, l'inquisition ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté il y a des provinces

trop peuplées comme la basse Allemagne, dont il est sorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies anglaises. Le pays du Pape manque d'hommes, celui des Provinces Unies en regorge, la raison en est assez connue ; l'un est habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'espérance d'un petit bénéfice, l'autre est peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à Trajan dans son beau forum, *Londres sera un jour six fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe est-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du tems de Charlemagne ? Oui, malgré les moines. Regardez Amsterdam, Venise, Paris, Londres, Milan, Naples, Hambourg & tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très chétifs, ou qui n'existaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie est couverte de villes, de villages & de moissons. Le bois commence à manquer de nos jours presque partout : nôtre Europe est si peuplée qu'il est impossible que chacun ait du pain blanc & mange quatre livres de viande par mois. Voila où nous en sommes : avons nous trop de monde ? n'en avons nous pas assez ?

Au reste, ne négligeons jamais l'occasion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de Noé des centaines de milliards de descendants au bout de quelques années.

Un célèbre Ecoffais (Mr. Templeman) a calculé que si toute la terre habitée était peuplée

comme la Hollande, elle contiendrait 34720 millions d'habitans. Si comme la Russie 455 millions seulement. L'auteur de l'Essai sur l'histoire générale & sur les mœurs des nations, assigne autour de neuf cents millions de têtes au genre humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne se trompe que d'un million dans de tels calculs le mal n'est pas grand. Je ne fais si la terre manque d'hommes, mais certainement elle manque d'hommes heureux.



CHAP. TRENTE-HUITIÈME.

Ignorances Stupides & Méprises Funestes.

Quoique les phyficiens paraissent condamnés à une ignorance éternelle sur les principes des choses, cependant la distance est prodigieuse entre eux & le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaissances d'un grand artiste en horlogerie & d'une dame qui achete sa montre? Elle ne s'informe pas seulement de l'art qui a divisé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui en soufflant le feu de leurs cheminées, n'ont jamais seulement pensé à la mécanique par laquelle l'air entrant dans leur soufflet ferme ensuite la soupape qui lui est attachée. Les Dames, les Princes-

ses, les Reines, passent une partie du matin à leur miroir, sans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment un angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curiosité de savoir ce qu'on mange. Le nombre est très-petit de ceux qui cherchent à s'instruire des ressorts de leurs corps & de leur pensée. De là vient qu'ils mettent souvent l'un & l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes est dans ce cas pour les choses qui l'intéressent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie; on ne réfléchit que dans les grandes occasions, & quand il n'est plus tems. C'est ce qui a rendu presque toutes les administrations vicieuses; c'est ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philosophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suede eût autrefois besoin d'argent; le ministre emprunta & créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent comme avaient fait ses prédécesseurs. L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc; ainsi le citoyen & l'étranger qui prêterent chacun quarante marcs, durent recevoir à cinq pour cent chacun deux marcs de rente, c'est-à-dire cinquante livres idéales, l'écu était alors à deux livres chimériques & demi; qu'on nommait cinquante sous chimériques. Ces deux marcs réels composaient au rentier, vingt écus de rente qu'on appelait cinquante livres.

Cependant, les dépenses augmentèrent, l'état s'oberra de plus en plus; l'argent manqua. On conseilla au ministre de faire valoir le marc cinquante livres au lieu de vingt-cinq & par conséquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux & demi. Par la vertu de cette parole, il payera, disait-on, toutes les rentes en idée, & il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit, l'écu en vaut deux tout d'un coup. Cinquante sous numéraires sont changés en cent sous numéraires. Le sot peuple à qui on dit que son argent a doublé de valeur dans sa poche, se croit du double plus riche, & celui qui a prêté son argent a perdu en un moment & pour jamais la moitié de son bien. Mais qu'arrive-t'il de cette opération aussi injuste qu'absurde? Le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres & demi idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu, & le gouvernement en frustrant ses créanciers, est bien plus frustré par ses débiteurs. Il n'a d'autre ressource que de doubler les impôts, & cette ressource est une ruine. Rien n'est plus sensible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un état. On n'y remédie pas; on étaye comme on peut la maison prête à crouler, & on laisse le soin de la rebâtir à son successeur qui n'en pourra venir à bout.

Il y a des vices d'administration qui sont plus contagieux que la peste, & qui portent nécessairement la désolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre, & croyant que Dieu est toujours pour les gros bataillons, il double le nombre de ses troupes; le voilà d'abord ruiné dans l'espérance d'être vainqueur; cette ruine qui était auparavant la suite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voisin en fait autant pour lui résister; chaque prince de proche en proche double aussi ses armées; les campagnes sont donc ravagées du double, le cultivateur doublement foulé a nécessairement la moitié moins de bestiaux pour engraisser ses terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainsi tout le monde souffre à peu près également, quand même les avantages seraient égaux de chaque côté.

Les loix qui concernent la justice distributive ont été souvent aussi mal conçues que les ressources d'une administration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes passions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à peu près un composé d'orgueil, de cupidité & d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce, & d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes loix, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fièvre tierce?

On répond à cela que dans un hôpital bien policé, chaque maladie a son traite-

ment particulier. Mais c'est ce qui n'arrive pas ; tous les peuples sont malades en morale, & il n'y a pas deux régimes qui se ressemblent.

Les loix de toute espece qui sont la médecine des ames, ont donc été composées presque par-tout par des charlatans, qui ont donné des palliatifs, & quelques-uns même ont prescrit des poisons.

Si la maladie est la même dans le monde entier, si un Basque a tout autant de cupidité qu'un Chinois, il est évident qu'il faut un régime uniforme pour le Chinois & pour le Basque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui est juste à Bilbao doit être juste à Pékin, pour la raison qu'un triangle rectangle est la moitié de son quarré sur le rivage Atlantique comme sur le rivage Indien ; la vérité est une, toutes les loix different ; donc la plupart des loix ne valent rien.

Un Jurisconsulte un peu philosophe me dira, les loix sont comme les regles du jeu, chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes le Roi peut faire deux pas, chez d'autres il n'en fait qu'un ; ici on va à dame, là on n'y va pas. Mais dans chaque pays tous les joueurs se soumettent à la loi établie.

Je lui réponds, cela est fort bien quand il ne s'agit que de jouer. Je joue mon bien en Hollande en le plaçant à deux & demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées payeront plus de droits en Angleterre qu'en Espagne. Ce sont là véritablement des

94 IGNORANCES STUPIDES ET MÉPRISES &c.

jeux dont les regles sont arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur & de la vie.

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'administration vicieuse, serait obligé de faire l'histoire du genre humain. Il résulte de tout ceci, que si les hommes se trompent en physique, ils se trompent encore plus en morale; & que nous sommes livrés à l'ignorance & au malheur, dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas l'une portant l'autre trois ans de sensations agréables.

Mais quoi! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du tems des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, & du grand Schisme d'Occident?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui sont aujourd'hui à la tête des Gouvernemens étant beaucoup plus instruits qu'on ne l'était alors, il est honteux que la société ne se soit pas perfectionnée en proportion des lumieres acquises. Je dis que ces lumieres ne sont encore qu'un crépuscule. Nous fortions d'une nuit profonde, & nous attendons le grand jour.

F I N.



T A B L E

D E S C H A P I T R È S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DES SINGULARITÉS DE LA NATURE.	Pag. 1
CHAPITRE I. <i>Des pierres figurées.</i>	4
CHAPITRE II. <i>Du corail.</i>	6
CHAPITRE III. <i>Des Polipes.</i>	7
CHAPITRE IV. <i>Des Limaçons.</i>	9
CHAPITRE V. <i>Des Huîtres à l'écaille.</i>	10
CHAPITRE VI. <i>Des Abeilles.</i>	11
CHAPITRE VII. <i>De la Pierre.</i>	14
CHAPITRE VIII. <i>Du Caillou.</i>	15
CHAPITRE IX. <i>De la Roche.</i>	17
CHAP. X. <i>Des Montagnes, de leur nécessité & des causes finales.</i>	18
CHAP. XI. <i>De la Formation des Montagnes.</i>	22
CHAP. XII. <i>Des pétrifications d'animaux marins.</i>	28
CHAP. XIII. <i>Amas de coquilles.</i>	31
CHAP. XIV. <i>Observation très importante sur la formation des pierres & des coquillages.</i>	33
CHAP. XV. <i>De la grotte des Fées.</i>	34
CHAP. XVI. <i>Du Fallun de Touraine.</i>	36
CHAP. XVII. <i>De Bernard Palissi.</i>	41

CHAP. XVIII.	<i>Du système de Maillet qui fait les poissons les premiers peres des hommes.</i>	43.
CHAP. XIX.	<i>Des Germes.</i>	44.
CHAP. XX.	<i>De la prétendue race d'Anguilles formées de farine & de jus de mouton.</i>	46.
CHAP. XXI.	<i>D'une femme qui accouche d'un Lapin.</i>	50.
CHAP. XXII.	<i>Des anciennes erreurs en physique.</i>	52.
CHAP. XXIII.	<i>D'un homme qui faisait du Salpêtre.</i>	55.
CHAP. XXIV.	<i>D'un bateau du Maréchal de Saxe.</i>	57.
CHAP. XXV.	<i>Des méprises en mathématiques.</i>	58.
CHAP. XXVI.	<i>Vérités Condamnées.</i>	61.
CHAP. XXVII.	<i>Digression.</i>	62.
CHAP. XXVIII.	<i>Des Elémens.</i>	64.
CHAP. XXIX.	<i>De la Terre.</i>	65.
CHAP. XXX.	<i>De l'Eau.</i>	66.
CHAP. XXXI.	<i>De l'Air.</i>	67.
CHAP. XXXII.	<i>Du feu Elémentaire & de la Lumiere.</i>	73.
CHAP. XXXIII.	<i>Des Loix Inconnues.</i>	77.
CHAP. XXXIV.	<i>Ignorances Eternelles.</i>	78.
CHAP. XXXV.	<i>Incertitudes en Anatomie.</i>	79.
CHAP. XXXVI.	<i>Des Monstres & des Races Diverses.</i>	82.
CHAP. XXXVII.	<i>De la Population.</i>	87.
CHAP. XXXVIII.	<i>Ignorances Stupides & Méprises Funestes.</i>	89.

Fin de la Table.